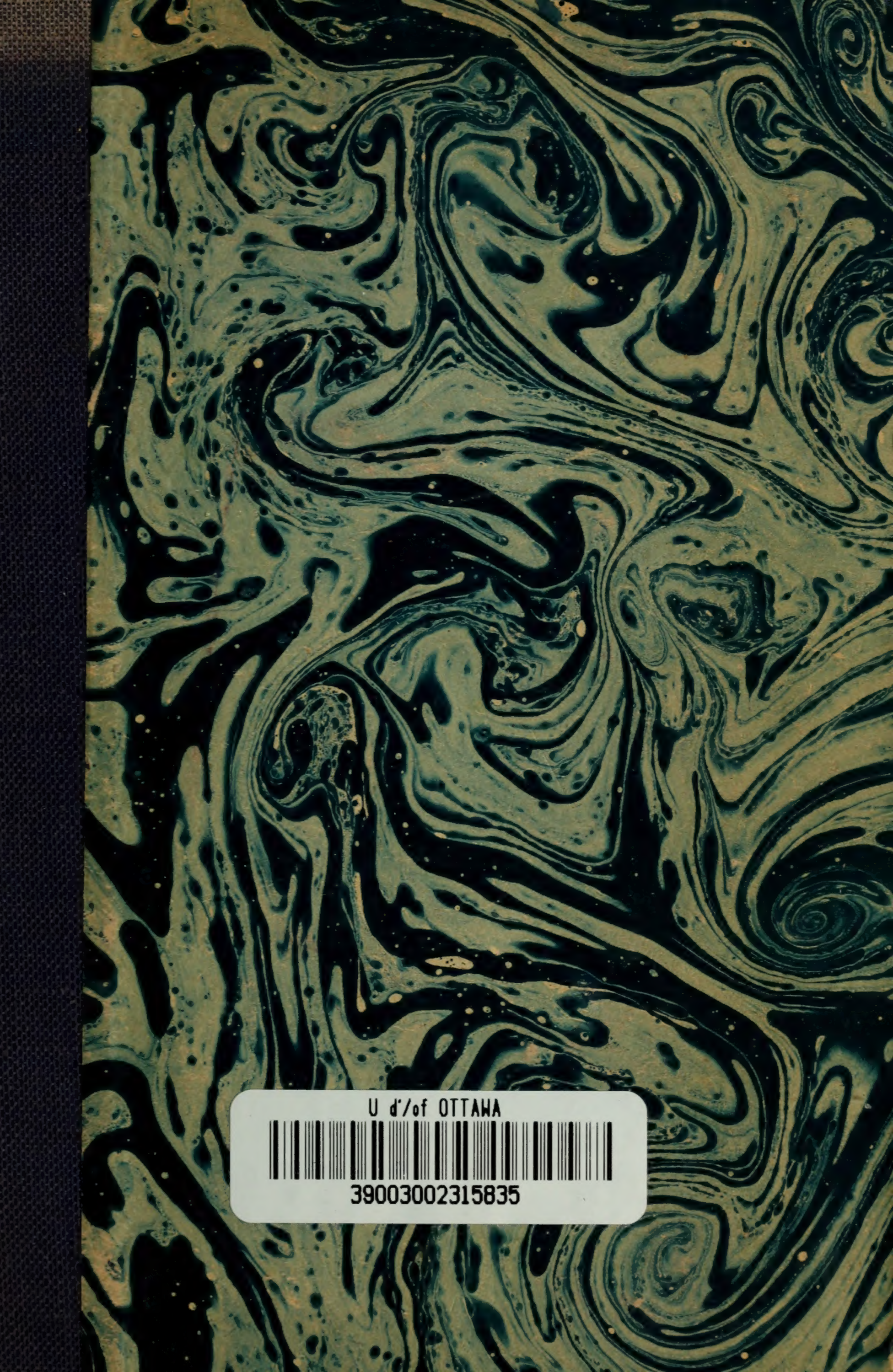
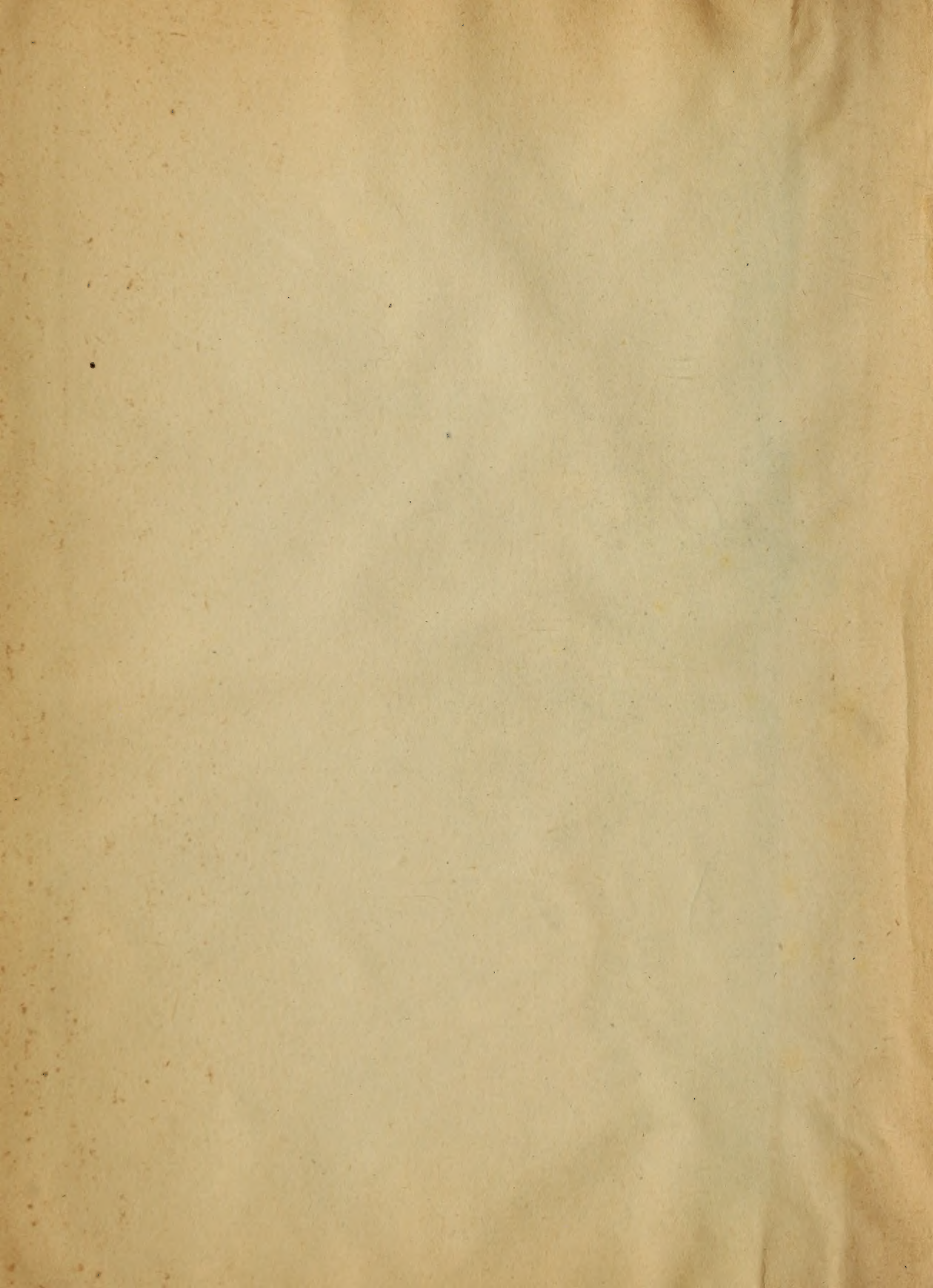
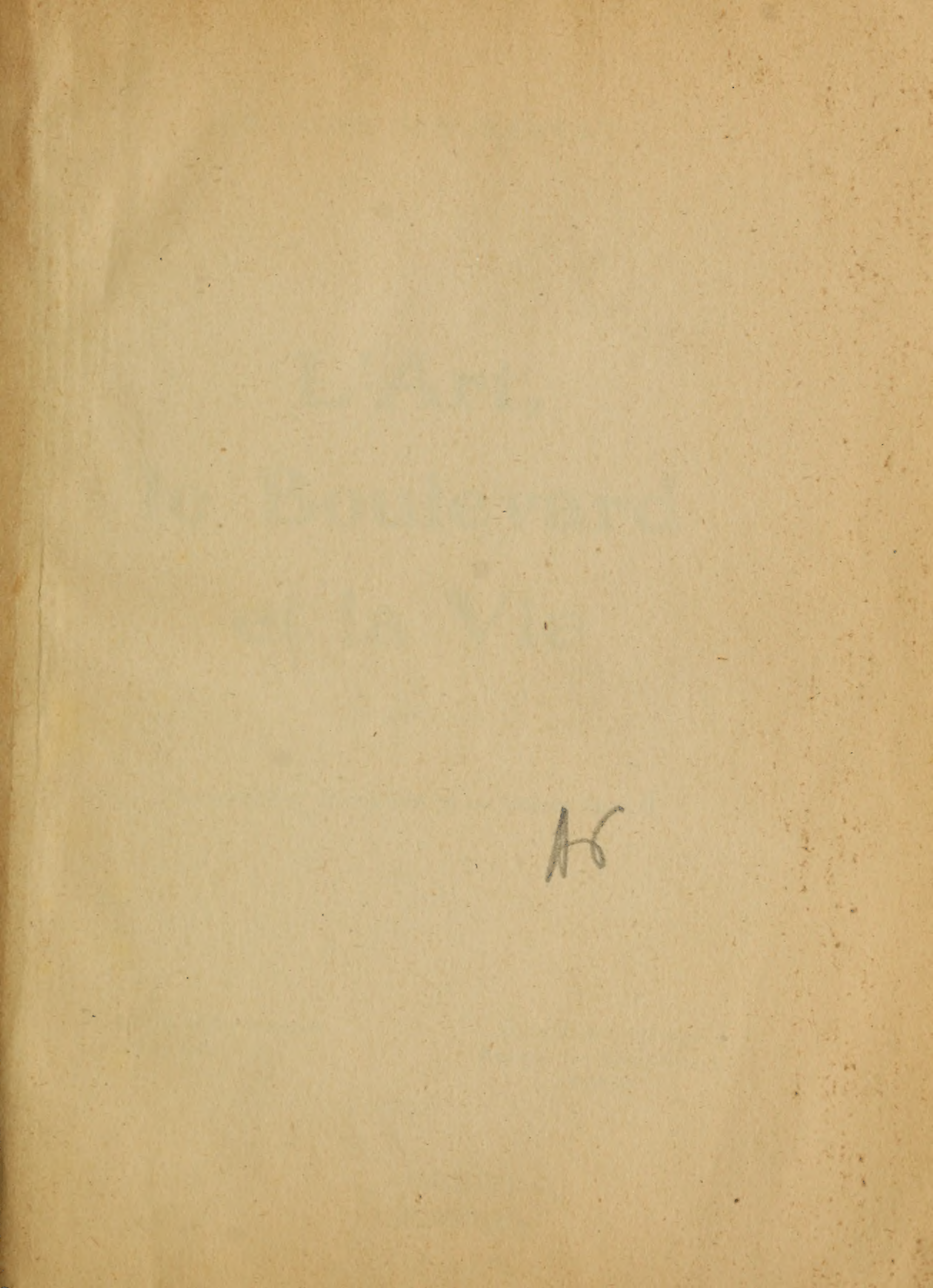
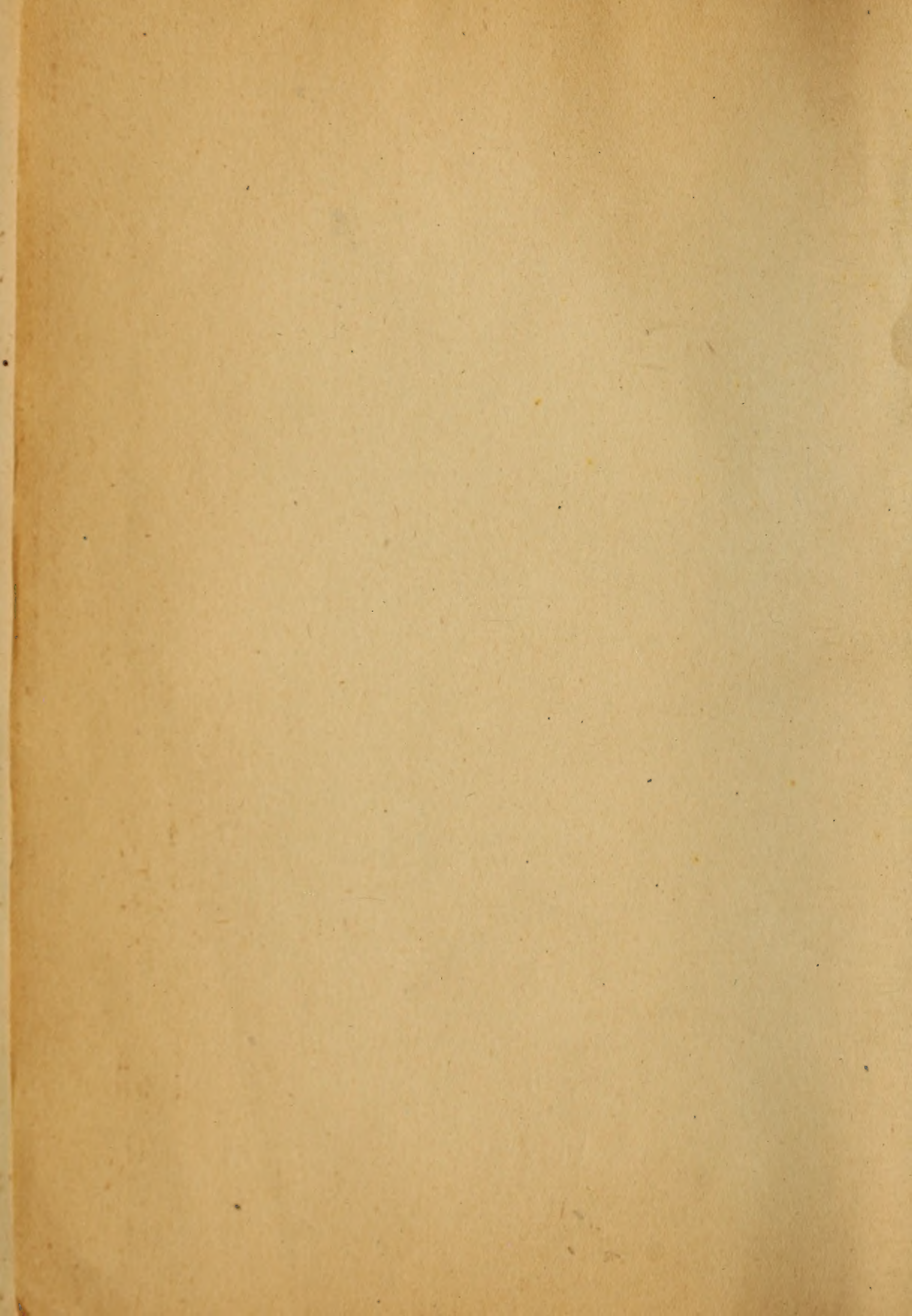

U d'/of OTTAWA
39003002315835







GEORGES MAUREVERT

L'Art, le Boulevard et la Vie

(Couverture et Monogrammes de George Auriol)



N. CHINI et Cie, éditeurs
Rue Sulzer, 3
NICE

H. FLOURY, libraire
Boulev. des Capucines, 1
PARIS

MCMXI

La vie est vaine,
Un peu d'amour,
Un peu de haine,
Et puis bonjour!

La vie est brève,
Un peu d'espoir,
Un peu de rêve,
Et puis bonsoir!

PETIT AVIS AU LECTEUR

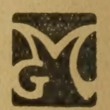
Les notations d'art, les croquis, les impressions qui alternent, en ce volume, avec quelques études sur diverses personnalités littéraires, sont dispersés en des centaines et des centaines d'articles écrits ces dix dernières années, et même bien auparavant. Souvent, cueillies au cours d'une longue chronique, une trentaine de lignes, commémorant un événement singulier, un mot plaisant ou profond, une typique anecdote, ont seules été conservées, qu'on accompagna, parfois, d'une date nécessaire à l'intelligence du texte.

Le bienveillant lecteur est donc prié de ne voir en ces pages qu'un puzzle *artistique auquel on s'amusa trois ou quatre semaines à donner quelque forme et un peu d'harmonie. L'« ordre dispersé » est encore un ordre.*

Que l'on ne cherche point en ces pages une doctrine d'art ou une théorie quelconque ; on ne les y découvrirait point. On n'y peut trouver que l'expression, toujours sincère, de quelques admirations littéraires, de tendances souvent fort opposées. L'auteur a pris son plaisir où il l'a trouvé — et il le dit avec bonne foi et le plus de simplicité possible.

Toute sa vie ignorant des écoles, des coteries et des petites chapelles, l'auteur, à force d'avoir cru posséder des idées sur beaucoup de choses, craint joyeusement aujourd'hui de n'en plus avoir sur quoi que ce soit. Il ne se connaît plus guère de mépris ou de véritable détestation que pour ces deux laideurs : la grossièreté et la méchanceté.

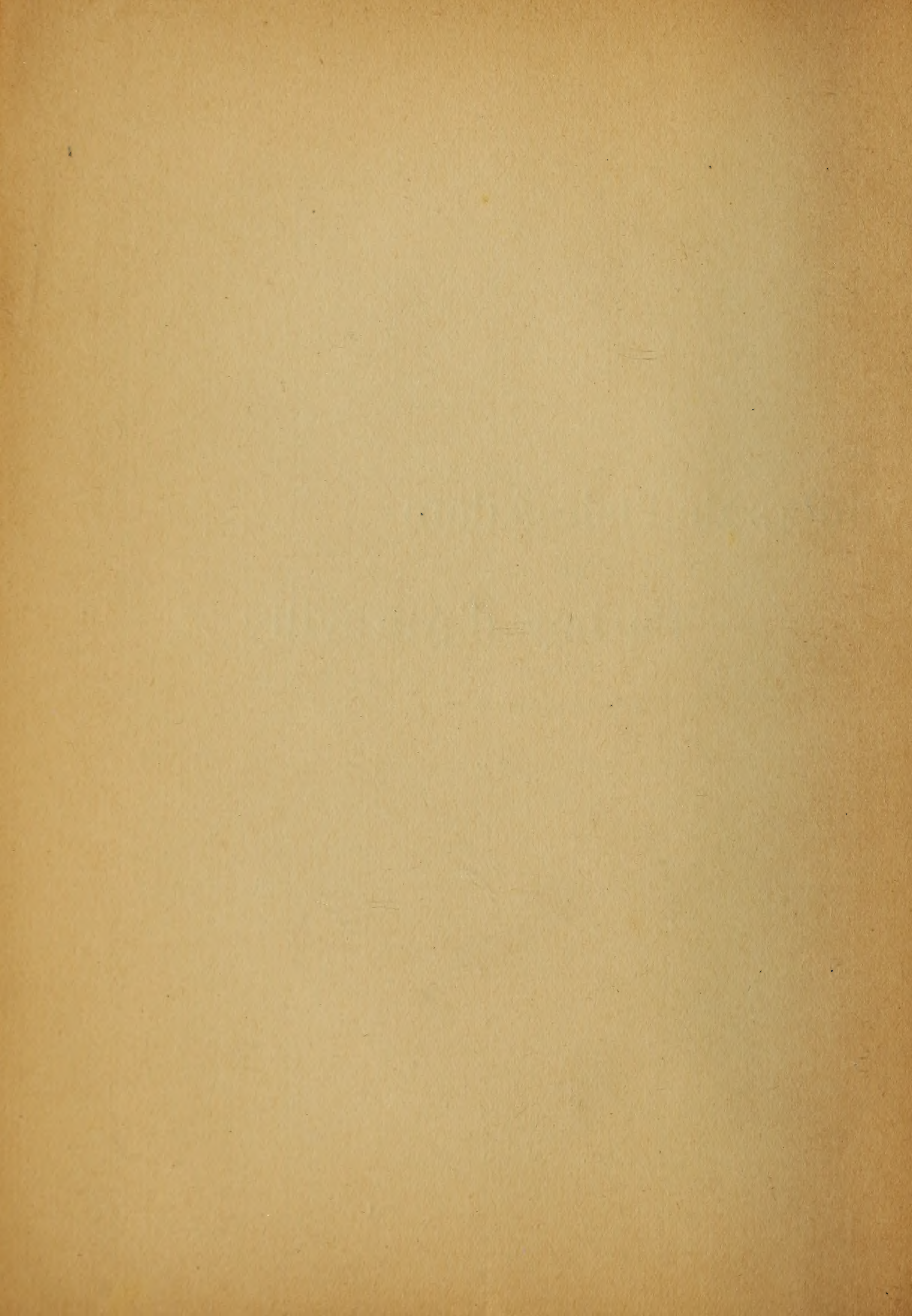
Peut-être le lecteur trouvera-t-il dans ce livre plutôt frivole quelques pages d'un ordre un peu sérieux, voire même quelques minces études sentant le rat de bibliothèque que l'auteur fût au début de sa vie littéraire. Il s'en excuse très humblement par avance et promet de s'efforcer, à l'avenir, de ne plus continuer.



Villiers de l'Isle-Adam

ET

Barbey d'Aurevilly



Villiers de l'Isle-Adam

Anticipateur et Voyant



'EST avec joie que j'ai appris qu'un monument allait être élevé, en plein Paris, à Villiers de l'Isle-Adam, le prosateur éblouissant d'*Axel* et de l'*Eve Future*, l'ironique et profond penseur de l'*Amour suprême* et des *Contes cruels*.

En ces temps où il n'est point assez de marbre pour commémorer les malgracieuses complexions et les figures plus ou moins hostiles et prognathes d'épiciers enrichis ou de politiciens aussi louches que vagues, il est véritablement surprenant qu'on en ait encore trouvé pour offrir à la foule les traits hautains d'un des plus magnifiques artistes dont la France du XIX[e] siècle puisse, à bon droit, s'enorgueillir.

La statue de Villiers se dressera sans doute place Trudaine, non loin du pauvre hôtel meublé de la rue des Martyrs, où le grand rêveur réfugia si longtemps son insoucieuse bohème.

Elle est, cette statue — dont le sculpteur est M.

Frédéric Brou, — d'un symbolisme audacieux qui ne peut que plaire aux mânes romantiques de celui qu'elle immortalise. Ressuscitant à l'admiration du monde le prestigieux écrivain, une Gloire nue arrache les planches de l'étroit cercueil dans lequel Villiers est représenté debout...

Et cet hommage n'est que de la simple justice.

*
* *

L'existence de Villiers de l'Isle-Adam fut une des plus tourmentées et des plus douloureuses qui aient jamais été. A l'exemple d'Edgar Poe, de Baudelaire, de Barbey d'Aurevilly, de Paul Verlaine, il vida jusqu'à la lie le calice d'amertume. En évoquant les noms, grands entre tous, de ces artistes, on est presque en droit de se demander si la misère n'est pas la source miraculeuse où se trempe presque toujours le véritable génie...

Et cependant, le comte Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam portait un des plus beaux noms de France. Descendait-il directement des grands-maîtres de Malte, des porte-oriflamme et des maréchaux qui illustrèrent ce nom avant lui ? C'est possible, après tout — bien que cette descendance ait été fortement contestée au cours d'un procès que le poète fit aux auteurs d'un gros drame intitulé *Perrinet Leclerc*, où le maréchal de Villiers faisait figure de traître. Après tout, ce détail n'a qu'une importance très secondaire. On ne porte véritablement que le nom que l'on rend notoire;

et Platon même a écrit quelque part de lumineuses gloses sur ce thème. Notre immense Balzac fut un jour averti qu'un M. de Balzac d'Entragues ne voulait point le reconnaître comme appartenant à sa famille : « Tant pis pour elle ! » riposta superbement l'écrivain... Et c'est tout ce que méritait la sotte protestation.

Pourquoi Villiers de l'Isle-Adam, avec un nom aussi sonore, une agréable figure, un esprit délicieux, ne fit-il point un beau mariage comme le dernier venu de nos « particulés », ceci n'est imputable, évidemment, qu'à ce « guignon » que chanta Baudelaire avant Stéphane Mallarmé. Heureusement pour nous, d'ailleurs, et pour sa gloire, car c'est précisément ce guignon qui contribua à donner à son œuvre cette originalité savoureuse, cet accent unique et merveilleux qui font que le nom de Villiers éveillera longtemps les échos du Temple de Mémoire.

*
* *

Villiers fut une manière de voyant et d'anticipateur. Nombre des fictions qui forment le sujet de ses nouvelles se sont réalisées le plus curieusement du monde. Récemment encore, à propos du procès Druce-Portland, on rappelait l'étrange nouvelle : *Duke of Portland*, publiée il y a vingt-cinq ans dans les *Contes cruels*, où le grand écrivain tâchait à pénétrer le mystère, toujours mal éclairci, de la disparition, tout au moins insolite, du haut seigneur anglais.

Mais ceci n'est rien, à côté de l'*Agence du Chandelier d'Or* ou l'« adultère sur commande » par l'emploi de « Roméos de fantaisie, de simili-séducteurs », que maintes agences parisiennes de divorce se sont attachés depuis ; à côté de l'*Affichage céleste*, entreprise de projections lumineuses sur les nuages, aujourd'hui commune aux Etats-Unis ; à côté de l'*Etna chez soi*, variation scientifico-romanesque sur l'emploi, de plus en plus sagace, des explosifs en matière de propagande anarchiste ou nihiliste.

Et tout ceci n'est rien encore à côté de la *Machine à gloire*, appareil qui, dans l'esprit ironique du grand rêveur, devait produire de la gloire « comme un rosier des roses », d'une façon organique et inévitable.

En un temps où l'on parle de supprimer la sacro-sainte Claque (se souvenir de l'essai tenté en Avril 1908 par les directeurs de l'Opéra), il est bon de rappeler le moyen imaginé par Villiers pour remplacer avec avantage cette institution vieille comme...le Théâtre.

Tout d'abord, Villiers partait de ce principe: « Statue vivante, assise, en pleine lumière, au milieu du public, la Claque est la constatation officielle, le symbole avoué de l'incapacité où se trouve la foule de discerner, par elle-même, la valeur de ce qu'elle entend ». Et le profond railleur ajoutait : « La claque est, à la Gloire dramatique, ce que les Pleureuses sont à la Douleur ».

Le but à atteindre étant « de remplacer les côtés imparfaits, éventuels, hasardeux, de la Claque simplement humaine » (on croirait ici que Villiers fait, par

avance, allusion au conflit de l'Opéra), il importe donc d'y pourvoir par l'absolue certitude du pur mécanisme !...

Et Villiers imagine la Salle de Théâtre de l'avenir — entièrement machinée pour la production immédiate de la Gloire !... Le grand clavier de la Machine est installé sous le trou du souffleur. « Là se tient le préposé, lequel doit être un homme sûr, d'une honorabilité éprouvée... Il a sous la main les interrupteurs et les commutateurs électriques, les régulateurs, les éprouvettes, les clefs des tuyaux des gaz proto et bioxyde d'azote, effluves ammoniacaux et autres, les boutons de ressort des leviers, des bielles et des mouffles. Le manomètre marque tant de pression, tant de kilogrammes d'Immortalité ».

L'enthousiasme, la Gloire, se produisent dans la Salle par le moyen des petits amours dorés et roses des balcons, des cariatides des avant-scènes, dont les bouches sont autant de phonographes qui profèrent des exclamations, des cris, des rires, des sanglots, des bravos !...

Dans les pieds de chaque fauteuil sont disposés des bouts de cannes en bois de fer qui, mus par des ressorts à boudin, trépignent alternativement sur le plancher, provoquant les rappels et les ovations... Dans les pièces gaies, on se sert du bioxyde d'azote qui produit des gaz hilarants.

Enfin, sous chacun des sièges, est disposée une paire de mains en bois de chêne, recouvertes de gants « en double cuir de veau-paille pour compléter l'illu-

sion ». Elles sont chargées des « bravos déchaînés ».

Et c'est la Gloire !... Comme le dit Villiers, « il n'y a plus d'aléas possibles ». La représentation finie, « le compteur additionne et l'auteur dramatique paye sa facture que lui présente quelque jeune beauté, en grand costume de Renommée, et entourée d'une gloire de trompettes ! !... »

Vous riez !... Allons, ne vous défendez pas, vous riez !... La verve inventive de Villiers de l'Isle-Adam esjouit votre rate — et vous vous demandez avec inquiétude jusqu'où, mon Dieu, peut bien aller la baroque imaginative de ces « sacrés bougres de marchands de nuages » — comme disait Baudelaire.

Riez tout votre saoûl, je vous en prie — et maintenant, écoutez une bonne chose !.. La *Machine à Gloire*, la rêverie de Villiers, a été *réalisée ! !...* C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

J'ai en ce moment sous les yeux une coupure du *Temps*, du grave *Temps*, relatant l'invention mirobolante d'un ingénieur autrichien, M. Guillaume Timmermann, appelée par iceluy la « claque automatique » — et qui n'est autre chose que la *Machine à Gloire* de ce poète de Villiers. Pour que vous n'en doutiez point, voici la description que nous en donnait, il y a quelque temps, une information de Vienne : « Deux sacs de cuir, ayant l'apparence de gants de boxe, sont disposés sous le parterre, et reliés par des fils électriques à la loge du régisseur. Celui-ci n'a qu'à presser un bouton pour mettre les deux sacs en contact. Ils frappent alors l'un contre l'autre, et font un bruit qu'il est matériel-

lement impossible de distinguer des applaudissements naturels ».

Et l'on ajoute que l'invention de M. Timmermann a donné les meilleurs résultats dans un ou deux théâtres de Vienne et qu'on va prochainement l'essayer à Londres.

A ce propos même, le rédacteur du *Temps* suggère cette nouvelle définition de la gloire : « Gloire, *s. f.* — Bruit obtenu par le battement automatique de deux sacs de cuir ».

La claque humaine a vécu ! Vive la claque automatique !...

Et que ceci, lecteurs, nous incite, une fois de plus, à mettre désormais, à l'exemple du poète, notre foi dans les rêves comme dans les seules réalités...

*
* *

Quant à l'*Eve Future*, c'est une éloquente rêverie transcendantale qui laisse bien loin derrière elle, par sa troublante ingéniosité servant une conception philosophique des plus originales, toutes les anticipations des Jules Verne et des Wells. Villiers n'a pas hésité à faire du génial Edison le héros principal de ce prodigieux roman dédié « aux rêveurs, aux railleurs » ; le grand inventeur est le constructeur de l'*Eve Future*, cette andréïde mécanique, mue par l'électricité, qui remplace, dans l'esprit et le cœur de Lord Ewald, Miss Alicia Clary, l'ensorceleuse stupide et splendide...

Tout récemment encore, en Décembre 1910, les

journaux nous apprenaient qu'Edison venait de découvrir le principe de la combinaison du phonographe et du cinématographe et que dans cinq ans, il nous offrirait l'illusion absolue de la vie, par l'alliance parfaite du mouvement et du son(1). Or, l'on peut dire que Villiers a littéralement *suscité* cette admirable découverte en l'esprit d'Edison, car voici cette invention relatée dans l'*Eve Future*, publiée il y a vingt-six ans :

« Une longue lame d'étoffe gommée, incrustée d'une multitude de verres exigus, aux transparences teintées, se tendit latéralement entre deux tiges d'acier devant le foyer lumineux de la lampe astrale. Cette lame d'étoffe, tirée à l'un des bouts par un mouvement d'horloge, commença de glisser, très vivement, entre la lentille et le timbre d'un puissant réflecteur. Celui-ci, tout à coup — sur la grande toile blanche tendue en face de lui, dans le cadre d'ébène surmonté de la rose d'or — réfracta l'apparition en sa taille humaine d'une très jolie et assez jeune femme rousse.

« La vision, chair transparente, miraculeusement photochromée, dansait, en costume pailleté, une sorte de danse mexicaine populaire. Les mouvements s'accusaient avec le fondu de la Vie elle-même, grâce aux procédés de la photographie successive, qui, le long d'un ruban de six coudées, peut saisir dix minutes des mouvements d'un être sur des verres microscopiques, réflétés ensuite par un puissant lampascope.

« Edison, touchant une cannelure de la guirlande noire du cadre, frappa d'une étincelle le centre de la rose d'or.

(1) Nous connaîtrons même, parait-il, cette découverte avant cette époque, un ingénieur français, M. L. Gaumont, ayant présenté à l'Académie des Sciences, en décembre 1910, un « chronophone » qui réaliserait de la façon la plus complète l'anticipation de Villiers.

« Soudain, une voix plate et comme empesée, une voix sotte et dure se fit entendre ; la danseuse chantait l'alza et le holé de son fandango. Le tambour se mit à ronfler sous son coude et les castagnettes à cliqueter.

« Les gestes, les regards, le mouvement labial, le jeu des hanches, le clin des paupières, l'intention du sourire se reproduisaient.

« Lord Ewald lorgnait cette vision avec une muette surprise... »

On raconte que, quand Edison vint à Paris pour l'Exposition de 1889, quelqu'un lui mit l'*Eve Future* entre les mains. Il parcourut l'œuvre avec une croissante stupéfaction, et dit pensivement à un de ses amis : « Cet écrivain est plus fort que moi ; j'invente seulement, il crée !... »

*
* *

Les « mots » de Villiers étaient célèbres sur le boulevard ; ils atteignaient moins les individus que l'esprit et les mœurs de son temps. Ils s'acharnaient particulièrement sur cet utilitarisme féroce et impitoyable qui se déguise sous d'hypocrites dehors humanitaires.

Villiers aimait noter le rapport, tous les jours plus apparent, tous les jours plus cynique, de l'héroïsme et de l'argent, de la gloire et du bas profit. Si nous considérons notre époque, la trouvons-nous vraiment si paradoxale, cette allocution martiale que Villiers prêtait à un général tout « moderne » pour décider ses soldats à « faire leur devoir » : « Je ne vous parlerai pas du

drapeau; c'est une image bien grossière. Non plus de la patrie; c'est une idée vague et assez mal définie. Pas davantage de l'honneur; ça ne résiste pas à l'analyse... Je vous dirai simplement: En avant, mes enfants... pour les Grands Magasins de Nouveautés!!... »

Pour trouver cette boutade, il fallait être le « pêcheur de lune », l'artiste follement désintéressé qu'était Villiers. S'il avait voulu « bazarder » son incomparable talent, nul doute qu'il eût « réussi » tout comme un autre, comme un de ces autres — des noms tremblent au bout de ma plume — qui l'écoutaient divaguer génialement à la brasserie et ont vécu longtemps sur la desserte de son esprit.

Tout Villiers est dans cette anecdote authentique qui résume admirablement son caractère.

Lorsque la *France Juive* parut, un clan israëlite, ému par les révélations d'Edouard Drumont, chercha un écrivain de valeur et de haut nom qui fût de taille à répondre aux accusations furieuses du pamphlétaire. Quelqu'un pensa à Villiers de l'Isle-Adam alors, comme toujours, très pauvre, ce qui semblait favoriser la combinaison. Un envoyé de Rothschild alla sur-le-champ le relancer dans son *garno* de la rue des Martyrs, Villiers était encore au lit quand apparut l'ambassadeur. Celui-ci expliqua sa mission, détailla son plan de contre-attaque, et finit en disant que les services de l'écrivain lui seraient payés d'avance le prix qu'il déciderait lui-même... Avec lui, on ne marchandait pas... L'auteur de *Tribulat Bonhomet*, souriant et attentif, regardait parler le tentateur... Quand il eut

fini, Villiers, après un silence, laissa tomber tranquillement cette parole :

— Mon prix, cher monsieur ?... Mais il n'a pas changé depuis la mort de Jésus... C'est toujours trente deniers !...



L'Esprit

DE

Barbey d'Aurevilly

> **Les hommes donnent leur mesure par leurs admirations, et c'est par leurs jugements qu'on peut les juger.**
>
> **J. B. d'A.**



LORS que tant de réputations littéraires qui brillaient du plus vif éclat il y a vingt et cinquante ans, ont aujourd'hui sombré dans le plus profond oubli, elle grandit tous les jours davantage, la gloire de Barbey d'Aurevilly — « ce vieux Barbey tant oublié », comme le décréta, un peu prématurément, M. Gaston Deschamps, dans une critique du *Temps,* du 26 janvier 1896.

Depuis la mort de l'auteur des *Diaboliques,* advenue le 23 avril 1889, il n'est guère de semestre, en effet, où l'on n'ait publié ou réédité l'une de ses œuvres, toujours frappées, les inédites comme les anciennes, au coin du talent le plus original et le plus français.

Encore que sa majorité soit socialiste, ou tout au moins très démocratique, le Conseil municipal de Paris, faisant abstraction des opinions catholiques et monarchistes de Barbey d'Aurevilly, et ne voulant considérer en lui que le puissant artiste, a donné son nom à l'une des voies de la grand'ville — comme il l'a fait également pour le génial Villiers de l'Isle-Adam qui a tant de parenté d'idées avec Barbey. Ce sont là honneurs qui honorent ceux qui les confèrent.

Il nous faut louer sans réserves le *Mercure de France* d'avoir publié, au moment où les admirateurs du vibrant polémiste fêtaient son centenaire, un volume intitulé *L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly* — ce qui est encore le plus bel hommage qu'on pouvait rendre à sa mémoire, celui qu'il aurait le mieux goûté, on peut en être certain. L'heureuse pensée est venue à MM. Octave Uzanne et Léon Bordellet de constituer un recueil des aperçus philosophiques, des traits les plus notoires, des observations aiguës sur les choses et sur les gens, qui étincellent à travers l'œuvre critique du prodigieux pamphlétaire des *Juges jugés*.

M. Bordellet, dévouant de longs mois de solitude à ce pieux labeur, a réuni toutes ces notes sous la forme d'un Dictionnaire, vrai Liebig aurevillien, où se trouvent concentrés l'essence, le suc et la moëlle d'une cinquantaine de volumes. (Aussi bien, il serait à désirer que le *Mercure*, faisant ainsi pendant à sa collection des *Plus belles Pages*, continue la sagace compilation de M. Bordellet, en nous donnant « l'Esprit » d'autres grands écrivains plus ou moins discutés

ou méconnus de leur vivant — et le moins prisé ne serait pas, après « celui » du sonore Barbey d'Aurevilly, « celui » de l'éblouissant Villiers).

C'est vraiment un pur régal spirituel que cet *Esprit de Barbey d'Aurevilly* !...

Il vous semble que le génie de ce « grand gentilhomme de lettres, qui maniait la plume comme un glaive fulgurant d'archange » surgit plus net de ce sublimé de son œuvre nombreuse — et nous approuvons vivement ce passage de la magistrale préface d'Octave Uzanne : « Hors des longues cohortes typographiques de ses livres de polémique où ses idées les plus individuelles semblent quelque peu atténuées et trop peu visibles dans les bataillons rectangulaires des pages imprimées, on croirait qu'il grandit encore, qu'il gagne à la synthèse fragmentaire de ses extraits. On le sent ici plus *conversationniste*, ce qu'il fut au suprême degré, moins discipliné aux nécessaires conditions de l'article d'ensemble, plus verveux, plus paradoxal, plus lui-même en un mot... »

Où qu'on l'ouvre, ce recueil prestigieux, on est sûr de rencontrer quelque idée, quelque réflexion, quelque paradoxe (le paradoxe d'aujourd'hui est la vérité de demain, a dit Renan), qui s'inscrivent inoubliablement dans votre mémoire.

Voici par exemple le mot *Guerre*... « La guerre — nous dit d'Aurevilly — c'est la vie, malgré la mort qu'elle sème autour d'elle ; c'est la vie morale qui importe bien plus que la vie physiologique ! Les peuples mourant de mollesse, de paix, d'abjection diploma-

tique, ressuscitent par la guerre. Ils lavent leurs pourritures dans le sang qu'ils versent et ils les guérissent... » Et cela sera vrai jusqu'aux désirables jours de la Paix universelle, encore lointains !...

M. d'Aurevilly n'aimait guère les bas-bleus ; il procéda au massacre de quelques-unes de ces amazones pour lesquelles « la littérature est une occasion de conversations, de commérages et de coterie, car jamais les femmes n'ont rien compris à la grande littérature solitaire. » Je ne sais pas trop ce qu'il dirait aujourd'hui de Mmes de Noailles et Colette Willy — mais voici toujours ce qu'il pensait de la célèbre *authoress* de *Corinne :* « Mme de Staël, avec beaucoup de talent, comme en ont les femmes quelquefois, ne disait pas, comme les femmes, un seul mot venant d'elle — par la bonne raison que les femmes ne font pas des enfants toutes seules ».

Le « preux de Valognes » a maintenant sa statue dans cette Normandie qu'il a tant aimée... A ce propos, qui, devant son monument, s'est souvenu de cette boutade : « Les statues ne parlent plus. Elles ne disent plus rien à l'imagination des hommes auxquels elles commandaient un si grand respect autrefois. Réservés alors aux êtres qui ne devaient pas mourir, le marbre et le bronze, cette aristocratie, se sont démocratisés comme le reste, dans l'abjection universelle. Qui n'a pas sa statue à présent ? »

Il n'admirait guère Emile Zola, « Michel-Ange de la crotte », et l'école naturaliste — et le marqua maintes fois au cours de joutes fameuses. Parlant du *réa-*

lisme de Zola, cet « Hercule souillé qui remue le fumier d'Augias et qui y ajoute », il écrit: «Le Réalisme n'est pas d'hier. Le principe de cette malpropreté actuelle et solennelle est celui-ci: que la réalité est d'autant plus vraie que sa vérité est plus négligée et plus basse».

Voici une définition gravée à l'eau-forte: «La popularité est faite de deux bassesses : la bassesse de qui l'a et la bassesse de qui la fait».

N'est-elle point d'uneprofonde et touchante mélancolie, cette réflexion sur la maternité: « C'est encore une manière de perdre un enfant que de n'en pas avoir... Se résigner à ne voir jamais, dans sa vie, de berceau sur lequel on puisse sourire, cela équivaut, pour une âme de femme, à une tombe sur laquelle on doit, hélas ! pleurer toujours! »

Il aimait la Marseillaise, ce fils de Chouan, le royaliste historien du *Chevalier des Touches* -- mais il l'aimait à sa façon, qui n'est pas loin d'être la bonne: «La *Marseillaise*, ce canon de quatorze armées, n'avait été que la voix de fer et de feu du patriotisme retentissant dans des vers mal faits, dont la musique était la seule poésie ».

Et cette maxime pourrait être de Marc-Aurèle... ou de La Rochefoucauld : « Dans les choses où le cœur n'est pas, la main n'est jamais puissante ».

Je ne sais pas de plus beau portrait historique que celui-ci, de Charles Stuart, campé en quelques traits : « Cette tête tombée ne pesait guère. Toute la cervelle de Charles Ier était dans son cœur. Médiocre d'esprit et de caractère, cet homme avait la cordialité,

la bravoure, toutes les qualités qui ne dépassent point la poitrine. Cet ami de Buckingham ressemblait beaucoup à Buckingham..: Ce roi de représentation, ce beau Stuart enrubanné que nous a peint Van Dyck, ce chef des Cavaliers, qui fut un dandy de la plus fière espèce le jour qu'il fouetta de mépris avec sa houssine la hache qui allait lui trancher la tête, n'avait que sa fierté de roi et son amour pour la reine qui ne fussent point frivoles. Tout le reste l'était en lui. »

Le dédaigneux artiste qui refusa le ruban rouge pouvait écrire ces lignes : « Il y avait une sublime disposition législative qui disait que tout grenadier, pour entrer dans la Garde des Consuls, devait avoir reçu trois blessures à la poitrine. Ce n'était pas vague, cela, c'était net! et de quelle netteté! C'était déjà la Légion d'honneur avant l'institution napoléonienne de la Légion d'honneur. Pour celle-là, il aurait été impossible à la République et à l'ambition, aux intrigues et à l'envie des républicains, de jamais la déshonorer ! »

Au mot *femme*, vous goûterez cette remarque : « Après la blessure, ce que les femmes font le mieux, c'est la charpie ». Et, peut-être, vous aimerez cette autre : « Je ne crois pas à l'amitié des femmes. L'amitié d'une femme, c'est de l'amour *vierge* ou de l'amour *veuf*. C'est *avant* ou *après* ».

Mais je m'arrête... C'est tout le livre qu'il faudrait citer, tout ce livre, qui, résumant une œuvre aussi diverse que grandiose, vous rappelle invinciblement les jardins de cette villa que l'empereur Adrien avait fait

élever aux environs de Tivoli, où l'on pouvait trouver les réductions des plus imposants monuments et des plus beaux sites du monde, depuis le Sérapéon de Canope jusqu'à la vallée de Tempé.



Des Vivants et des Ombres

A Monsieur Robert de Souza



Des Vivants et des Ombres

HARAUCOURT, SIRE DE CHAMBLEY

Dorchain, Pompon et Haraucourt
Sont candidats académiques.
Ce sont de nobles troubadours,
Dorchain, Pompon et Haraucourt.
Ils surent chanter leurs amours
En vers plus ou moins héroïques.
Dorchain, Pompon et Haraucourt
Sont candidats académiques.

Il y a quelques années, je rencontrai Edmond Haraucourt dans l'escalier du *Journal*.

— Mes compliments, lui dis-je... Je sors de la Bibliothèque Nationale où j'ai voulu parcourir votre *Légende des Sexes*... J'ai le plaisir de vous apprendre qu'elle n'est pas dans l'« Enfer » de la Bibliothèque, pas même à la Réserve, mais tout simplement, et sans autres entraves, à la disposition du public... Cette justice était due à votre belle œuvre... Mes compliments encore...

Haraucourt blêmit — et le lendemain, il courait rue Richelieu prier le conservateur d'enfouir son livre au plus profond de son « Enfer ». Ce qui fut fait. Il

faut maintenant une permission spéciale du directeur de la Nationale pour pouvoir lire les « Poèmes hystériques et profanes » du Sire de Chambley, *vulgo* Edmond Haraucourt.

Tant pis !... Il se trouve dans la *Légende des Sexes* de beaux vers et une altière et remarquable préface où sont exaltés les plus nobles sentiments du monde. Qu'on en juge par ces extraits :

«... Elle manquait à la Légende. cette partie de la chronologie universelle.

« Je l'essaie. Et si Victor Hugo, jaloux de voir reprendre et parachever son œuvre, insinue méchamment que je me suis taillé une plume érotique sur l'aile de son aigle, Victor Hugo est injuste et il est petit.

«... La pudeur est une convention sociale, un préjugé sans consistance, une hérésie à la religion de Nature. Virginie eut tort d'en mourir. Bernardin de Saint-Pierre a tort devant Zola.

« La pudeur est un mot. La volupté est une force.

« La volupté est sainte et féconde ; la chanter, c'est peupler. C'est échauffer la femme au sein glacé, c'est faire œuvre d'humanité et de patriotisme ! C'est donner des bras à l'agriculture, des soldats à la défense du sol, des têtes à la pensée, et au travail du progrès.

« L'Allemagne se double en un siècle ; il en faut deux à la France. Je travaille à la revanche. Et c'est une œuvre auguste et Satan la bénit... »

La moindre des choses qu'on puisse faire après avoir cité ce vaillant exposé de doctrine qui eût

enthousiasmé le sénateur Piot lui-même, est de donner un extrait du livre... Voyons, trouvez-vous quelque chose à redire à ce rondel qui s'intitule

REINE DU MONDE

O Luxure, reine du monde,
Baume qui guéris nos rancœurs,
Tu mets l'infini dans nos cœurs,
Tu fais deux dieux d'un couple immonde.

C'est toi la déesse féconde,
Hébé des célestes langueurs,
O Luxure, reine du monde,
Baume qui guéris nos rancœurs !

Aux maudits que l'angoisse inonde,
Tu permets les oublis moqueurs,
Quand les baisers chantent en chœurs
Dans les taudis où le vent gronde,
O Luxure, reine du monde !

Il n'est pas possible que ces Messieurs de l'Académie gardent longtemps rigueur de ce péché de jeunesse au poète que le gouvernement a mis à la tête de l'établissement de la rue du Sommerard et que, de ce fait, on a surnommé le « Musset de Cluny ».

POÈTE EN TOURNÉE

JE trouvai Jacques Richepin au contrôle de l'entrée du théâtre. Le poète faisait des additions, vérifiait des comptes, donnait des signatures... Au lieu du plectre d'ivoire

de l'aëde, il ne brandissait qu'un vulgaire porte-plume de bois... Peut-être, ô jeunes filles, l'aperçûtes-vous dans vos songes parfumés, drapé dans le flottant péplos, une cigale d'or tremblant dans ses blonds cheveux, son front blanc ceint d'une bandelette incarnadine!... Hélas! ce soir-là, ô rêveuses, le Prédestiné ne portait que le morne smoking et l'inesthétique melon!...

Il m'aperçut, leva ses bras dans la direction des cieux, et proféra sombrement :

— Quel métier, ô mon ami, quel métier!!... Voici deux mois que je l'exerce, deux mois, soixante jours, qu'un impresario sans cœur et sans entrailles, par l'appât du Vil Métal

Que Cipango mûrit en ses mines lointaines,

me promène de province en province, et de cité en cité!... Je ne sais plus rien, sinon qu'il y a trois jours, à Castres, j'ai fait trois mille deux cents de recettes — et quatre mille cinq avant-hier à Toulon ! Et j'ignore quand cela va finir!... Jamais, peut-être!... O Marjolaine, toi qui jaillis de mon cerveau comme Pallas Athénè du chef auguste de Zeus tonnant, excuse-moi, ma fille aimée, de t'imposer de pareilles tribulations!... Ce jour d'huy, ô Marjolaine, nous sommes arrivés dans cette ville heureuse vers l'heure du déjeuner — venant d'Avignon où l'enthousiasme populaire nous fit faire trois mille huit!... Il nous faut partir ce matin, à sept heures, pour Marseille, où nous jouons le soir!... Quel métier, ô mon ami, quel métier!...

« Et songez que l'astuce diabolique de mon impresario a spéculé sur l'attrait inutile — mais malsain ! — de ma personnelle exhibition !... Voilà soixante jours que je parade, premier que les chandelles soient allumées, devant le manteau d'Arlequin des théâtres où Marjolaine défaille vers les dix heures du soir entre les bras du Régent, et prédit, aux alentours d'onze heures un quart, l'avènement de la Révolution Française — déjà !...

« Et dire qu'il y a dans un petit coin du Finistère, près de Douarnenez, une humble maison où je serais si bien, entre ma femme, mon enfant, mes livres et mon bateau !...

« Quel métier, ô mon ami, quel métier !... »

J'entraînai l'infortuné Poète dans la direction du bar-restaurant, et lui préconisai ardemment la vertu consolatrice du whisky and soda. Il m'écouta — ce pourquoi il avait récupéré un front serein quand nous rejoignit, vers les minuit trois-quarts, sa toute gracieuse femme, Mme Cora Laparcerie — Marjolaine *ipsissima.*

JEAN MORÉAS

Je le vis pour la dernière fois à Paris, en octobre dernier. Nous dînâmes ensemble au Grand U, rue Richelieu, en compagnie des poètes Jean Carrère, Joachim Gasquet et F.-T. Marinetti. Ce que fut cette soirée avec d'aussi tumul-

tueux éléments, je ne puis me le rappeler aujourd'hui sans un charme douloureux...

Je revois Moréas comme s'il était encore devant moi... Ses yeux bruns toujours brillaient d'une flamme intérieure sous l'épaisse couronne broussailleuse des cheveux, autrefois terriblement noirs, et qui commençaient à s'argenter inexorablement... D'un geste familier, il assurait l'arrangement de son gilet et de son col, se logeait dans l'orbite dextre son monocle historique, mais instable, sortait une récalcitrante manchette, appointissait ses moustaches cirées de palikare ; et, entre deux services, nous récitait des vers comme seul il savait les réciter :

Solitaire et pensif, j'irai sur les chemins
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains,
Au pied des peupliers, les feuilles de l'automne.

Il était délicieux, et son orgueil naïf nous enchantait. Quelques jeunes femmes vinrent s'asseoir près de nous. Comme je considérais l'une d'elles sans animosité, Moréas, souriant, me dit, en se servant d'un vers, agréablement équivoque, de Baudelaire : « Vous voudriez bien être le Styx pour l'embrasser sept fois ? » Par hasard, je me souvins de la pièce *Sed non satiata*, des *Fleurs du Mal*, et je pris la liberté de corriger :

O démon sans pitié, verse-moi moins de flamme !
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser *neuf* fois !

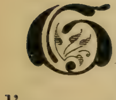
« Neuf, Moréas, neuf, pas sept ! » Et le poète de répliquer ingénuement : « Eh ! ce n'est ni sept, ni neuf, d'abord ! C'est trois ! Ecoutez plutôt :

> Comme ce pâle essaim de malheureuses ombres,
> Du Styx au triple tour couvrant les rives sombres,
> Au penser doux-amer de son ancien martyre,
> S'agite tristement et doucement soupire !...

« Vous voyez : *du Styx au* triple *tour* !... C'est dans mon poëme *Eriphyle*... »

Moréas s'était penché vers moi, et il ajoutait sur un mode définitif : « Et c'est très beau !... » Et il avait raison, le bon poète qui chanta toute sa vie, comme Ronsard, son maître, pour « l'amour seul du vert laurier ». (Avril 1910).

M. PAUL ADAM.



N peut ne pas aimer le talent de M. Paul Adam, diffus, confus, un peu lourd. Son genre d'esprit et ses paradoxes sont plutôt d'essence germanique que française. Bien qu'il semble les précéder, son esprit fut presque toujours à la remorque des idées et de la littérature du moment. Toute son œuvre est là pour l'attester. D'abord influencé par Zola et le naturalisme, M. Adam débuta dans les lettres par *Chair Molle*, une préface de Paul Alexis et une condamnation judiciaire. Sous l'emprise de Huysmans, de Moréas et des écoles

décadente ou symboliste, il écrivit *Soi*, les *Demoiselles Goubert*, le *Thé chez Miranda*, l'*Essence de Soleil*, etc. Le Sâr Peladan et son magisme sont pour quelque chose dans *Etre*. J'aime l'*Année de Clarisse* et la *Bataille d'Uhde*, ses romans les plus originaux. Je me suis un peu ennuyé à lire tous ses autres gros ouvrages en un ou deux tomes, la *Force du Mal*, l'*Enfant d'Austerlitz*, le *Serpent Noir*, le *Trust*, etc., qui semblent souvent écrits avec de l'opium sur des feuilles de plomb.

L'ex-anarchiste est devenu un bon bourgeois. Jadis, M. Adam vitupéra éloquemment la Légion d'honneur et l'Académie; demain, on fêtera sa rosette; et l'année prochaine, il quémandera les suffrages des membres de l'Institut. C'est dans l'ordre, et nous assistons tous les jours à d'identiques voltes-faces.

Celle-ci nous touche et nous blesse peut-être plus que les autres, parce que M. Paul Adam est un artiste, un honnête homme et un grand travailleur. C'est surtout par ces trois qualités qu'il ressemble au géant Balzac auquel ses flagorneurs passent un peu trop leur temps à le comparer. On peut critiquer M. Adam pour son snobisme littéraire ; on ne peut que l'admirer pour la dignité de sa vie, toute de labeur. A l'encontre de tant d'écrivassiers d'aujourd'hui qui font du roman ou du théâtre comme ils feraient de la bourse ou de l'épicerie, il ne chercha jamais une réclame scandaleuse, une malsaine réputation. Sans être, tel Flaubert, le type de l'écrivain, M. Paul Adam est un des artistes les plus respectables de l'heure. Sa situation à soute-

nir, ses besoins d'argent pourraient le faire s'abaisser, tels MM. de Flers et de Caillavet, écrivains millionnaires, à brocher des fadaises et des pauldekockeries dans le genre de *Miquette et sa Mère*. Sa fierté, sa haute honnêteté littéraire lui interdisent de pareilles humiliations ; et il a imposé, avec les *Mouettes*, l'obligation de penser aux abonnés du Français.

... Et je songe à tout cela dans un café du boulevard où je sirote un porto rouge, en écoutant, à la table voisine, deux vilains drôles d'écrivaillons débiner bassement à fiel que veux-tu, le dramaturge des *Mouettes*, le romancier pittoresque et puissant de la *Bataille d'Uhde*... Leur rage de médiocres, leur jalousie d'impuissants, les font, à un certain moment, quitter l'éreintement de l'écrivain pour le déchiquètement de l'homme... C'est la rançon triste de la gloire... J'appelle le garçon, je paie mon porto — et je sors... Il y a des jours où l'on est lâche.

LES ENFANTS S'AMUSENT

LES poètes sont des êtres merveilleux. Je les admire et les envie de toute ma force. Encore que — bien que j'aie perpétré, de ci de là, quelques petites pièces sans importance — le vers ne soit guère mon outil, ma dilection pour les poètes me fait me jeter avec fureur sur les œuvres nouvellement enfantées, sur les publications traitant de la matière sacrée.

Hier encore, j'en ai reçu une de ces publications

chéries, la *Phalange*... Las! hélas! entre des proses et des poèmes de Vielé-Griffin, de Tailhade, de Verhaeren, de Jean Royère, de Gustave Kahn, de J. A. Nau, la *Phalange* publiait des vers de M. Louis de Gonzague Frick, qui m'ont fait comprendre que jamais je ne serais poète — car leur sens m'est échappé à peu près... Comme je m'en voudrais de mutiler une œuvre lyrique, et qu'aussi bien la pièce ne comporte que seize vers, je soumets intégralement le *Refuge* à votre jugement :

Sous ces lambeaux de ciel que le poète foule
Qu'est-ce qui passe ainsi, rude, comme hébété
Dans le crépuscule intactile de l'été ;
Dites, entendez-vous les rumeurs de la foule
Exitiale et qui méchamment se pavane.
— Retrouve en un songe illécébrant, et tout bas !
Le charme suranné des riches falbalas —
Lis, mussez vos pâleurs à l'ombre diaphane,
Vous reviendrez peupler l'autel de ma paresse
Dressé dans le décor idéal de l'ennui,
Pour n'ouïr plus, hélas ! les hommes d'aujourd'hui ,
Laissant vos âmes d'or, en joie, à ma détresse !
Accueille-moi dans la paix de ta nuit, spélonque :
L'innascible pensée éclairant le futur,
J'oublierai le vol bleu de l'oiseau triste et dur
Et l'hymne des appels rhythmiques de la jonque.

Je veux bien, ô M. Frick (Louis de Gonzague), être changé en gilet de flanelle ou en moulin à poivre, si j'ouïs jamais, « dans le crépuscule *intactile* de l'été », les rumeurs de « la foule *exitiale* » !... Votre « *innascible* pensée » est-elle *incréée* ou *éternelle* ? Pour Dieu,

fixez-moi sur ce point avant que, de désespoir, je n'aille prier, moi aussi, votre « spélonque » — *spelunca*, grotte ou caverne, ô mon lecteur, à votre choix — de m'accueillir dans la paix de sa nuit pour y retrouver « le songe illécébrant »... Il faut un plein panier de lexiques pour vous lire, ô Louis de Gonzague, tout comme Ronsard,

> Dont la muse en français parlait grec et latin.

Mais Ronsard était Ronsard, ô vatès évanescent !... et les vers du « gentilhomme vendômois » que la postérité a retenus ne sont point ceux qu'il farcit de néologismes biscornus.

Rimbaud l'a compris avant Moréas, Vielé-Griffin, Régnier ou Gustave Kahn... Faut-il que vous soyez jeune, à peine sorti de page, pour rimer encore des vers aussi... puérils, gentil petit Frick ?...

Tenez, sans vous en douter peut-être, votre plus ou moins innascible pensée a conçu simplement une paraphrase, obscurément grandiloque, du sonnet intitulé *Recueillement*, du prodigieux Baudelaire :

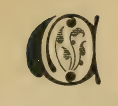
> Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille...

Ce pénétrant chef-d'œuvre où ne sont employés que des mots très simples, relisons-le ensemble, Monsieur, voulez-vous ? Et je suis sûr qu'ensuite, vous serez le premier — le second, tout au moins — à vous gausser de votre *Refuge*... [1].

---

(1) Cette critique m'a valu l'amusante et narquoise épistole suivante, dont je ne veux priver le benoit lecteur :

« *LE SANG PARLE* »



'EST peut-être ce que j'aime le mieux de tous mes ouvrages », m'écrivit Camille Mauclair, en m'envoyant ce volume de poésies qu'il venait de publier, poésies offertes, dévo-

---

Ne me soyez pas trop sévère, Amabilissime, si je viens vous apporter un aussi tardif et génuine merci pour le spirituel éreintement — (l'eutrapélique trucidation !) dont vous me gratifiez dans l'*Eclaireur* du 24 octobre courant.

Je me plais à penser que vos lecteurs ont dû se divertir grandement de votre « nicerie », comme je le fis moi-même, d'ailleurs.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez faire état que je conserve pour l'auteur de la *Bague de Plomb*, la même admiration qu'il porte lui-même à Villiers, à Barbey d'Aurevilly, à Baudelaire (j'oublie à dessein Stéphane Mallarmé !)

Mon désir de vous expliquer le *Refuge* n'est pas très vif, — car je ne doute mie que vous ne l'ayez *intérieurement goûté*, j'entends en votre parisine délicate et immarcessible que chacun vous connaît !

Si l'heur m'est donné de vous rencontrer — quelque vesprée future — hélas ! quand ! — dans les bars britanniques, les popines caligineuses où il vous duisait fréquenter *jadis et naguère*, je serais très flatté, royal synadelphe, de vous translater avec l'euphuïsme qui sied à votre idiosyncrasie brummellesque, quelques miennes carminographies évanescentes, comme vous les qualifiez, du reste génialement.

En attendant, je vous prie de croire à toute la saintelé de votre

LOUIS DE GONZAGUE FRICK.

Ce 29 octobre 1906.

tieusement, « à la grande ombre de Robert Schumann », comme les « pauvres fleurs d'un rêve né des siens ».

Et *Le Sang parle,* c'est vraiment, selon la parole de Paul Verlaine,

> De la musique avant toute chose,

c'est-à-dire de la poésie essentielle, cette poésie qui n'a pas d'autre raison qu'elle-même.

C'est un cœur blessé qui se console en chantant sa douleur ou qui nous dit sa joie d'être consolé par de nouvelles peines.

Il faut lire cela comme on écouterait la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, une fugue de Bach, une fantaisie de Grieg — un lied de Schumann.

> Un demi-jour moite, bleu et gris,
> Touche les feuilles et mon âme tout ensemble :
> Je suis triste, qui m'a meurtri ?
> Quelqu'une, ou l'automne, il me semble...
>
> Jadis, on voyait au bout de l'allée
> La route d'or dans une poudre lumineuse :
> Tout sentait la cassie et la tubéreuse,
> C'est tout de même beau, l'été avec ses fêtes,
> Dis, mon âme, dis, toi que voilà défaite
> Et tombée comme les feuilles jaunes sur ce banc ?
>
> Où sont les Madeleines, les Luciennes et les Maries
> D'autrefois, et toutes les robes claires et folles
> Autour de qui voletait ma vie ?

Où sont leurs baisers et leurs paroles ?
... Je les songe toutes, celles-là
Qui m'ont touché la bouche avec leur bouche,
Petites filles peu farouches
Dont l'âme était si frêle et pesait si peu
Qu'un oiseau sur elle posé, l'eût brisée.

C'est en vain que vous chercheriez dans ce livre des cris épiques, des redondances ou de fougueux alexandrins cabrés sous « le frein d'or de la rime ». Le poète laisse ces petits jeux à ceux qui n'ont rien à faire, les mêmes qui, trop souvent, n'ont rien à dire. C'est une œuvre toute d'une pénétrante intimité, qui ne peut être comprise que par les « *happy few* » auxquels Stendhal dédia ce *Lucien Leuwen*, qui est sans doute son chef-d'œuvre.

Aucune pièce ne sent l'effort. Elles ont été toutes composées au hasard de l'inspiration... C'est la vie d'une âme pendant dix ans — d'une des âmes les plus sensibles de ce monde.

Comme le recueil se trouva constitué sans plan préalable (l'horrible chose qu'un plan pour un livre de poésies !...) il faut l'ouvrir à l'aventure. Tenez, voici une exquise chanson, si naturellement populaire, qu'elle semble avoir toujours existé, toujours avoir été chantée :

J'ai un couteau dans l'cœur
— Une belle, une belle l'a planté —
J'ai un couteau dans le cœur
Et ne veux pas l'ôter.

C'couteau, c'est l'amour d'elle
— Une belle, une belle l'a planté —
Tout mon sang sortirait
Avec tout mon regret.

Il y faut un baiser
— Une belle, une belle l'a planté —
Un baiser sur le cœur
Mais ell' ne veut pas l'donner.

Couteau, reste en mon cœur
Si la plus belle t'y a planté !
J'veux bien me mourir d'elle !
Mais j'veux pas l'oublier !

Exquise, n'est-ce pas, vous le trouvez aussi ? Et il y en a beaucoup comme ça, que j'aimerais citer ici... Hélas ! il me faut me borner — mais vous me serez reconnaissant de laisser le dernier mot au poète, avec cette *Oraison*, que Henri Heine ou Jules Laforgue eussent voulu rêver — et qui me semble la nostalgique et délicate philosophie de ce Florilège :

Mon cœur en mal de clair de lune
Et regrettant tous les soleils
Rêva d'amours non pareilles,
Revivant l'une après l'une.

Ce furent des chansons étranges
Qui finissaient par des sanglots
Et qui ressemblaient à des anges
Marchant pieds nus sur les flots.

Puis, sous un triste clair de lampe,
Parodiant lune et soleil,
Mon cœur se fit une raison
Et composa son oraison.

Mon Dieu ! prenez pitié de lui
Puisqu'il fut doux malgré la vie,
Puisqu'il pensa parfois aux anges,
Et qu'après tout il resta lui !

CATULLE MENDÈS.

VAGUEMENT, à mots couverts, on a parlé, dans certains journaux parisiens, du « suicide » de Catulle Mendès. Je n'y crois pas. Le poëte de *Médée* aimait trop la vie, ses travaux, ses plaisirs, pour en finir pareillement avec elle, lui qui était, après Edmond Rostand, le rimeur le plus populairement glorieux de l'heure.

Et s'il avait voulu mourir, il aurait très certainement choisi un autre genre de trépas que l'atroce fait-divers du tunnel de Saint-Germain... A défaut d'autres preuves, ce sonnet de *Philoméla*, bien curieux à relire en ce moment, ce sonnet écrit en un jour de spleen, en fait foi :

Fatalité, dis-tu ? mot vague.
Le désespoir seul est certain.
Le suicide clandestin
Serait un port parmi la vague.

Jadis on osait par la dague
Se délivrer un beau matin,
Ou boire l'oubli du destin
Au chaton royal d'une bague !

Mais en ce siècle de raison
Il n'est que deux morts de saison,
La noyade ou la pendaison !

Va donc, pauvre homme, et fais ton livre
En priant Dieu qu'il te délivre :
Mourir est bête, autant que vivre !

Mais ce qui est, plus que ce sonnet, curieux à relire, ce qui est même tout à fait étrange à relire en ce moment, ce sont des vers de Mme Catulle Mendès, parus il y a une quinzaine de jours dans le *Gil Blas*, et que j'ai conservés — comme par pressentiment...

Ils ne sont point beaux, ces vers, de la souveraine et nostalgique beauté de l'*Amante*, l'admirable poème que Mme Mendès publiait récemment dans *Poesia* ; ils sont beaux de pudeur atteinte, de dignité blessée ; ils sont beaux aussi d'une haine implacable... Mais ils sont beaux encore — les femmes ne savent guère bien chanter qu'elles-mêmes — ils sont beaux d'un immense amour foudroyé !...

Je ne puis citer entièrement, la place me manquant, ces *Invectives aux Courtisanes* qui comprennent une vingtaine de strophes ; je n'en veux extraire que certains passages d'une « brûlante actualité » — comme on dit...

La poètesse, maudissant les courtisanes,

Agence de nos maux et de notre martyre,
Miroir profanateur et faux, prostituées,
Race simulatrice aux succès d'histrions,

leur crache au front son mépris et sa colère :

Hydre aux têtes haussant de parodiques fastes,
Je vous hais sans remords et sans compassion,
Non point que vous valiez ces malédictions :
Vous n'êtes presque rien, vous n'êtes que néfastes !

La poètesse appelle la femme à son secours. C'est la femme ici, plus que le poète, qui dit leur fait aux voleuses d'amour, qui trace d'elles un portrait bien féminin — peu flatté :

C'est nous qui vous prêtons l'air des anges rebelles ;
C'est pour guérir l'orgueil de notre propre honneur,
C'est pour sauver le sens immolé du bonheur
Que nous disons cela — mais vous n'êtes pas belles.

Vous n'avez que des yeux qui n'ont pas vu le ciel....

Sans goût, vos vêtements sont chargés de dorure ;
Uniforme banal aux cliquetants remous,
Ils ne semblent jamais être ajustés pour vous,
Harnachant au hasard vos tailles sans cambrure.

Vos cheveux nuls, déteints, s'ennuient sur votre chair...

Vos voix sont sans écho, fades ou nasillardes,
Et n'importe quel est votre âge décevant,
Sur vos faces, l'on peut apercevoir souvent
Passer l'expression des méchantes vieillardes.

J'appelle sur le passage qui suit toute l'attention de celui qui songe :

> Vous n'avez de valeur
> Que par notre misère et par notre douleur ;
> Vous êtes l'accident stupide, mais qui tue !...

Et finissons par cette strophe visiblement soufflée par le subconscient :

> Je vous hais parce que, quel que soit notre effort,
> Et la rédemption des âmes ingénues,
> Ceux que nous élisions, quand ils vous ont connues,
> Sans en ressusciter, sont touchés par la mort !...

Vous avez pu lire dans les journaux que, le matin de son décès, « le maître se rendit au pavillon Henry IV, à Saint-Germain, où il prit l'apéritif en compagnie de Mme Liane de P... qui s'est retirée là-bas, et qui collaborait avec M. Catulle Mendès pour une œuvre nouvelle ». (Février 1909).

« A LA MANIÈRE DE... »

MARMONTEL a écrit quelque part : « Un talent rare et fort au-dessus de cette singerie qu'on appelle pastiche, c'est de savoir réellement s'assimiler à un grand écrivain ». Ce nonobstant la désapprobation de l'auteur des *Contes Moraux*, j'oserai confesser ici le faible que j'ai tou-

jours eu pour cette « singerie ». J'ai en horreur l'imitation servile et appliquée d'un auteur fameux, mais je savoure intensément un « pastiche » folâtre dont le fabricant n'eut pas d'autre but que de nous révéler, en se jouant, les « procédés » d'un écrivain, ses formes habituelles d'écriture et de pensée.

Nos aînés goûtèrent, il y a quelque trente ans, le *Parnassiculet contemporain*, où Paul Arène et Armand Silvestre pastichèrent agréablement le « faire » des poètes long-chevelus que Lemerre couvait en sa boutique du Passage Choiseul « aux odeurs de jadis ». Les poètes de la suivante génération ont aimé *Les Déliquescences* où Vicaire et Beauclerc, sous le pseudonyme d'« Adoré Floupette », se moquèrent, le plus joliment du monde, de Rimbaud et de Corbière, de Verlaine et de Mallarmé.

Aujourd'hui, continuant des errements qui ne finiront qu'avec la littérature, deux bons écrivains, MM. Paul Reboux et Charles Müller, nous offrent un nouveau recueil de pastiches dont s'égaie fort dès à présent le monde intellectuel.

Sous le titre, peut-être un peu trop explicite : *A la manière de...* — mais les deux complices préfèrent avouer tout de suite leur forfait ! — ils « singent » de la façon la plus divertissante une bonne quinzaine de prosifères ou pinceurs de lyre contemporains : Adam, Barrès, Conan Doyle, Maeterlinck, Jules Renard, Jammes, etc., et même nos deux poètesses nationales : Mmes Delarue-Mardrus et Mathieu de Noailles. Leur irrespect s'étend même jusqu'à taquiner, dans « le lin-

ceul de pourpre où dorment les dieux morts », Shakespeare et Heredia, Huysmans et La Rochefoucauld.

Si les parodies de MM. Reboux et Müller vous tombent sous les yeux, vous goûterez, j'en suis sûr, *Idrofile et Filigrane*, de Maurice Maeterlinck, et l'*Omelette aux confitures*, truculente fantaisie romantico-naturaliste qui eût ravi Huysmans lui-même — et vous apprécierez comme il convient le *Potager d'Iphigénie*, du « moïste » Barrès, et l'*Ah! mon bel été*, de la Divine Comtesse.

Vraiment, elle est tout à fait « dans la manière » de Jules Renard, cette définition-image de « l'arrosoir qui verse »: En a-t-il, des cheveux sur la pomme !...

Mais faut-il encore que vous ayez aimé les *Histoires naturelles*.

J.-K. HUYSMANS

Avec J.-K. Huysmans disparaît un des plus grands artistes du temps, le littérateur peut-être le plus original de notre époque. Je ne vois vraiment pas quel écrivain pourrait, dans l'estime des vrais lettrés, prendre la place de l'auteur d'*A rebours* et de *Là-bas*... Ce n'est point que nous manquions d'excellents romanciers, de pénétrants conteurs — mais de « sorcier de lettres » pareil, on peut croire qu'il n'en est plus...

Huysmans avait le secret du vocable rare, du qualificatif insolite, de l'adjectif singulier, qui vous cam-

paient inoubliablement un homme, une idée ou une situation. Pour les besoins de la cause, il recourait avec bonheur, avec génie, aux impropriétés de termes — et c'était exact, c'était parfait; il n'était point possible d'employer une autre expression que celle qui venait de jaillir de sa plume. La syntaxe, pour lui, n'était qu'un mot, comme pour tous ceux-là qui font la langue, qui ne subissent pas la mode ou l'esprit de leur temps, mais qui les créent. Dans l'un des plus admirables articles qu'il publia jamais et que je regrette de ne voir point recueilli dans ses *Belluaires et Porchers*, M. Léon Bloy, dans le *Chat Noir* de 1884, écrivait, au lendemain de l'apparition d'*A rebours*, que Huysmans « traînait par les cheveux, dans l'escalier vermoulu de la Rhétorique, la Syntaxe épouvantée... » La figure était somptueuse, pittoresque et juste... Huysmans continua ce petit exercice toute sa vie. Il n'est point jusqu'aux *Foules de Lourdes*, écrit cependant parmi les tortures de la guenille et les affres de l'au-delà, où n'éclate ce don puissant du mot, de la métaphore et de l'image, que ce maître du verbe posséda comme personne.

FRANCIS DE CROISSET

Vous esquisserai-je de trois-quarts ou bien de face ? Voyons, cher ami, essayons de profil. Tournez un peu la tête... encore... encore... encore un peu !... Hé! hé ! ce profil perdu

n'est pas si mal ! Allons-y pour le profil perdu ! Ne bougeons plus !... Nous pouvons causer, vous savez...

— Dites donc, je dois ressembler à Robert de Montesquiou, comme ça ?... Il me manque la tête dans la main, le coude sur la table — et des hortensias alentour...

— C'est curieux, Croisset, vous avez le cheveu plutôt châtain et la peau d'un blond... Ma parole, jusqu'ici, je vous avais toujours cru blond...

— Très singulier, c'est comme moi !...

— Autant que je le puis voir, vous avez l'œil gris-bleu...

— Beaucoup de bleu, si ça ne vous fait rien... Bleu de France... de France avant 1815...

— Avant 1815 ?...

— Oui, quand la Belgique faisait partie de la France !...

— Le mot pour rire, toujours !...

— Pour pleurer, parfois...

— Très curieux, votre nez !... D'un tour impertinent qui fait mon bonheur...

— Et le mien...

— Je vous vois très bien, en perruque blonde avec cadenettes et catogan, la petite épée en verrouil sous l'habit à la française.

— Je ne me vois que comme cela...

— Cher ami, voudriez-vous me faire le plaisir de songer à la cinquante-deuxième lettre des *Liaisons dangereuses ?...*

— Pourquoi ?

— J'ai besoin de me figurer le sourire curieux, captieux et cruel, qui devait errer sur les lèvres fines du vicomte de Valmont en parcourant l'épistole parfumée, si joliment cynique, de la marquise de Merteuil...

— Comme cela ?

— Parfait !... Mille grâces, en vérité...

MÉCISLAS GOLBERG.

Il y a deux semaines, je recevais une lettre de faire-part, m'annonçant la mort, à Paris, du poète Mécislas Golberg, qui ne dut qu'à un long séjour sur la Riviera de ne pas être emporté plus tôt par la phtisie qui le rongeait depuis dix ans.

Je jetai au panier l'enveloppe du faire-part, — et j'en ai aujourd'hui d'amers regrets... car j'ai appris depuis que la suscription de cette enveloppe était *de la main même* du malheureux écrivain !... Oui, avant de mourir, Mécislas Golberg avait eu l'affreux courage d'écrire lui-même le nom et l'adresse de quelques personnes qu'il désirait informer directement de son trépas !...

La mort !... Golberg ne pensait qu'à elle ; il la désirait fiévreusement ; tout son esprit se projetait violemment vers elle ; l'atroce camarde lui apparaissait comme la blanche fiancée de ses rêves juvéniles... Jadis, il y a douze ans, il avait écrit *Vers l'amour* ;

c'est *Vers la mort* qu'il rêvait maintenant... Et cette œuvre, il aurait pu l'épigraphier des vers nostalgiques et splendides de Leconte de Lisle :

> Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
> Accueille tes enfants dans ton sein étoilé !
> Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
> Et rends-nous le repos que la vie a troublé !...

Trois jours avant de mourir, Golberg agonisant avait eu la force d'envoyer à *La Phalange* un sombre et ironique poème, intitulé *La Vénus à la faulx*, commençant ainsi : « Je la vois depuis un an... Pimpante, vêtue de corsages clairs, roses ou bleus, sur lesquels parfois elle jette un fichu de laine coquettement drapé — elle est aimable, d'une humeur toujours égale. Elle vous regarde d'un œil engageant qui dispose à la bienveillance les plus récalcitrants... » Telle lui apparaissait Celle qui l'a fauché à son tour — et enfin !...

Il arrive qu'aujourd'hui l'éditeur Messein m'envoie une œuvre posthume de Mécislas Golberg, la *Morale des Lignes*, qui est le commentaire d'un recueil de caricatures : *Carcasses divines*, que le dessinateur Rouveyre publiait il y a quelque temps.

Dans ce recueil, d'ailleurs plein de cruautés — trop souvent, hélas ! inutiles — se rencontrent quelques « charges »... heureuses — s'il m'est toutefois permis d'appliquer ce qualificatif à des choses aussi lamentables, par exemple, que la caricature de Mécislas Golberg !...

Analysant la loque effroyable que nous présente

M. Rouveyre, le caricaturé, « débris d'humanité pour l'éternité mûr », s'exprime ainsi :

« ... A côté surgit ce portrait *(Golberg)* qui m'est cher. Quelle vision ! Là aussi ce manteau subit déjà sa propre loi, mais le geste domine l'ensemble. Cet être recule d'épouvante et de colère. Ses yeux — des flèches et des traits — veulent arrêter la fatale loi du néant. Il veut résister au silence ; il veut défendre ce reste de chair, ce peu de son moi que la mort n'a pas encore détruit. Sur ses jambes frêles, éclate un mouvement de force ; sur l'assise des épaules branle la tête révoltée... mais la main — une ligne à peine — une indication — pend inerte. La mort vaincra ! »

Le « cas Mécislas Golberg » est unique dans l'histoire de l'art... Seul le silence est grand après de telles paroles... (Janvier 1908).

A CHARLES FORMENTIN, TOMBEUR DE VERLAINE.

Ce n'est que ces jours-ci, mon cher Charles Formentin, que j'ai eu connaissance de l'article que vous avez récemment consacré à Paul Verlaine, à propos des incidents de Metz.

Vraiment, mon bon, vous avez été quelquefois mieux inspiré. Laissez-moi vous dire que votre article est méchant, et que méchante est votre action. On n'a pas le droit de parler, comme vous l'avez fait, de celui que les premiers poètes de ce temps reconnurent comme leur « prince ».

On n'a pas le droit de juger, comme vous l'avez fait, un homme dont notre admirable Anatole France a dit qu'il ne fallait pas le considérer comme le premier venu. « Il a des droits que nous n'avons pas parce qu'il est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que nous. Il est inconscient, et c'est un poète comme il ne s'en rencontre pas un par siècle. » Et France ajoute encore : « Il est fou, dites-vous, je le crois bien. Et si je doutais qu il le fût, je déchirerais les pages que je viens d'écrire. Certes, il est fou. Mais prenez garde que ce pauvre insensé a créé un art nouveau et qu'il y a quelque chance qu'on dise un jour de lui ce qu'on dit aujourd'hui de François Villon, auquel il faut bien le comparer : C'était le meilleur poète de son temps. »

Oui, mon bon, c'est Anatole France qui a écrit ces lignes sur celui que vous vous flattez de considérer comme « un des plus pauvres rimeurs de notre époque » — et si vous feuilletiez la collection de portraits littéraires que Jules Lemaître aurait mieux fait de continuer au lieu de se jeter, à l'aveuglette, dans une stupide politique, vous y trouveriez au cours d'une étude dithyrambique sur Verlaine, ces quelques lignes :

« C'est un barbare, un sauvage, un enfant.... Seulement cet enfant a une musique dans l'âme et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues. »

Voilà, Formentin, ce que des maîtres, auprès de l'opinion desquels votre critique apparaît tout de même

quelque peu négligeable, ont écrit sur le « vieil ivrogne poétique du Quartier Latin. »

Ah ! ce que j'en donnerais, des écrivains abstèmes et bien habillés, pour le bohème alcoolique que vous voulez uniquement voir en Verlaine !...

Mais, mon pauvre ami, vous faites le procès de la plupart des hauts génies dont s'honore l'humanité, en faisant de cette sorte le procès de l'auteur de *Sagesse* !...

Musset était un noceur et un buveur ; Baudelaire se haschichait ; Edgar Poe mourut dans le *delirium tremens* ; la vie de lord Byron n'est qu'un scandale — et vous vous souvenez peut-être du synthétique vers de Jean Richepin, sur l'adorable et calamiteux François Villon :

> Truand, voleur, marlou, génie !...

Que vous dire de l'existence tumultueuse de Cellini ; des sonnets « oscarwildesques » de Michel-Ange ; et de ceux que Shakespeare consacre au beau Southampton, « *Lord of my Love* » :

> A woman's face, with nature's own hand painted,
> Hast thou, the master-mistress of my passion...

Votre figure est trop « d'Eglise », ô gras chanoine prébendé de Fromentin, pour que vous ne connaissiez point vos classiques et que vous n'ayez entendu parler des personnages intempérants et voluptueux que furent les Latins Horace et Virgile.

Croyez-moi, il nous faut pardonner à Socrate,

parce qu'il fut le maître de Platon et l'expression la plus sublime de la sagesse antique, d'avoir regardé avec quelque complaisance les cigales d'or qui tremblaient dans les blonds cheveux d'Alcibiade.

Considérons l'œuvre ; négligeons l'individu. Tant mieux, d'ailleurs, si un homme illustre nous offre l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère. Mais c'est beaucoup demander à notre pauvre et débile humanité... (23 avril 1904).

JEAN LORRAIN

IL y a un mois, je taquinais amicalement Jean Lorrain à propos d'un « géranium recommandé » dont j'avais, par hasard, découvert la description dans le catalogue d'un établissement horticole de Poitiers :

767. — JEAN LORRAIN. — *Plante d'une bonne végétation, floraison abondante, brillante couleur de solférino, deux macules feu à l'onglet des pétales supérieurs ; couleur vraiment distincte ; trés remarquée à l'Exposition universelle, se distinguait à première vue parmi toutes les variétés exposées.*

Les trois, 1 fr. 80; les six, 3 fr. ; *la pièce, 0 fr. 75.*

« Ah ! Lorrain, petit cachottier, ajoutais-je, vous ne nous aviez pas dit que vous faisiez comme ça votre « géranium recommandé » !...

Cela me valait de recevoir le lendemain le billet suivant :

« Aucune cachotterie, mon cher ami. Le géranium Jean Lorrain date de l'Exposition d'Horticulture de 1898.

« Un fleuriste, ami de mon œuvre et non ennemi d'une douce réclame, baptisa alors de mon nom un de ses semis ; une longue lettre m'en fit préalablement hommage. Je l'avais oublié. Votre amusant article de ce matin remue toute cette cendre et réveille mes souvenirs, merci.

« Vous êtes enfin de retour ici ; moi, je vais partir pour Paris... Hélas, il y a sept mois que je n'y ai mis les pieds !... Plaignez-moi, je suis en vie... »

« Plaignez-moi, je suis en vie... » Je frissonnai en lisant ces quelques mots d'amère désespérance — et j'eus comme une fugace intuition de la mort prochaine de celui qui les avait écrits...

Ah ! il n'avait pas peur de la Camarde, Jean Lorrain — et c'est bien en face qu'il la regardait venir !... « Quand on pense à ce qu'on aurait pu être — et à ce que l'on est !... », osait-il un jour écrire tragiquement au bas de son portrait que publiait le *Cri de Paris* dans la rubrique : *Peints par eux-mêmes...* Oui, il était bien digne d'être, par son simple et insouciant courage, le descendant de ces rudes marins normands, ses aïeux, dont la lignée héroïque s'est mystérieusement éteinte avec lui, ce « fin de race » !... Combien de fois, ces dernières années, alors que, le rencontrant, je le complimentai sur sa bonne mine, sur sa renaissante jeunesse, me riposta-t-il sur un ton

bougon : « Mon ami, vous dites des bêtises ! Je suis fichu, et bien fichu, et je le sais... Je ne suis en vie que par miracle — et demain peut-être je serai mort... Je ne souhaite pas à mon pire ennemi le quart des souffrances que j'endure — et des maladies que j'ai !... » Et il se lançait, avec une verve endiablée, dans la description de ces maladies !... Le grand railleur se moquait de sa propre guenille — et il n'était point heureux qu'il ne vous en eût fait rire...

Lorsqu'il m'envoya, ces temps-ci, l'un de ses derniers livres : *La Maison Philibert*, avec cette dédicace : « *A Georges Maurevert, homme de plein air, ces tristesses de maisons closes* », je l'en remerciai par une lettre où je l'invitai à venir, un jour ou l'autre, manger une bouillabaisse à Saint-Jean et « prendre quelques bords » sur mon bateau. Il me répondit de Paris le 26 juin dernier — et cette lettre est peut-être la dernière qu'il ait signée — :

« *Votre lettre vient me joindre à Paris que je ne suis pas prêt de quitter !... Vous pensez, après sept mois d'absence, j'ai quelques affaires !...*

« *Je ne puis donc, à mon grand regret, être vôtre, et puis, serais-je à Nice, mon cher ami, je ne mange pas de bouillabaisse; je serais malade pendant huit jours si je touchais à une rascasse...Et je n'irai pas davantage en bateau dans le radieux golfe d'Eze : ce serait l'insolation sûre.*

« *J'ai habité Saint-Jean en plein juillet, je connais la côte ; mais j'aurais été volontiers causer et rôder avec vous sous les oliviers lunaires de Saint-Hospice...* »

Hélas ! il ne reviendra plus, le pauvre Jean Lorrain, sur ce littoral qu'il aimait tant, et dont il avait subi et su exprimer, mieux que personne, l'enchantement souverain et nostalgique. Il a fallu qu'il aille mourir dans ce Paris dont la morbide attirance l'avait déjà arraché à ses falaises natales, à ce Fécamp où sa dépouille mortelle va retourner... C'est une légion d'artistes qui suivra son cercueil, si les innombrables poètes et peintres, acteurs et musiciens, dont il discerna le talent et auxquels il prêta généreusement le concours de sa plume, ne pratiquent point trop l'indépendance du cœur !...

Au fond — et ceci sera affirmé par de plus autorisés que moi — il n'aima toujours que le beau et le vrai, ce grand railleur et ce faux sceptique... Demandez-le plutôt à sa mère, à son admirable mère pour laquelle il fut toute sa vie un petit enfant — et que sa certitude de le savoir, dès à présent, placé parmi les premiers écrivains de France, ne pourra jamais consoler de sa perte... (Juillet 1906).

PAUL VERLAINE ET JEAN LORRAIN

D'ailleurs, qu'ont à faire ces considérations de morale, de vertu, de vie privée, quand il s'agit de rendre justice à un poète ? Qu'importent le bien et le mal où ses passions le jettent, où le roulent les hasards, quand son œuvre est là, devant vous, seule en jeu ? Etes-vous ses confesseurs ?

Vous doit-il des comptes ? Comme poète, oui. Comme homme, non pas. Surtout si son œuvre, et c'est le cas avec Verlaine, a pour cris suprêmes le repentir des fautes commises, le désir d'être pur, la volonté d'être bon, l'impérieux appétit d'être aimé...

« N'eût-elle pas poussé, et si humainement, ces cris-là, il restait encore à l'œuvre de Verlaine ceci, qu'elle est belle, qu'elle est d'un grand poète, qu'elle fait et fera honneur aux lettres françaises. Et c'est cela qui devait emporter tout, n'est-ce pas ?... Eh bien ! l'auteur de cette œuvre, ce grand poète proclamé tel par tous ses frères en poésie, on souffrait qu'il vécût dans la misère, qu'il eût l'hôpital pour villégiature, qu'il risquât d'y mourir, ou qu'il mourût dans un garni, sans avoir de quoi lui mettre un linceul autour du corps !

« Qui souffrait cela ? Vous tous qui vous amusiez des légendes complaisamment crues à son propos... Vous qui l'*obligiez*, consciemment ou inconsciemment, à vous jouer, malgré lui, le personnage dans lequel il vous divertissait... »

Alors que les amis de Paul Verlaine, pour commémorer l'onzième anniversaire de sa mort, se sont donné rendez-vous aujourd'hui au cimetière des Batignolles où le grand poète dort son sommeil dernier, je relis, en guise de méditation, la diatribe enflammée que Jean Lorrain publiait, dans le *Journal*, au lendemain de l'enterrement... Et ça vous a une crâne allure à côté du discours bénin, bénin, du bon Coppée, et du poé-

tique bafouillage, tout d'artificielle émotion, du flave Catulle, débobinés sur la tombe du poëte — et qui figurent, comme par hasard, au verso de la feuille... (31 Janvier 1907).

FRANÇOIS COPPÉE

Ce soir, dans la rue, les camelots promulguent la mort de François Coppée. Cette nouvelle laisse généralement les gens indifférents ; on sent que l'exécrable politique a fait du tort au doux poète du *Reliquaire* et du *Passant*, au bon brave homme que fut le défunt.

C'était un écrivain accueillant et simple, qui vous mettait immédiatement à l'aise... Le souvenir que je garde de sa bienveillance se rattache à une énigme historique, la question Louis XVII, au sujet de laquelle j'allais l'interroger, rue Oudinot, un dimanche d'il y a une douzaine d'années.

Il avait publié une nouvelle où il imaginait que Louis XVII, miraculeusement évadé du Temple, se faisait tuer pour le peuple sur une barricade, pendant les journées de 1848. Le considérant du fait comme un tenant de la thèse de la survivance, je me proposais de mettre son autorité à contribution.

Mon étonnement fut grand quand je m'aperçus qu'il ne connaissait pas un mot de la question, à l'encontre de Victorien Sardou qui l'a étudiée minutieusement, et avec lequel j'avais eu le plaisir d'en bavar-

der quelques jours auparavant. Coppée n'avait vu — c'était son droit, d'ailleurs — qu'un effet dramatique à tirer de ce sujet. Je le vois encore, gouaillant et se moquant de ma curiosité...

— Mais c'est de la blague, tout ça, mon enfant!... Comment, vous croyez à l'évasion du Temple, à Naundorff?... Allons, allons, avouez-le, vous êtes un agent politique... Vous voulez faire monter Naundorff sur le trône de France... Tenez, j'ai trouvé : vous, vous êtes un petit ambitieux... Vous désirez le Saint-Esprit !... Oui, oui, c'est ça, vous voulez le Cordon bleu !... Ah ! ah !...

Et il me tapait sur l'épaule en riant...

— Avouez-le, avouez-le, vous voulez le Cordon bleu ?...

Il me fit traverser le petit jardin, toujours joyeux, me meurtrissant l'épaule...

— Vous voulez le Cordon bleu!... vous voulez le Cordon bleu!... Au revoir, mon enfant !...





Maurice Maeterlinck

ET

Georgette Leblanc



Chez Maeterlinck



L serait curieux de s'enquérir, auprès des innombrables admirateurs de Maurice Maeterlinck, de l'idée qu'ils se font de la personne périssable du prestigieux philosophe, du radieux rêveur de *La Sagesse et la Destinée* et de l'*Intelligence des Fleurs*, du somptueux dramaturge de *Monna Vanna*, de l'évocateur troublant de l'*Intruse* et des *Aveugles*. de l'auteur, enfin, de toute cette œuvre surprenante dans sa variété, dont le Prix Nobel de littérature couronnera en un prochain avenir l'ensemble splendide et serein.

Ceux qui se représentent le grand écrivain sous les traits marmoréens d'un Vigny ou d'un Leconte de Lisle, ou avec la blême face aux yeux caves et hallucinés d'un Baudelaire, aux pommettes saillantes sous les longs cheveux noirs d'un Rollinat, se trompent tout aussi abondamment que ceux qui lui confèrent l'élégante calvitie de M. Rostand ou la mèche esthétique de MM. Bourget ou Barrès, la mélancolique attitude d'un Byron ou d'un Lamartine, ou bien encore la précieuse apparence de M. Robert de Montesquiou.

... Ce matin, au sortir de la gare de Grasse, un

homme, qui attendait auprès d'une automobile, vint à ma rencontre. Il avait l'air, avec son costume gris de sportman, sa casquette d'entraîneur, son épaule athlétique, sa rude face glabre et plutôt colorée sous les cheveux gris-cendre ou blancs coupés ras, d'un solide fermier anglais, du comté de Surrey. Il me tendit cordialement, avec un bon sourire, une forte main de travailleur, aux ongles courts, rongés par les acides. C'était le métaphysicien lumineux du *Temple enseveli*, Maurice Maeterlinck *ipse*.

Le temps de tourner la manivelle, de m'installer à côté de lui, de siffler Golo, bull autophile et baladeur, de débrayer, et nous filions dans la direction de la propriété que le poète possède à quelques kilomètres de Grasse. Il conduit, d'ailleurs, comme Charron lui-même, le poète qui est aussi son propre mécanicien. Les pannes, les courts-circuits, les grippages, les soudaines fantaisies des accus, n'ont pour lui plus d'arcanes.

On pénètre dans la propriété par une étroite allée bordée d'une double haie de roses pourpres. Contournant un petit bassin où s'épivarde, sans ambition, un mince jet d'eau, l'auto s'arrêta devant une plaisante et commode *villetta* à l'antique, au toit surplombant les murs blancs baignés de soleil. C'est en cette maison que mourut, il y a dix ans, Fernand Xau, fondateur du *Journal* ; c'est ici que se promettent de vivre le plus longtemps qu'ils pourront, Maurice Maeterlinck et sa femme, Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui est aussi son incomparable et glorieuse interprète.

Mais la voici, « Georgette »... Drapée dans une gandourah de laine blanche, une espèce de capuce de drap rouge sommant l'opulent fouillis de ses cheveux blonds, elle a surgi au seuil de l'habitation — plus jeune, plus fraîche, plus gaie que jamais... C'est toujours la belle et saine Normande affinée par une ascendance vénitienne, et dont les prunelles blondes de septentrionale ont parfois la morbide langueur des femmes du Tintoret,

Chercheuses d'infini, dévotes ou satyres...

On sent que la paix est aujourd'hui descendue sur elle, la paix que donne une existence harmonieuse, toute faite d'art, de beauté et de silence, vécue à côté de l'idéal compagnon. Elle intitula un livre : *Le Choix de la Vie* ; ce choix, elle l'a fait. Les temps sont bien loin des tumultueux et pittoresques débuts dont elle ne se souvient que pour en sourire... Comme elle s'amuse en me parlant de « la gare », ainsi qu'elle appelle son atelier de l'avenue Victor-Hugo, où je la connus il y a une douzaine d'années, l'hétéroclite habitacle, à la fois romantique et *new-style*, où elle recevait, en robe de brocard, une ferronnière au front (cette ferronnière !), assise en une cathèdre au dossier hostile, tous les esthètes plus ou moins long-chevelus de l'époque. Ils ont coupé leurs cheveux à présent, les esthètes d'autrefois — ceux qui en ont encore !... S'il en est qui ont disparu, qui sont morts,

Les morts sont morts ; douce leur soit l'éternité !

— comme chantait Verlaine — il en est d'autres qui ont des rentes sur l'Etat, qui sont rangés, casés, clas-

sés, qui exaltent le bourgeois, la Légion d'honneur et l'Académie qu'ils incaguaient naguère — et tout est pour le mieux dans le plus singulier des mondes...

Sous la *pergola* que Maurice Maeterlinck a fait récemment élever, qu'il commence à badigeonner lui-même de couleur verte — ce poète est capable de tout! — nous bavardons joyeusement en contemplant le paysage d'églogue virgilienne qui nous environne.

J'essaie de faire parler Maeterlinck sur lui-même, sur ses travaux, sur ses projets... Peine perdue!... Maeterlinck ne parle jamais de ses ouvrages, jamais de soi... Sait-on qu'il pousse cette extraordinaire pudeur jusqu'à n'avoir jamais assisté à la représentation d'une de ses pièces — pas même à la triomphale *Monna Vanna* !... Tout ce que je puis apprendre, c'est qu'il ne travaille point « à force »; il écrit quand ça lui chante, quand il ne peut faire autrement que d'obéir à l'implacable *daïmon*... Et elle est vite placée, sa « copie » !... C'est au poids du diamant que les revues américaines, les magazines anglais, la paient, cette précieuse « copie »; c'est à coups de bank-notes qu'on se la dispute!... Avec Kipling, avec Nordau, avec Conan Doyle, avec Anatole France, avec quelques très rares autres, Maeterlinck est un des écrivains les plus rétribués du monde. Le poète ne s'occupe point directement de ces misères; à New-York comme à Londres, les editors ont affaire à un mandataire chargé de ses intérêts.

Maurice Maeterlinck n'aime plus Paris; il a assez de la grand'ville, trop bruyante, trop brumeuse, trop

pluvieuse; il ne peut plus supporter les lourds nuages de son ciel gris. Il y passe quelques semaines avant d'aller à Saint-Wandrille, la merveilleuse abbaye gothique qu'il acheta en Normandie, qu'il a restaurée, où il demeure trois ou quatre mois d'été ; il y passe quelques semaines encore d'octobre et de novembre avant de revenir sur ce littoral dont il raffole.

— Quel pays! murmure-t-il en contemplant pardessus la mer d'oliviers qui s'étend sous nos yeux, les montagnes et la plaine de Grasse... Regardez-moi l'azur à la fois tendre et profond de ce ciel !... Il vous semble que tout ce paysage vous rentre dans la gorge !...

Comme je le félicite sur sa propriété tout en regrettant qu'on n'y jouisse point de la vue de la Méditerranée, il me répond :

— Je l'ai fait exprès... La mer est pour moi une obsession ; je la crains, je la redoute... Quand je suis près de la mer, je ne songe plus qu'à elle... Je ne travaille déjà pas beaucoup ; la mer m'empêche tout à fait de travailler... Il vaut mieux que je ne la voie point...

C'est un peu pour cela qu'il n'a point acheté la fort curieuse propriété de Castellaras isolée sur une hauteur à une dizaine de kilomètres de Grasse — et que nous allâmes visiter dans l'après-midi. Séduit par le miraculeux panorama que l'on y découvre de tous côtés, M. Maeterlinck avait failli l'acquérir. Il s'en fallut de peu de chose que le poète ne devînt seigneur de Castellaras. Mais le propriétaire — un apothicaire de Monaco — ne voulut point transiger d'un centime sur le prix qu'il demandait.

— Il m'écrivit : « Monsieur, vous êtes un poète ; moi, je suis un pharmacien... Je ne suis pas un rêveur, moi, monsieur... » Il avait raison, ce pharmacien, et il fit bien de ne rien diminuer de ses prétentions... Jamais je n'aurais pu travailler ici... C'est trop beau !...

— Et puis le ravitaillement était vraiment trop difficile ! ajoute sa femme en souriant... C'eût été un drame les jours où le domestique aurait oublié de rapporter le pain !...

Le soir commence insidieusement à tomber... Nous remontons en auto, et nous revenons à la maison. Les domestiques ayant le « campo » de l'après-midi, elle est encore déserte.

Nous cherchons des allumettes pour allumer les lampes... Nous ne parvenons pas à en trouver... Nous nous interrogeons anxieusement — et nous avons ainsi l'air, à nous trois, de jouer, dans l'ombre grandissante, une scène inédite d'un des petits « drames pour marionnettes » de Maeterlinck :

— Vous n'avez pas d'allumettes ?

— Je n'ai pas d'allumettes.

— Etes-vous bien sûr de n'avoir pas d'allumettes ?

— Non, j'ai beau chercber, je ne trouve point d'allumettes.

— C'est affreux de n'avoir point d'allumettes. Il nous faut pourtant de la lumière...

TOUS. — Il nous faut de la lumière !

(Un cri de joie).

— Je retrouve une allumette dans ma poche !

TOUS. — Nous allons avoir de la lumière !...

Et, la lampe enfin allumée — après quelles précautions ! — nous nous mettons à rire comme trois petits fous !...

(Décembre 1907).



“L’Oiseau Bleu”



'AIME et j'admire M. Octave Mirbeau pour des raisons tout à fait étrangères à sa notoriété. Les exagérations voulues, aussi brutales qu'injustes et puériles, de son théâtre me font sourire quand elles ne me laissent pas simplement indifférent; le *Jardin des supplices*, le *Journal d'une femme de chambre*, me font hausser les épaules quand ils ne décident point une nausée que seul refrène le souvenir de quelques belles pages du *Calvaire* ou de *Sébastien Roch* ; et je reproche encore au verveux polémiste qu'est M. Mirbeau, anxieux surtout de bénéficier d'idées soi-disant avancées, d'avoir le plus puissamment contribué à corrompre le goût français en nous vantant sur le mode épique des peinturiers loufoques comme Gauguin, Cézanne ou l'obscène Van Gogh, inconscients géniteurs des déments du Salon d'Automne.

J'aime et j'admire M. Octave Mirbeau parce que,

dans une minute de divinatoire génie, il a non seulement deviné, mais *suscité* Maurice Maeterlinck.

*
* *

Il y a vingt ans, alors que pas un journal, que pas une revue de langue française n'avaient encore imprimé le nom de cet écrivain archi-célèbre aujourd'hui, M. Octave Mirbeau, à l'inexpressible stupéfaction du monde littéraire, publiait dans le *Figaro* du 24 août 1890, un extraordinaire article dont voici le début :

« Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui ; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, non pas un chef-d'œuvre étiqueté chef-d'œuvre à l'avance comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chantés sur tous les tons de la glapissante lyre — ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine ; mais un admirable et pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand ; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M. Maurice Maeterlinck nous a donné l'œuvre la plus géniale de ce temps, et la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable — et oserai-je le dire ? — supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette œuvre

s'appelle *La Princesse Maleine.* Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent ? J'en doute... »

A cause de ces lignes surprenantes, le nom de M. Octave Mirbeau est inscrit pour toujours au Temple de Mémoire ; elles suffisent, à leur tour, à immortaliser son nom « parmi tous les affamés du beau et du grand » plus sûrement qu'à cause des vastes balançoires du *Foyer* ou de son élucubration automabouliste, que l'oubli recouvrira équitablement avant peu de son manteau couleur poussière.

Elles sont d'autant plus surprenantes, ces lignes, qu'à la vérité cette *Princesse Maleine,* qui motivait le fol enthousiasme de M. Mirbeau, de même que le recueil intitulé *Serres Chaudes,* n'étaient au fond que des « essais » où vagissait le génie encore enlangé de Maurice Maeterlinck. Il faut évaluer l'énorme distance qui sépare les balbutiements confus de *Serres Chaudes* ou de la *Princesse Maleine,* cette pièce de « théâtre de marionnettes » — suivant l'indication même de l'auteur — des splendeurs verbales et philosophiques de *Monna Vanna*, du *Trésor des Humbles,* ou du *Temple enseveli,* pour comprendre tout ce que comporte d'inouï le magnifique, le fulgurant article de M. Mirbeau, qui suscita, répétons-le, davantage même qu'il le découvrit, le génie de Maurice Maeterlinck.

*
* *

En effet, sans le coup de tonnerre du 24 août 1890, il est permis de croire que le petit avocat de Gand,

auteur des très hermétiques *Serres Chaudes* et de la non moins absconse *Princesse Maleine*, aurait continué à vivre une humble et modeste vie parmi les rosiers et les abeilles de sa campagne d'Oostacker, en publiant de temps en temps d'autres pièces et d'autres poèmes non moins abscons et non moins hermétiques, qui auraient peut-être joui, suivant la formule, de l'estime des lettrés — mais rien ne nous oblige à penser qu'il serait pareillement jailli de l'obscurité pour suivre une aussi rapide et éblouissante carrière, semée de chefs-d'œuvre qui, à notre humble avis, n'ont de commun avec les essais d'autrefois que le nom de leur auteur.

*
* *

Et comme si Maurice Maeterlinck voulait encore ajouter un nouveau lustre au nom de M. Octave Mirbeau, à jamais inséparable du sien ; comme s'il ne lui suffisait pas d'avoir justifié son prestigieux dithyrambe par dix œuvres, dont chacune suffirait à illustrer un homme, voici qu'aujourd'hui il offre à notre admiration un nouvel ouvrage qui est peut-être le plus profond, tout ensemble que le plus délicieux qu'il ait produit !...

Je veux parler ici de la féerie l'*Oiseau bleu*, qui a déjà eu des centaines de représentations en Russie, et qui connaît en ce moment à Londres, au théâtre du Haymarket, des soirées exceptionnellement triomphales...

Le sujet de l'*Oiseau bleu*, très simple, comme celui

de tous les vrais chefs-d'œuvre, peut être conté en quelques lignes.

C'est l'histoire adorable de deux petits enfants de bûcherons, Tyltyl et Mytil, qui, sans doute parce qu'ils ont été touchés, une nuit de Noël, par un rayon lunaire, partent à la recherche de l'Oiseau Bleu, pour l'apporter à la Fée Bérylune.

Pour les accompagner dans cette expédition, ils ont avec eux la Lumière, le Feu, l'Eau, le Pain, le Sucre, le Lait, le Chien et le Chat, c'est-à-dire les éléments, les choses ou les animaux qui sont sous la dépendance de l'Homme. Pour les aider dans leur recherche, la Fée Bérylune a donné au petit Tyltil un diamant dérobé aux puissances de la Terre, talisman symbolisant la Science.

Et voici nos deux enfants qui partent... Successivement ils parcourent le pays du Souvenir, ils rendent visite à la Nuit, ils traversent les embûches de la Forêt, ils connaissent le Royaume de l'Avenir. Partout ils croient capturer le fabuleux Oiseau... Hélas ! chaque fois qu'ils reviennent au jour, le bel Oiseau a perdu sa couleur... Celui du Souvenir est devenu tout noir, celui de la Nuit est mort, celui de l'Avenir est devenu tout rouge — et ils ont laissé échapper celui de la Forêt...

Ils reviennent à la pauvre chaumière de leurs parents... Et voici que Tyltil découvre que la tourterelle qui chantait dans l'humble cage d'osier à côté de son petit lit est « bien plus bleue » que quand ils sont partis... C'est elle, l'Oiseau Bleu !... Ah ! c'était bien la peine, vraiment, de faire tout ce grand voyage !...

Ceci prouve qu'on va souvent bien loin pour trouver le Bonheur, alors qu'il nous attend chez nous, d'où la moindre inattention peut le faire envoler.

Tels sont l'affabulation, le symbole et la moralité de ce conte féerique, dont aucune analyse ne peut donner une idée, même lointaine... Il faut lire cet exquis chef-d'œuvre, qui passionnera aussi bien la foule que l'élite — cet *Oiseau bleu*, plein d'émouvants détails, de trouvailles ingénieuses, de remarques, d'observations infiniment profondes dans leur ingénuité, et dont la forte poésie vous point, vous empoigne, vous trouble jusqu'aux larmes, indiciblement...

*
* *

L'autre semaine, j'allais rendre visite dans une villa de Mont-Boron, à un écrivain de mes amis, qui, sous mes yeux, quelques jours auparavant, — méritant deux fois, par ainsi, le ruban rouge qui flambe à sa boutonnière — avait arraché à une mort affreuse, en se brûlant atrocement les mains, une femme de son personnel dont les vêtements avaient pris feu. J'entrai dans la chambre où ses blessures l'obligeaient à garder le lit... En m'apercevant, il dressa éperdument ses deux poings bandés de linges... « Ah! mon ami, s'écria-t-il, cet *Oiseau bleu !*... Mais qu'est-ce que vous m'avez fait lire !... Qu'est-ce que vous m'avez prêté là ! Ah ! quel chef-d'œuvre !... Jamais je n'ai rien lu de pareil !... J'en ai oublié l'accident !... » Et le voilà qui se met à me parler — avec quel enthousiasme ! — du chien Tylo, du chat Tylette, du Pain, du Sucre, me

récitant des passages entiers de l'œuvre de Maeterlinck. « Savez-vous bien, mon ami, savez-vous qu'il faut être en état de grâce pour écrire un livre aussi étonnant !... »

En état de grâce!... Mon pauvre ami avait trouvé l'expression exacte... Oui, Maurice Maeterlinck était en état de grâce quand il écrivit son *Oiseau bleu* ... Il ne savait plus rien du temps et de l'heure ; il avait oublié le boulevard, le monde et l'actualité et il avait banni de son esprit toute rhétorique et toute métaphysique... C'est en son cœur, en son cœur seul, en son immense cœur plein de douleur et de pitié qu'il trouvait les éléments idéaux, les matériaux divins avec lesquels il allait édifier son œuvre candide et géniale, l'une des plus radieuses, l'une des plus tendres, l'une des plus consolantes qu'il ait jamais été donné à un mortel de rêver et de réaliser !...

(Janvier 1910).



Quelques notes

SUR

Georgette Leblanc



OLSTOI a fait un livre avec cette interrogation : « Qu'est-ce que l'Art ? ». Si jamais quelqu'un fut qualifié pour lui faire cette réponse : « C'est l'effort vers la Beauté », c'est bien l'admirable Georgette Leblanc, dont toute l'harmonieuse existence n'est qu'une aspiration vers cet idéal. Je l'écris ici très sincèrement : je ne sais pas de femme plus surprenante que cette artiste qui réunit en elle les dons les plus divers, au degré le plus élevé, qui chante, joue, mime, écrit, conférencie, dessine et sculpte même avec un égal bonheur. Si ce n'était l'abaisser par une équivoque comparaison, je l'appellerais volontiers la Frégola de l'Art.

Tous ceux-là me comprendront qui ont vu Georgette Leblanc exprimer, lyrique et sculpturale, la passion d'une Thaïs ou l'angoisse d'une Ariane, l'ambition morbide d'une Lady Macbeth ou le désespoir de Monna Vanna ; tous ceux-là qui l'ont vue tenir sous

le charme de sa voix d'or et de velours les auditeurs accourus à ses causeries ; tous ceux qui ont lu *Le choix de la vie* où elle tâche à nous guider dans le tortueux dédale des consciences féminines, — peut-être le plus pénétrant des livres jamais écrits par une femme.

Georgette Leblanc !... S'il est une femme qui, toute sa vie, méprisa le banal, la sottise ou la vulgarité, dédaigna le qu'en dira-t-on, eut toujours le désir splendide d'être géniale et de vivre en beauté, c'est bien celle à qui le grand écrivain de *Pelléas et Mélisande* et du *Temple enseveli* demanda un jour d'unir conjugalement leurs douleurs et leurs joies, et à laquelle il offrit comme bague de fiançailles *la Sagesse et la Destinée*, l'une de ses plus belles œuvres, en commémorant ce don par une dédicace qui est comme un écho de l'hymne baudelairien :

> A la très chère, à la très belle
> Qui remplit mon cœur de clarté !
> A l'ange, à l'idole immortelle,
> Salut en immortalité !

*
* *

Je connus Georgette Leblanc il y a une quinzaine d'années, alors qu'elle se préparait à aborder la scène lyrique. Je la revois encore dans son extraordinaire appartement de l'avenue Victor-Hugo, plein d'étoffes antiques, de bibelots rares, de gravures, d'esquisses, allant, venant, jetant à l'un et à l'autre un mot drôle ou un sourire ; posant devant Granié, le grand peintre, auquel elle inspira un adorable portrait ; quittant su-

bitement la pose pour faire, à propos de n'importe quoi, de gais reproches sanglants à « Brangæne », la suivante dévouée de cette fantasque Yseult ; sautant du seigneurial et incommode fauteuil, garni de cuir, clouté de fer, au divan « profond comme un tombeau»; puis bondissant vers le Pleyel, et murmurant de sa voix prenante et magnifique, sur de la musique alanguie de Gabriel Fabre, des vers tendres et dolents de Charles Cros :

> Elle avait de beaux cheveux blonds
> Comme une moisson d'août, si longs
> Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

*
* *

Elle aimait un peu scandaliser le bourgeois. On se souvient de l'émoi considérable qu'elle suscita au vernissage du Champ-de-Mars de 1894, où elle arbora une toilette véritablement sensationnelle. Il fallait entendre les réflexions de la foule sur son passage :

— Ah ! ma chère ! comment peut-on s'habiller comme ça ?.. Ridicule ! Indécent !... Ah ! non, vrai, ce décolletage en carré !... Mais regardez donc cette robe de velours rouge !... Ce chapeau, si on peut appeler ça un chapeau !... A-t-on idée de ça ?... Lucrèce Borgia en province !... Un Vinci de contrebande !...

Cependant, vos magnifiques cheveux sommés d'un bonnet de velours vieux-rose, un fil d'or retenant le diamant frontal, vous alliez, Madame, parmi la bêtise ou la cruauté des rires, nonchalamment appuyée au bras du jeune esthète brun (ce Léon Bazalgette !...)

qui assumait, impassible, la lourde responsabilité de convoyer parmi la foule hostile l'anachronisme quattrocentiste que vous représentiez... Vos calmes yeux, couleur d'aigue-marine, ne daignaient s'arrêter sur aucune des bourgeoises qui vous « chinaient » férocement... Vous aviez l'air, vraiment, en descendant l'escalier monumental qui conduisait à la sculpture, d'une authentique et altière patricienne florentine égarée parmi la médiocrité de nos temps.

Pierre Louys, qui ressemblait alors à un Alfred de Vigny adolescent, déjà désabusé, et qui n'était encore que le traducteur subtil de Méléagre ; Henri de Régnier qui venait de rêver *Tel qu'en songe*, et de publier les *Contes à soi-même* ; Henry de Groux, le peintre hallucinant et prodigieux de ce *Christ aux outrages* qu'on allait admirer dans la grange d'une rue de Grenelle ; enfin, tous les artistes qui étaient là vous suivirent, en revanche, d'un long et doux regard fraternel...

*
* *

Une après-midi, Georgette entre avec le peintre Granié chez Gagé, le pâtissier de l'avenue Victor-Hugo. L'entrée du couple provoque un certain effarement parmi l'élégante clientèle du lieu... Il y avait peut-être de quoi, tout de même...

Le bon Granié était, à son accoutumée d'alors, vêtu de son légendaire complet de velours gris-perle à grosses côtes, et je ne sais même pas s'il ne portait point, ce jour-là, un curieux petit chapeau vert qu'on

lui connut longtemps... Georgette était habillée d'une robe de velours pourpre, d'une coupe médiévale dont elle seule possédait le secret.

Les gens commencent à rire, à blaguer...Georgette Leblanc s'installe avec son compagnon en pleine salle, se fait apporter des gâteaux de toutes sortes, babas, savarins, éclairs, — et, sans aucune affectation, sans daigner goûter elle-même à un seul de ces gâteaux, elle se met à les distribuer libéralement à deux splendides lévriers blancs qu'elle eut quelque temps la fantaisie de posséder.

Et elle remarque doucement :

— C'est bien assez bon pour eux !...

Le comte Alfred d'Orsay lui eût, à genoux, baisé les mains pour cet *assez* suprêmement dandy.

*
* *

D'ailleurs, Georgette Leblanc a couramment de ces mots qui semblent frappés dans de l'or vierge, avec un poinçon de diamant.

Il y a quelques années, elle jouait en tournée une œuvre de Maeterlinck pour la représentation de laquelle les troupes locales des villes qu'elle traversait lui prêtaient leur concours. Elle se plaignait un jour à son impresario, le fameux Sch... en ce temps-là, de la sottise et de l'incompréhension de la plupart des « artistes » qu'on lui imposait. Devant une absurdité plus évidente que les autres, il lui arriva de dire à l'un de ses partenaires d'occasion :

— Je vous en prie, Monsieur, il faut avoir plus

de respect pour le texte d'un écrivain tel que Maeterlinck !...

L'impresario s'interposa :

— Mais, chère Madame, Maeterlinck n'est pas le seul à qui ces choses-là arrivent... Sophocle, Molière, Racine eux-mêmes, sont écorchés aussi...

— C'est possible, Monsieur, riposta Georgette — mais eux, au moins, on ne les écorche pas vivants !...

*
* *

Son esprit, il est aussi, il est surtout dans sa correspondance, dans cette correspondance rédigée souvent sur les premiers, sur les plus étonnants morceaux de papier qui lui tombent sous la main. La place que prend Georgette Leblanc dans le monde théâtral et intellectuel devenant plus importante tous les jours, il est probable qu'un temps viendra où l'on collectionnera précieusement ses moindres écrits.

Dès aujourd'hui, il me semble nécessaire, pour donner un peu d'intérêt à ces humbles notes, de recueillir quelques passages d'une série de lettres que cette belle artiste envoyait, voici deux... ou trois lustres, à une de ses amies, l'un des esprits féminins les plus délicats qui soient. Cette correspondance éclaire, infiniment mieux que je ne le saurais faire, sa curieuse et attachante physionomie.

Georgette est allée à Munich. L'effet produit sur elle par la représentation de *Tristan et Yseult* a été foudroyant. Elle le résume ainsi :

«...*Je viens d'entendre* Tristan. *Il est impossible d'avoir une sensation d'art plus intense que celle que j'ai eue,* Contrairement à toute réalisation, *mon attente a été surpassée. Je suis brisée, anéantie, morte, et, malgré ma fatigue, j'ai les nerfs trop tendus pour pouvoir dormir... j'ai été toute à la joie de sentir, de comprendre et de me confondre dans l'infini... C'est une joie immense et en même temps une souffrance aiguë qui fait que de petites larmes froides descendent continuellement le long de mes joues...* »

De Munich, sous l'empire de ce qu'elle appelle étonnamment « le mal d'Yseult », elle écrit encore ceci, préoccupée cependant par l'audition qu'elle doit donner à Calabresi, directeur du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, qu'elle enthousiasma, et qui lui fit chanter, — on sait avec quel triomphal succès — la *Navarraise*, *Carmen*, *Thaïs*, etc.

«...*J'ai le mal d'Yseult, et c'est un mal terrible et angoissant dont je souffre horriblement. Je souffre parce que je ne pense qu'à cela. Tout mon être va vers cela, et cependant je me dois tout entière à cette audition prochaine !... Aussi, je vais là-bas sans inquiétude et sans peur. Ma décision est prise : Si je ne suis pas engagée, je m'en irai à la campagne dans les environs de Paris ; là, je ne verrai* personne *que de* rares *amis que j'aime, et je passerai ma vie à travailler le rôle d'Yseult. Une fois par semaine, je reviendrai te voir pour résumer mon travail et, quand nous serons entièrement satisfaites, je sortirai de mon ombre. Ceci n'est pas une idée en l'air ; j'y ai bien réfléchi, et je ne vois pas la possibilité de mener ce rôle à bonne fin sans m'y donner* exclusivement.

«...*Et puis à quoi bon tenter autre chose que ce rôle ? Pour moi, est-ce qu'il ne résume pas tout ? Là seulement,*

je trouverai de quoi assouvir toutes mes passions *que la réalité bête ne contenterait jamais !...* »

Voici une autre lettre, une lettre adorable, l'une des plus émouvantes qu'une femme ait jamais écrites à une autre femme :

« *...J'ai été bien contente de te revoir, et je t'ai sentie très près de moi. Tu as une jolie âme et tes yeux sont si beaux !... C'est pourquoi je t'aime infiniment et je m'efforcerai de ne jamais te faire de peine... Pauvre petite âme frileuse, qui a dû souvent avoir froid au contact des vilaines âmes, tu peux m'aimer sans crainte ; je ne te ferai pas de mal. J'ai trop souffert de tout pour ne pas savoir tout comprendre et c'est ce qui m'a rendue meilleure et plus haute. Vois-tu, la vie est longue à se révéler ; c'est par petits coins que la voilà qui se découvre, et c'est toujours la Douleur qui les soulève...* »

Ne croyez-vous pas, après la lecture de ce passage, qu'il y ait quelque génie sous le front blanc et les cheveux d'or de Monna Vanna ? On comprend que ce caractère ait passionné le prestigieux penseur du *Double Jardin*, qui me pardonnera de faire connaître encore ce fragment, où celle qui est maintenant sa femme parle de lui... sans animosité :

« *... Je rapporte simplement de mon séjour à Bruxelles une* profonde affection : *celle de Maeterlinck. Il est vrai, n'est-ce pas, que celle-là peut compter pour dix ordinaires !...* »

Elle est très gaie, Georgette, une fois sortie de ses préoccupations artistiques... Que pensez-vous de ce petit *cuadro* helvète où ne manquent ni le trait, ni l'humour :

« *...La vie s'écoule paisiblement ici, entre un torrent et une montagne. Il y a un jardin ; dans le jardin un jet d'eau qui parle comme ses semblables, pour lui tout seul et avec sécurité ; puis il y a un mouton apprivoisé, un vieux chien gaga, et partout, et toujours, cet animal redoutable et infirme, que nous appelons* Le Muffle !..... *Pourtant, il y beaucoup plus réellement que tout cela : l'âme de Georgette qui, de même que le jet d'eau, parle pour elle seule* avec sécurité, *et envoie à son amie ses plus doux sourires...* »

*
* *

Est-il bien nécessaire, est-il séant même d'ajouter des commentaires aux lignes qui précèdent ?... Mieux que toute glose, elles font comprendre que Maeterlinck n'ait voulu confier qu'à sa très chère et glorieuse interprète le soin de présenter au public, dans une préface qui est un chef-d'œuvre, les *Morceaux choisis* récemment publiés. Elles font comprendre qu'il n'ait voulu confier qu'à elle la représentation française de l'*Oiseau Bleu,* parce qu'il sait qu'avec elle — la « Lumière » ! — il ne sera ni défiguré, ni trahi.

L'*Oiseau Bleu* a triomphé au-delà de toutes prévisions, parce que tout réussit à Georgette Leblanc, pour la raison très excellente et très simple que cette grande et radieuse artiste joint à ses dons multiples ces deux vertus cardinales sans lesquelles tous les dons, quelque magnifiques qu'ils soient, ne servent de rien : le travail et la foi.





Au Soleil de la Riviera

A Monsieur Marcel L'Heureux



Au Soleil de la Riviera

PARIS–CÔTE D'AZUR RAPIDE



OUR un amoureux du soleil, de l'azur, de la mer lumineuse, quelle effroyable tristesse de se réveiller dans un brouillard jaune sale, d'évoluer tout le jour, le foulard au col, sous un ciel blafard d'où suinte, plutôt qu'elle ne tombe, une pluie fine et froide !... Ceci parmi une foule de gens crottés, aux parapluies hostiles ; parmi des rues en perpétuelle démolition, des trottoirs encombrés par les constructions ; parmi les fiacres, les autos, les autobus, irradiant inexorablement un incessant halo de boue !...

C'est le charmant spectacle que présente Paris depuis huit jours !... Est-ce là un effet de l'entente cordiale, mais jamais la grand'ville ne m'a paru si londonienne... C'est vraiment pousser un peu loin l'esprit d'imitation et le désir de plaire à nos bons amis d'Angleterre...

Au commencement, ce brouillard est amusant... On trouve un charme mystérieux à errer lentement

dans cette atmosphère d'ouate impalpable, dans cette impondérable fumée... Les gens qui passent à côté de vous ont quelque chose de fantômatique... Les magasins illuminés ont l'air de grottes féeriques... Un jour de la précédente semaine, je passais place de l'Opéra juste au moment où un miséreux lançait un pavé dans la vitrine resplendissante de la joaillerie Clerc, « pour se faire mener au poste » expliquait-il sans autre émoi aux agents qui lui passaient diligemment le cabriolet... Dans ce brouillard, un attentat semblable, accompli dextrement par une demi-douzaine de gaillards résolus, aurait pu avoir, pour la bourse du joaillier, des suites plus graves que le simple bris d'une glace !... Et comment poursuivre des individus soudain évanouis dans les nuées, tels des dieux ?...

C'est drôle, mais le brouillard donne l'idée du mal, du vol, du crime impuni... On comprend Conan Doyle et toute cette littérature feuilletonnesque qui nous vient d'outre-Manche, toutes ces *penny horrors* qui situent leurs drames dans les bas quartiers de Londres, par des soirs de brouillard...

Tout seul, dans le *fog*, on a envie de parler anglais, de boire des alcools puissants, *high spirits* — pour oublier, pour rêver, pour dormir...

. . . .

On a envie, surtout, de retrouver la douce Nice, le soleil, l'azur et la mer lumineuse !...

Oh ! après le fiacre qui vous emporte, à travers Paris, la boue, la brume et la pluie, dans la direction

de la bienheureuse gare P.-L.-M. — après l'enregistrement fastidieux des bagages, l'attente sempiternelle du départ, oh ! le démarrage lent et souple du sleeping, qui s'étire silencieusement, comme hypocritement, sous les hauts vitrages de la gare ténébreuse, pour filer bientôt, à toute vitesse, au milieu de la nuit humide, des brusques éclats des stations qu'on brûle, vers les rives bénies de la Provence et de la Riviera !...

... Et avoir la chance de ne se réveiller, vers les dix heures du matin, qu'aux environs de Saint-Raphaël — alors qu'on se croit encore, comme ce fut hier mon cas, aux environs d'Avignon !...

Passer de la tristesse parisienne aux splendeurs de la Corniche d'Or !... Il vous semble que vous sortez d'un mauvais rêve ; vous vous frottez les yeux, vous demandant si vous êtes bien éveillé...

Mais c'est vrai, tout de même !... C'est bien le soleil, le vrai soleil, qui vous fait clignoter les paupières, qui illumine et chauffe votre compartiment... Sous le ciel d'un azur tendre, sans nuages, une brise de Sud-Est ride à peine la mer couleur de saphir... Voici le golfe d'Agay où se balancent paresseusement quelques barques et une tartane aux voiles rousses... Voici les délicieuses calanques d'Anthéor, du Trayas, bordées jusqu'aux rocs de porphyre, de pins, de mimosas et de bruyères... Voici l'anse virgilienne de Théoule et la tour sourcilleuse et polychrome de la Napoule... Et c'est la fin du radieux, du féerique Estérel...

Cannes... Juan-les-Pins... Antibes... Nice... Il y

a de la joie, du bonheur insolent dans ces syllabes... Sur la place de la gare, envahie par les omnibus d'hôtel et les fiacres, je regarde le bas de mon pantalon où sont restées quelques taches de boue... Souvenir de Paris... (Décembre 1908)

CHEZ JULES CHÉRET



E matin, je suis allé rendre visite au peintre Jules Chéret, le délicieux maître incontesté de l'affiche.

Le charmant fantaisiste est un de nos « rivieriens » les plus fidèles. Il n'aime plus Paris, trop sombre, trop froid, qu'il n'habite guère que deux ou trois mois dans toute l'année. Le reste de son temps se passe en Bretagne, en son manoir de l'Arcouest en Ploubazlanec, qu'il délaisse aux premiers nuages lourds pour accourir vers Nice la Douce et la Jolie.

Aux environs du Pont-Magnan, tout en haut d'une sente rude, il habite une exquise petite maison blanche, qui semble une « folie » d'un galant seigneur du XVIIIe siècle. Un jardin l'entoure, plein d'arbres et d'arbustes toujours verts et plantés presque à l'aventure ; un pin maritime voisine avec un oranger aux fruits d'or ; des agaves défendent férocement ces hauts palmiers ; sous ces bambous gigantesques, orgueil du lieu, court une source au cristallin murmure, sur les bords de laquelle poussent des violettes... C'est un Paradou, mais un

Paradou dont le sauvage est pittoresquement dirigé par l'artiste au goût parfait qui l'habite.

Ce goût s'affirme encore, de la cuisine au grenier, dans l'aménagement adorable de la maison, boiseries et meubles clairs, lumineuses étoffes, cuivres étincelants, et — joyaux inestimables ! — ces peintures, ces trumeaux au-dessus des portes, représentant des cours d'amour ou des sarabandes de Pierrots, de Colombines, d'Arlequins, de Jolis Gilles, tous les fantoches délicats parmi lesquels aime à se jouer l'aimable génie du maître de céans.

Il est très XVIIIe siècle lui-même, le maître de céans !... Si ce n'était sa moustache blanche et courte, il vous aurait tout à fait l'air, droit comme un ormeau, dégagé comme un adolescent, avec son clair regard, sa face saine et toute jeune sous son épaisse chevelure d'argent, d'un de ces beaux et braves garde-française, La Fleur ou Fanfan-la-Tulipe, amour des belles et terreur de l'ennemi !... Et quel couple harmonieux il forme avec Mme Chéret, si coquette et si petite marquise sous ses beaux cheveux naturellement poudrés à frimas, Mme Chéret, le sourire parfumé de l'heureuse maison !...

Le maître m'a emmené dans son atelier, pour me montrer le grand panneau qu'il brosse pour la Préfecture et qui, fort probablement, sera mis en place à la fin de l'année. Il représente la mort de Carnaval, Roi-Phénix de cette ville ; le Sire flambe avec sérénité, cependant qu'autour de son bûcher, une bande de masques mène une ronde endiablée...

Pendant que j'admire la composition et la couleur du panneau, je vois l'excellent homme ouvrir une armoire. Il y prend des gants, des masques, une paire d'épées; il me passe une cotte, et me dit : « Nous allons faire deux coups !... »

D'autorité, il me traîne dans le jardin, choisit un terrain à l'ombre des oliviers... « Et maintenant, seigneur, il nous faut en découdre !... »

Et voici l'étonnant septuagénaire me chargeant avec une fougue et une vigueur de vingt ans !... Il pare, rompt, riposte, avec un tel entrain que j'en suis émerveillé !... J'en oublie de parer pour l'admirer — et ceci me vaut d'être fort proprement boutonné en plein corps — à ma plus grande joie... (Février 1907)

BALLADE

de Sa Très Joyeuse Majesté Carnaval, Souverain de Nice



AMBOURS, clairons, vespa, cymbales,
Bigophones et mirlitons
Surexcitent les bacchanales !
C'est des clameurs sur tous les tons
Troublant Angliches et Teutons
Et les Belges souffrant du foie !
Ohé ! Saints-Pons et Charentons !
Voici Carnaval, Roi de Joie !

Le Sire aux formes colossales
S'avance au travers des festons,
Des guirlandes et des spirales
Que lancent gens de tous cantons....

Sa Majesté marche à tâtons
Et son regard qui s'apitoie
Erre sur cent mille piétons...
Voici Carnaval, Roi de Joie !

A bas le sage et ses morales !
Donnons le vol aux hannetons
Eclos ces temps de lupercales !
Il n'est marquis, ni marmitons,
Il n'est vestales, ni gothons,
Snob empesé, clerc qui grossoie !
Au Paillon, censeurs et Catons !...
Voici Carnaval, Roi de Joie !

ENVOI

GRAND PRINCE fait de maints cartons,
Je quitte Amour dont suis la proie :
D'aucun deuil ce jour n'attristons....
Voici Carnaval, Roi de Joie !

NOBLESSE DU VAR

UNE note un peu narquoise publiée il y a quelque temps dans le *Cri de Paris* nous apprenait qu'à Nice, pendant la *season*, « tout le monde est prince, marquis ou comte ». Il est bien certain qu'il y a ici une floraison de nobles à nulle autre pareille — mais comme la graine nous en vient pour une bonne part de Paris, la capitale

aurait mauvaise grâce de s'en plaindre !... La « noblesse du Var » n'est pas une chimère !...

Le *Cri* nous fait même savoir que pour ne pas contrister le cœur aristocratique de certaines personnes chez lesquelles il fréquentait autrefois, et où il ne rencontrait que des gens titrés, le spirituel auteur de *Monsieur de Phocas* s'était fait graver un cent de cartes avec ces noms et titre :

BARON JEAN LORRAIN

C'était de la modestie, on en conviendra...

A ce propos, je me rappelle que Francis de Croisset me contait, l'année dernière, le fait suivant.

Il était descendu dans un hôtel où le concierge s'obstinait à lui donner du « Monsieur le marquis » gros comme le bras

Cela finit par agacer l'auteur du *Paon* — et il en fit un jour l'observation :

— Mon ami, je ne suis pas marquis...

L'autre s'inclina :

— Je vous demande pardon, monsieur le comte.

— Je ne suis pas comte davantage...

Le concierge s'inclina plus bas encore :

— Je croyais, monsieur le baron...

Croisset clappa des lèvres, impatiemment ;

— Ecoutez, mon ami, je ne suis ni marquis, ni comte, ni même baron... Je vous prie de m'appeler tout simplement M. de Croisset...

Le concierge eut un haut-le-corps qui en disait long sur sa douloureuse stupéfaction :

— Ma foi, monsieur, vous m'étonnez !... Vous

êtes le premier à me faire une observation pareille... Quoi, pas même baron ?...

Noblesse du Var !... Noblesse du Var !...

EN MÉMOIRE DE LA « VARUNA »

Nous sommes une douzaine à déjeuner dans la salle à manger d'un des plus beaux yachts qui aient jamais croisé devant les paysages virgiliens de la Riviera. Un énorme buisson de roses éclatantes s'élève au centre de la table, bordé par un épais rempart de violettes. L'arome subtil des fleurs se mêle symphoniquement à l'élégance des conversations, aux doux sourires des dames. Murmurant des noms et des dates de vins précieux aux oreilles des convives, les domestiques vont, viennent, à pas feutrés, servant, desservant avec une discrétion d'ombres...

A l'une des extrémités de la table oblongue, se tient le maître de céans. Son énergique figure hâlée, qu'on sent qu'une roideur américaine peut figer sur le champ, est toute en sourires. Il plaisante aimablement avec les dames assises à ses côtés, les renseignant sur son yacht, leur contant la beauté des terres qu'il visita, la splendeur ou la mélancolie des cieux sous lesquels il vécut,

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant...

...Et un battement de cœur, délicieux et morbide à la fois, me vient tout à coup en imaginant le beau yacht secoué à l'improviste des trépidations du départ, sortant du port, prenant la haute mer, et mettant le cap vers d'éblouissants pays de légendes, îles de Grèce ou villes d'Asie... (Nice, 9 avril 1907).

MAETERLINCK PARLE

C'est dans un très vieux jardin d'un quartier retiré de Nice. Maurice Maeterlinck, Maurice Leblanc et moi, nous suivons passionnément le pélerinage d'un collier roux de chenilles processionnaires, évoluant sur un mur bas.

— Entre toutes les bêtes de ce monde, ces chenilles peuvent compter parmi les plus stupides. Telles que vous les voyez, la tête de l'une touchant... l'arrière de l'autre, elles vont ramper tout le jour, sans idée et sans but, jusqu'à ce qu'un accident quelconque les disjoigne... Nous allons provoquer cet accident..,

Délicatement, Maeterlinck prit une des bestioles du milieu, et la posa de côté.

— L'unique souci de cette chenille va être de retrouver l'arrière d'une de ses compagnes, n'importe laquelle... Jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, elle se tortillera de droite et de gauche, malheureuse comme les pierres... Celle qui la suivait a fini par rejoindre la colonne, vous voyez !... Ne croyez pas que celle qui est en tête a un but : elle n'en a aucun, sinon d'aller devant elle, à la poursuite... d'un arrière... Si l'on dis-

posait en cercle une de ces tribus, elle tournerait en rond des éternités...

« Posons cette chenille sur le flanc de la colonne...Quel va être son souci ? Retrouver une place... Mais les autres s'opposent à cette intrusion avec la dernière énergie... Quatre, cinq, six chenilles passeront ainsi devant elle, sans lui permettre de se placer ; il faudra peut-être qu'elle attende la dernière... Tenez, regardez, qu'est-ce que je vous disais ?...

L'un de nous demande :

— A quoi servent ces chenilles ?... Quelle peut être leur utilité dans la nature ?...

— Elles constituent d'excellents baromètres — répond le profond observateur de la *Vie des Abeilles*... Leur procession annonce le beau temps ; vous pouvez compter sur une période de très beaux jours... Et puis de leur chrysalide jaillira dans quelques semaines un joli papillon marron, noir et or, qui sera pour nos regards, avec la fleur sur laquelle il se posera, une des pures joies de ce monde mystérieux...

VILLA REINACH

Le colonel Marchand et Paul Mariéton, M. Le Bargy et Mlle Dorziat, le professeur Quinton et votre serviteur, nous avons pris, fort prosaïquement, le tramway qui va de la place Masséna à Beaulieu. Le « point de direction », comme dirait le colonel, est la villa grecque que se fait bâtir M. Théodore Reinach sur la pittoresque avancée

qu'on appelle Pierre ou Pointe-Fourmies, — et dont on leur a dit merveille, moi tout le premier.

Je suis dépêché par les membres de l'expédition auprès de M. Pontrémoli, le savant architecte de la villa, qu'on sait assez rebelle à la visite. A l'énoncé des noms de mes compagnons, sa rigueur se détend ; et c'est le plus aimablement du monde qu'il vient à leur rencontre et se met à leur disposition pour leur faire les honneurs de son œuvre.

Une œuvre, ah ! oui, vraiment, et une belle œuvre, et une fière œuvre, cette villa, depuis la base jusqu'au sommet !... C'est, à coup sûr, l'une des plus surprenantes, l'une des plus précieuses restitutions jamais tentées.

Rien n'y est laissé au hasard; depuis l'atrium jusqu'à la terrasse, c'est un prodigieux tour de force architectural. Nous parcourons, absolument ravis par l'ingéniosité des communications, toutes ces chambres, toutes ces salles luxueusement décorées de fresques, de mosaïques, de marbres... Venus spécialement de Paris, des artistes travaillent, depuis quatre et cinq ans, à la décoration de cette habitation unique, ne se servant que de documents rigoureusement authentiques. On est allé les chercher sur place ou dans les musées de Rome, de Naples et d'Athènes. Chaque fresque, chaque sculpture, chaque moulure même a son histoire, sa référence ou sa raison. Cette villa est un trésor d'érudition. « On n'y sent point l'inconscient », selon la profonde remarque de M. René Quinton. Mais M. Théodore Reinach l'a voulu ainsi — et M. Pontré-

moli a réalisé jusqu'à l'invraisemblable le désir de l'opulent membre de l'Institut... Les meubles mêmes correspondront à ce décor d'il y a vingt-cinq ou trente siècles.

Mais je me demande avec terreur — et je crois bien que je ne garde pas pour moi seul mon angoisse irrespectueuse — quelle figure feront M. Théodore Reinach, sa famille, ses invités et sa domesticité dans cette villa de la vieille Hellade, avec leurs vêtements modernes, d'une couleur et d'une coupe ignorées par Alcibiade et Laïs... La maison sera-t-elle précédée d'un vestiaire où l'on délaissera, premier que d'entrer, redingote, veston, pantalon, corsage et jupe, pour endosser le péplos, la chlamyde ou la tunique, où l'on enlèvera le soulier ou la bottine pour chausser les cnemides, le cothurne ou l'endromide ?... Et sera-t-on servi par de beaux esclaves nus,

> Qui vous rafraîchiront le front avec des palmes
> Et dont le seul souci sera d'approfondir
> Le secret douloureux qui vous fera languir ?...

O mystère architectonique, vestimentaire et domestique !... (Beaulieu, Avril 1908).

LE SCULPTEUR AUX OISEAUX.

Je ne sais rien de froid, de glacial, comme un atelier de sculpteur — même quand un poële chauffé à blanc y propage sa chaleur. En pénétrant dans l'antre de l'un de ces artistes, j'ai

toujours comme un frisson à l'aspect de ces murs blancs, adornés de moulages en plâtre alternant avec de sévères académies. Toutes ces figures figées, ces grises ébauches, ces formes vagues recouvertes de linges humides, m'emplissent d'une incoercible, d'une irrefrénable tristesse.

Aussi, ma joie fut-elle grande, en allant rendre visite, ce matin, dans sa coquette villa du silencieux quartier des Beaumettes, à l'excellent sculpteur Nicolas Mayer, dont les *Duellistes* sont classiques. C'est qu'en effet, au lieu du caveau mélancolique dont j'appréhendais la vue, j'entrai dans une volière, pleine de chants, de vols et de querelles d'oiseaux... Une huppe à la crête rousse, au long bec, était perchée sur le front de la *Femme Inconnue* ; des rossignols de muraille vocalisaient sur les genoux d'un bonasse Alphonse Karr ; un diamant d'Australie, posé sur l'épaule nue d'une souriante jeune femme, lui pépiait à l'oreille je ne sais quel galant compliment... Des bouvreuils, des canaris et des verdiers voletaient par la pièce, se posant ici, picorant là...

Et le bon sculpteur allait, venait dans l'atelier, parmi tous ces gentils petits compagnons de travail, que sa présence ne semblait guère intimider... Pendant qu'il offrait une graine à un verdier effronté, j'admirais le torse élégant, impeccable de modelé, d'une jeune femme étirant, dans un joli mouvement de réveil, ses bras souples aux longues mains fines, qu'un bouvreuil siffleur et astucieux venait, avec une rare impudence, de choisir comme perchoir...

TRIPTYQUE.

Ziem !.. *Sur la toile au bas de laquelle s'inscrit ce nom étrange et impérieusement bref, s'épanouit soudain une immense aurore !... Dans le calme ingénu du ciel adriatique scintillent les dernières étoiles... Une adoration semble monter des ondes vers la glorieuse naissance du soleil ; tandis que, dans une brume hyacinthe, s'estompent vaguement, quelque part, des dômes et les flèches ecclésiales d'une ville de rêve...*

Ziem *!... Une joie énorme jaillit de Venise, parmi l'accablante chaleur d'une après-midi, parmi les clameurs des gondoliers rasant les murs aux écussons centenaires, parmi les chants, parmi les cris, parmi la fête !... Des balcons encorbellés aux ciselures fines, pleuvent les fleurs et fusent les rires... Des bannières multicolores qu'agite une brise douce charriant des senteurs d'algues, claquent dans l'aveuglante gaîté d'un ciel outremer où, parfois, l'aile d'une palombe pique une blancheur crue.*

Ziem *!... Une paix inouïe et mystérieuse tombe sur la ville dans le poudroiement d'or d'un couchant... Une flamme s'accroche à la flèche d'une cathédrale ; et, sur la mer, c'est, dans le lointain, la grise mélancolie de la voile latine d'une tartane... Une paix très douce et triste semble lentement descendre... L'on dirait la suave et candide agonie de ce jour, et l'on se sent soi-même un peu mourir...*

(Exposition Ziem, à l'Artistique, Nice, janvier 1909)

ROUGIER VOLE

Contre les balustrades des terrasses de Monte-Carlo, une foule se presse, qui parle toutes les langues du monde. Tous les regards sont ardemment fixés sur celui des trois petits hangars qui, de l'autre côté du port, abrite le biplan de Rougier dont on n'aperçoit que les gouvernails de profondeur... Depuis deux heures, on attend le départ du merveilleux oiseaux... Sortira-t-il aujourd'hui ?.... Les bruits les plus contradictoires circulent...

Le temps est particulièrement propice ; dans l'azur du ciel que le crépuscule commence à faner, pas un nuage inquiétant. A peine un souffle exténué de brise soulève-t-il de temps à autre le drapeau du Tir aux Pigeons... Des coups de feu éclatent, marquant, presque à chaque fois, la chute d'un pauvre volatile qu'un chien achève sans entrain et rapporte au panier.

Cinq heures... On s'impatiente... Au moment où commence à courir la rumeur que Rougier ne volera pas aujourd'hui, un mouvement se produit, sur le quai, parmi la foule qui stationne devant le hangar... Il sort, il sort !... Pour qu'il puisse prendre son élan, l'appareil est dirigé vers la Condamine... Puis on entend des explosions de moteur et le sourd vrombissement de l'hélice... Soudain, se détachant seul sur le quai déserté, nous voyons s'avancer le biplan, accélérant rapidement son allure... Devant son hangar, il commence à se soulever de terre... Une intense émotion

étreint le cœur de la foule : Rougier va-t-il pouvoir franchir les travaux du port, la digue ?... L'émotion ne dure que trois secondes ; elle semble éternelle... Elle est vaine... Rougier est déjà sur la mer ; il file au-dessus des petites vapeurs, des canots à pétrole qui ne cherchent même pas à le suivre, tant, vers le Cap-Martin, sa course est rapide.... Il passe, bourdonnant, devant les terrasses, devant le splendide Monte-Carlo tout bruissant de bravos et d'acclamations ; au-dessus du sombre azur de la mer, il fuit dans l'azur léger du ciel qui se violace à l'horizon... Il n'est plus qu'une petite tache grise au-dessus des viridités du Cap-Martin... « Il revient ! Il revient !... » On court, on se précipite, on se bouscule... Dominant le Temple très sacré du Hasard, il passe au-dessus de nos têtes, dans un tonnerre d'applaudissements, parmi les cris des femmes, dont certaines, la bouche ouverte, les yeux exorbités dans la face blanche, agitent hystériquement des mouchoirs de dentelles... (Mars 1910).

MÈRE D'AVIATEUR.

Au bar-restaurant du Champ d'Aviation de la Californie, alors que son intrépide enfant venait de doubler par deux fois — et dans quel style ! — le phare de la Garoupe, l'honneur me fut donné de causer quelques instants avec Mme Latham. On me l'avait signalée, assise seule, à une petite table, observant les évolutions du brave Chavez

qui se baladait dans les hauteurs, juste au-dessus de nos têtes.

C'est encore une jolie femme, de belle ligne, d'allure infiniment distinguée, les cheveux noirs à peine clairsemés de fils blancs. Son fils a hérité de l'énergie douce de sa physionomie.

Une approximation d'altitude me fournit l'occasion d'engager la conversation. Etait-il possible de la continuer mieux qu'en félicitant cette mère d'avoir un tel fils ?

— Vous devez être bien fière de votre enfant, n'est-ce pas, Madame ?

Avec une flamme superbe dans les yeux, la face crispée d'émotion, et comme si tout son cœur lui montait aux lèvres, elle me répondit d'une voix ardente :

— Oh ! oui, Monsieur, bien fière... bien fière !...

Je poursuivis :

— Je crains, Madame, que ses audaces ne vous fassent grand'peur quelquefois ?

— Hélas ! Monsieur, si je ne tremblais souvent pour lui, je ne serais pas sa mère !... Mais quoi, je ne puis rien faire... Il me promet d'être bien sage, bien prudent — et puis le tempérament l'emporte !... Et il accomplit ses magnifiques folies... Après quoi, il me revient, avec son gentil petit sourire, comme s'il n'avait fait qu'une chose très naturelle... A ce moment, la fierté l'emporte en moi sur le ressentiment — et je pardonne en l'embrassant !...

Lorsque j'appris que Latham était tombé dans le

golfe, j'avoue que je ne songeai qu'à sa mère. Je me mis à sa recherche. Je l'aperçus sur le terrain réservé, entourée de personnes qui tâchaient à la rassurer.

Une lunette d'approche aux yeux, elle semblait projeter tout son être vers les lointains, obscurcis de la fumée des torpilleurs. Elle était un peu pâle, mais sa voix ne décelait aucune émotion.

Je l'entendis qui disait :

— Quel imprudent, mon Dieu !... Quel besoin avait-il de partir à cette heure?... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !...

M. Léon Garibaldi, directeur de l'*Eclaireur de Nice*, arrivait, annonçant que l'aviateur était sain et sauf... Je regardais Mme Latham... Elle remercia très simplement le porteur de bonnes nouvelles — mais une lueur dorée brilla dans ses prunelles fauves, et le sang, refluant de son cœur angoissé, colora d'un coup sa face blanche... (Nice, avril 1910).

UN JOLI COIN DU MONDE

Les tziganes râclent je ne sais quelle rapsodie morbide et dolente, coupée, par moments, de pizzicati aigus comme des éclats de rire... Les maîtres d'hôtel glissent silencieusement entre les tables... Ils vous susurrent à l'oreille, déférents, chef incliné, des noms de liqueurs ou des marques de cigares... C'est, à la Réserve de Beaulieu, l'heure du café et de la rêverie...

A travers les vitres de la véranda, les aristocratiques déjeuneurs, les élégantes mondaines contemplent, sans s'en lasser, l'incomparable, le féerique panorama que leur offrent le golfe d'Eze, les monts de la Corniche, la presqu'île de Saint-Jean... La mer, que doucement ride une brise d'Est, répercute le tendre azur du ciel. Comme si elles voulaient « meubler » la mer, des petites barques aux voiles blanches prennent des « bords » çà et là... On ne songe plus à rien... On écoute, on regarde — comme on fume, comme on boit — sans penser... Il vous semble que vous avez toujours vécu dans ce milieu de douceur et de beauté... Il faut que des piaffements d'équipage, des halètements d'automobile dissipent votre rêve, vous rappellent que la vie implacable est là, à côté — et qu'il est temps, hélas! de rejoindre les réalités de Nice ou de Monte-Carlo. (Beaulieu, février)

A L'ELDORADO DE NICE

MONSIEUR Barbey d'Aurevilly aimait passionnément les clowns et les acrobates. Au cours d'une polémique qu'il eut vers 1880 avec Emile Zola, celui-ci reprochait à l'éblouissant styliste d'être un « clown littéraire ». Et le Connétable de lui répondre avec cette superbe qui jamais ne l'abandonna : « M. Zola ne sait pas combien il me fait plaisir en me comparant à un clown. Les clowns, il ne sait pas combien je les aime, moi, l'habitué des

samedis du Cirque, et qui trouve le Cirque beaucoup plus spirituel que le Théâtre-Français. Il ne sait pas combien je les admire, ces gaillards-là, qui écrivent avec leur corps des choses charmantes de tournure, d'expression, de précision et de grâce, que M. Zola avec son gros esprit n'écrirait jamais !... »

Je songe à cette répartie du grand écrivain en contemplant ce soir, sur la scène de l'Eldorado, un quintette de prodigieux acrobates, les « Pichels », je crois... Ah ! les admirables gens !... Et de quel cœur j'applaudis, moi aussi, aux choses « charmantes de tournure, d'expression, de précision et de grâce » que réalisent ces gaillards-là !... Combien ils me plaisent plus que le comique ou le « chanteur à voix » (!) qui firent tout à l'heure délirer le populaire — et dont les salaires s'égalent aux émoluments du Président du Conseil — quand ils ne les dépassent point !...

... Et il me revient qu'il y a une douzaine d'années, Mme Yvette Guilbert me montra un télégramme où il lui était offert quinze mille francs pour aller débiter ses petites chansons devant l'Empereur d'Autriche, en villégiature au Cap Martin !...

Quinze mille francs pour chanter une demi-heure devant un somptueux parterre de Majestés et d'Altesses !... En toute une obscure vie d'effroyable labeur, une femme de ménage gagne à peu près ça !...

BALLADE

à la gloire du ciel de Nice

IEUX d'Afrique, cieux d'Australie,
Cieux aveuglants, cieux vaporeux,
Cieux d'Espagne, cieux d'Italie,
Cieux farouches et cieux poudreux,
Cieux criblés d'éclairs sulfureux
Qu'interrogeait la pythonisse,
Vous me semblez laids et terreux...
Il n'est qu'un ciel : le ciel de Nice.

Je voudrais, ô voûte jolie,
Chanter ton charme langoureux,
Ta douceur qui réconcilie
Avec l'amour les amoureux....
Ceux auxquels le sort rigoureux
Réserva le sel du calice
T'élurent d'un cœur chaleureux !
Il n'est qu'un ciel : le ciel de Nice.

Ton azur fin met la folie
Dans l'âme des plus ténébreux,
Et chasse la mélancolie
Des nobles esprits douloureux.
Venez sous ce ciel généreux,
Vous qui ne croyez au délice
De vivre, ô meurtris si nombreux !...
Il n'est qu'un ciel : le ciel de Nice.

ENVOI

SEIGNEUR, donne à tes bienheureux
Ton paradis d'un bleu factice !
J'en connais un plus savoureux...
Il n'est qu'un ciel : le ciel de Nice !

L'ÉTÉ DANS LE MIDI

I. - Le clocher.

L'ÉGLISE est toute petite, toute simple. Elle est bien l'église des maisons qui l'entourent, des petites et simples maisons roses, jaunes et bleues, aux toits de tuiles rouges, aux persiennes uniformément vertes.

Ce que j'aime surtout dans l'église, c'est son clocher carré avec son toit pointu d'ardoises, sommé d'un globe et d'une croix. J'aime le clocher parce qu'il possède une horloge et un plaisant carillon.

Les gens qui firent poser l'horloge étaient des observateurs et de bonnes gens, car ils la choisirent à répétition. Ils savaient que le pauvre monde est distrait ou sujet à l'erreur, et qu'il y a des personnes qui disent : Quoi ?... même quand elles ont très bien compris... Pour éviter toute histoire, l'horloge du clocher répète l'heure sans se faire prier.

Le carillon est délicieux de son, et ce m'est un délice de l'entendre. Je n'ai jamais su très bien ce qu'annonçaient les cloches : mariage, baptême ou enterrement. Elles me semblent sonner toujours de la même façon ; mais les amateurs m'ont assuré que je me trompais.

J'ai fait la connaissance du sonneur, qui est aussi pêcheur, sacristain et célibataire. C'est un homme de mœurs douces qui m'a promis de m'inviter un de ces jours à le voir sonner. J'irai certainement, parce

qu'il est des choses graves dont il importe de se rendre compte.

II. - Les vieux pêcheurs

Assis sur le petit mur bordant le port, ils sont là une demi-douzaine, bavardant d'autrefois et d'aujourd'hui. Ils ont de belles barbes qu'ils portent entières ou à l'américaine, et dont la blancheur d'argent contraste avec le hâle de la figure. Quelques-uns ont de petits anneaux d'or aux oreilles.

Ils n'ont pas le regard inquiet, le front plissé des pêcheurs de Bretagne, toujours en lutte avec la mer mauvaise. Ceux d'ici ont la face noble et calme, l'œil serein. Leur mer, à eux, se fâche bien un peu de temps à autre, simplement pour les faire se souvenir qu'elle est la mer. Mais pareilles à celles d'une jolie femme, ses fureurs ne sont jamais bien longues ; elle est pressée de retrouver son azur, le bleu céleste étant, de l'avis de tous les connaisseurs, la couleur qui lui va le mieux.

III. - Les chiens

Dans mon village, les enfants sont fort bien dressés, mais les chiens sont élevés, sauf votre respect, madame, comme des cochons.

Les enfants disent bonjour aux passants et leur tirent gentiment le bonnet — mais les chiens sont au-dessous de tout comme éducation.

Je n'ai jamais vu, dans ce pays, de chien qui ressemblât à un autre. Il y en a de grands, de moyens,

de petits, de blancs, de gris, de rouges, de noirs, de jaunes, de ras et de follement poilus. Leur chienéalogie est inconnue.

Ils ne sont jamais avec leurs maîtres, mais ils suivent volontiers le premier quidam venu. L'autre jour, j'en ai trouvé un sous mon lit ; il était sans doute dessus avant mon arrivée. Je ne le connaissais ni d'Eve Lavallière, ni de Paul Adam ; mais quand j'ai voulu l'expulser, il a opposé une résistance de congréganiste.

Avant-hier, un autre est entré dans le restaurant où je déjeunais. Je lui ai donné des os de pigeon ; il les a mangés de façon fort sale et goulue ; — puis il a levé la patte contre mon pantalon...

Comme des cochons, je vous dis, madame...

IV. - Idylle sur la route

D'UN geste sûr, sans lunettes préservatrices, le Piémontais casse les belles pierres bleues, à cheval sur le tas. Sa chemise s'ouvre sur sa poitrine lisse et brune, un peu maigre. Il porte un immense pantalon de velours bleu à grosses côtes, retenu aux hanches par une haute ceinture de flanelle rouge. Des boucles blondes tombent sur son front tout emperlé de sueur, entourent sa jeune figure imberbe et d'un modelé classique.

Assise sur les cailloux, à trois mètres de lui, une jeune femme ravaude un bas. Dans l'épaisse chevelure

luisante et brune, est piquée une rouge fleur de capucine, d'un éclat velouré ; ses grands yeux brillent, un peu fiévreux, dans sa face d'un blanc mat, doucement rosie aux pommettes et au menton.

De temps à autre, le casseur de pierres interrompt son travail, essuie son front d'un revers de manche. Et l'homme et la femme se regardent en souriant, longuement — sans rien dire...

V. - Le sable héraldique

La cloche de la carrière a sonné, rappelant les Piémontais au travail. Je suis, sur le chemin sablonneux, les traces de leurs pas — et il me semble que je feuillette un vieil et naïf armorial.

C'est des centaines et des centaines d'écus divers que les clous des larges et lourds talons d'ouvriers ont nettement imprimés dans le sable ; on pourrait les blasonner, ces écus, si des hachures permettaient de reconnaître la couleur des émaux.

Uniformément entourés de la bordure échiquetée ou crénelée des branches cadettes, voici des tourteaux, des billettes, des étoiles ou des chantepleures ; voici des croisettes, des lambels, des losanges et des macles... Ces pièces sont disposées en orle, en pal, en fasce, en croix, en sautoir, quatre et deux, trois et un... Voici un talon à gros clou unique, que, dans mon esprit, je

m'amuse à blasonner ainsi, savoir : *d'azur à l'étoile d'or en abyme, à la bordure échiquetée d'or et d'argent.*

Et ça ferait de très belles armes... Il ne s'en doute point, le bon travailleur qui rejoint le chantier — et on l'étonnerait certes beaucoup en lui disant que chacun de ses pas insoucieux fait rêver d'autrefois quelqu'un qui passe sur la route.

VI. - La colline en feu

J'ai dit : « Tiens, c'est le feu, là-bas, dans la montagne ? » un villageois m'a répondu : « Oui, c'est l'ouverture de la chasse... » Personne ici ne s'en étonne : l'ouverture de la chasse implique naturellement le feu dans la montagne.

Tout le jour, il y eut de la fumée dans le vallon, sourdant de trois ou quatre foyers ; si le domaine sinistré avait appartenu à un particulier, il eût été, semble-t-il, fort aisé de les éteindre au début ; mais le domaine appartenant à l'Etat, le sinistre avait beaucoup moins d'importance ; il ne présentait plus que de l'intérêt.

Avec le crépuscule, l'incendie, en effet, devint fort intéressant. De grands éclats rouges perçaient, de temps à autre, la fumée et l'ombre envahissante. Puis des chenilles de feu commencèrent à ramper vers la crête des collines. Elles paraissaient s'arrêter tout d'un coup, comme écrasées par un pied surhumain : mais elles reprenaient vite leur ascension. Souvent,

elles se rencontraient ; et le nuage de fumée planant sur le vallon n'était plus qu'une pourpre tremblante.

Dans le ciel, d'un bleu sombre, piqué de mornes étoiles, l'argent de la lune paraissait terne à côté de l'or rouge de la fournaise, répercuté sur la mer en une longue coulée sanglante.

COUCHER DE SOLEIL

GLOIRE *d'or éblouissante dans le pâle ciel occidental, le soleil est tombé, d'un coup, derrière l'Estérel déjà violet. La mer prend soudain une couleur uniforme d'acier.*

Blanches et grises, des mouettes au vol doux girent et virevoltent au-dessus des eaux calmes, poussant, de temps à autre, des cris aigres et tendres qui se mêlent au bruit incessant des vagues déferlant sur les cailloux de la grève.

Le ciel est rouge, orange, blond-rose, rose-bleu, bleu-fané, bleu-violet et mauve vers le zénith, violet sombre à l'horizon oriental... Timide, la faucille d'argent de la lune surgit dans le champ céleste où pousseront tout à l'heure les étoiles.

Déjà noires, la terre, les collines, de Nice à la pointe de Carras, tranchent vigoureusement sur les lointains gris-mauve du Cap d'Antibes. Des barques dansent sur la mer, ici, maintenant, d'un gris-perle lamé d'or ; là, d'un violet mordoré... De temps à autre, des risées rident et confondent les violets et les ors.

Voici que se fane encore le bleu déjà fané du zénith où flottent quelques roses cirrus. Le blond-rose de l'Occident se

change peu á peu en une fulguration rayonnante qui met en valeur le rouge sanglant de l'horizon.

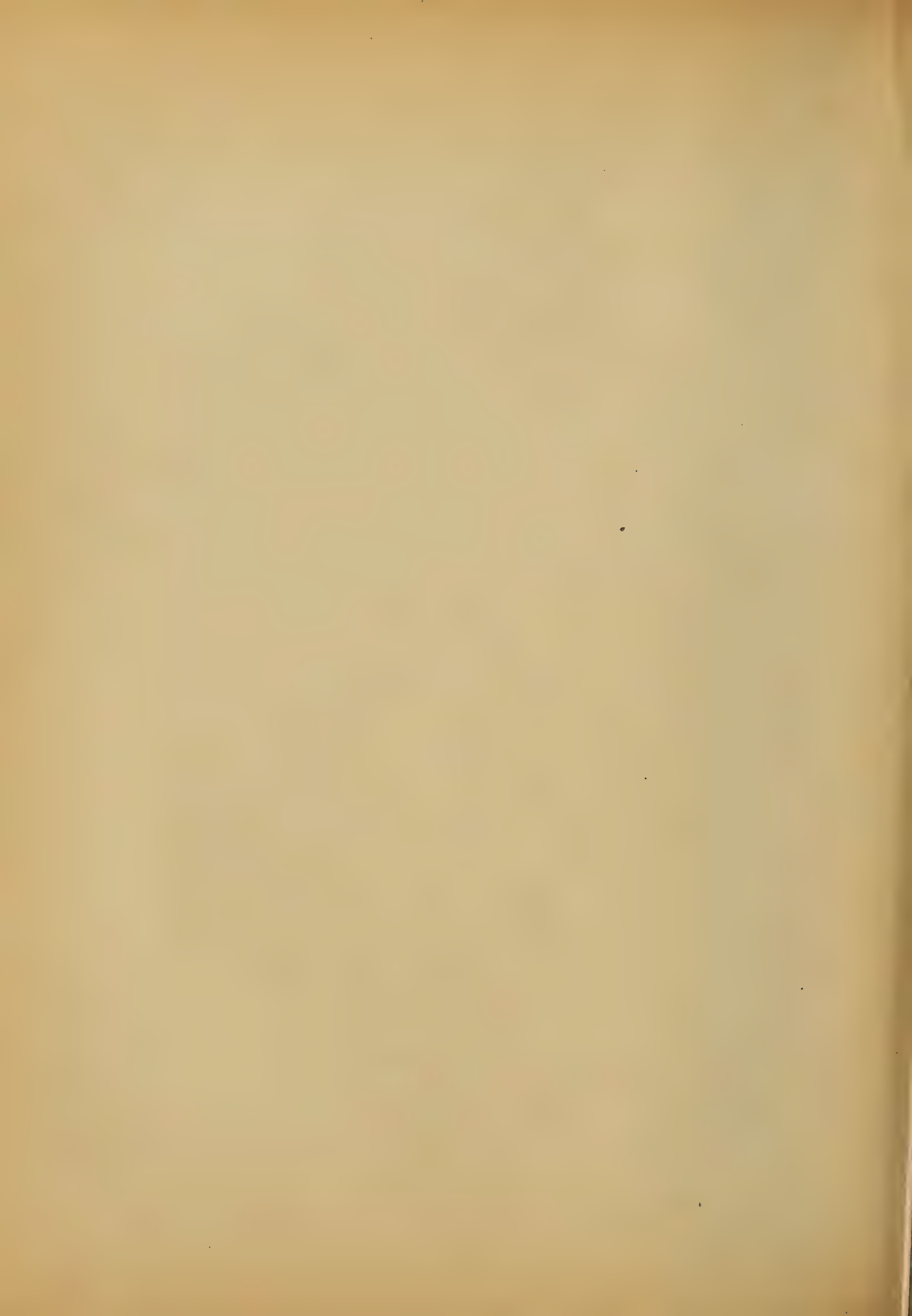
Les mouettes au vol doux, aux cris aigres et tendres, ont disparu tout à coup. Voici les chauves-souris rapides et fugaces, au vlouement ouaté d'ailes.

Le collier d'or des réverbères s'égréne lentement du Château à Sainte-Hélène... Dans le sombre ciel italien, c'est, inattendu, le brusque éclat blessant du phare de Villefranche.

Sournoisement, l'obscurité conquiert les immensités ouraniennes... Après le bleu du zénith, l'or occidental se fane à son tour. Il n'y a bientôt plus, là-bas, qu'une flaque d'un rouge sombre, qu'on dirait le vestige d'un meurtre...

(Du Palais de la Jetée, un soir de novembre).





Jean Lorrain

Stuart Merrill

Saint-Pol-Roux

A Monsieur Edouard Cristini



Un Livre sur Jean Lorrain



EAN Lorrain était adoré des femmes. Elles savouraient l'impertinence spirituelle et précieuse de ce grand garçon élégant, ses traits acérés, ses cruels propos qui, blasonnant inoubliablement les tares physiques ou morales de ses contemporains, n'épargnaient cependant presque aucune d'entre elles ; elles aimaient lui conter, pour les lui entendre rapporter dans la conversation, pour les lire au cours d'une nouvelle ou d'un roman, les aventures ou les confidences de leurs amies, les cancans de la ville, les ragots de la montagne. A Paris comme à Nice, ce névroplatonicien tenait une cour d'amour et de rosserie, à laquelle, pour les femmes, il valait mieux assister que d'être portées absentes.

Beaucoup le fréquentaient par un besoin de perversité, pour le pénétrant parfum de scandale qui émanait de lui. Comme les enfants, les femmes aiment jouer avec la flamme.

Un soir, nous nous promenions au Palais de la Jetée. Lorrain était en smoking, une orchidée à la boutonnière; il portait un merveilleux gilet montant de soie mauve, brochée d'iris noirs. Ce jour-là, son entérite le laissant tranquille, il était alerte, dispos, spirituel en diable — très en beauté... Les femmes, se retournant derrière lui, chuchotaient entre elles, se le montrant du doigt, du regard... Je songeais aux gamins de Ravenne ouvrant de grands yeux sur le passage du Dante: «Voilà celui qui revient de l'Enfer!» Lorrain ne revenait pas de l'Enfer; il avait bien travaillé pendant l'après-midi — et il venait de faire un excellent dîner... Et cela le prédisposait à quelque mansuétude...

Une jeune et fort jolie femme s'approcha de lui, et lui reprocha d'avoir manqué à je ne sais quel rendez-vous... Après le baisemain ironique et fervent de Lorrain, elle lui jetait une adresse, un jour et une heure...

Et comme je lui adressais mes compliments, Lorrain remarquait, haussant les épaules: « Une curieuse, mon cher, une curieuse!... Elle veut savoir!... La légende, la fameuse légende!... »

Il en jouait, de sa légende, il savait en jouer comme personne... « Si vous saviez, me disait-il, comme c'est difficile de maintenir une mauvaise réputation!... » Il était à croire sur parole.

« Que de femmes harcelèrent son repos! » a écrit l'une d'elles, Mme Aurel... Il fut trop intéressé par les femmes pour en être profondément ému. « Il faut choisir de les aimer, disait-il, ou de les connaître. » Mais

il sut les louer comme nul autre, les retenir étrangement, comprendre leur fascination, goûter et discerner leurs façons de séduire. »

Ce sont des femmes qui, les premières, ont eu l'idée d'élever un monument à Lorrain en cette Nice qu'il aimait, qu'il a merveilleusement décrite. Il y a quelque temps, une charmante jeune dame, poètesse de talent, bien connue dans cette ville, est venue me demander de prêter l'appui de ma faible plume à cette idée. D'autres soucis me sollicitant alors, je promis de m'en occuper quelque jour. Elle est revenue à la charge ces temps-ci. Elle tient à son idée — et quand une femme tient à une idée, c'est terrible.

J'y ai réfléchi, à cette idée ; j'en ai pesé les possibilités d'exécution ; j'en ai parlé à droite et à gauche... Je crois pouvoir écrire aujourd'hui que, pour le moment, elle est irréalisable... Le souvenir de Jean Lorrain est encore trop vivant dans cette ville ; sa légende — la fameuse légende ! — fleurit encore trop sur les lèvres... L'écrivain fait songer — mais l'homme fait sourire.

Et puis, à côté de pages, toutes flambantes de couleur, toutes vibrantes de lyrisme, sur ce beau pays, il en est d'autres, quelque peu amères, quelque peu injustes et maladroites, qu'on n'a point oubliées... On a la mémoire longue en province — même quand la province est l'indulgente et souriante Nice, faubourg parfumé de Paris... La Riviera peut dire de Lorrain ce que Corneille disait du grand cardinal :

> Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal ;
> Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Oui, tout bien pesé, tout bien pensé, je crois que l'idée de statufier à Nice l'auteur du *Vice errant* est tout au moins prématurée. Il faut attendre pour cela que le temps ait d'abord dégagé l'écrivain de l'homme, fait le tri dans son œuvre nombreuse et inégale, jeté sur la gênante légende le manteau couleur poussière de l'oubli.

*
* *

Toutes ces considérations me viennent à propos d'un livre qui vient de paraître sur le poète de l'*Ombre ardente*, un excellent livre qui est déjà une manière de monument : JEAN LORRAIN, *son enfance, sa vie, son œuvre*, par M. Georges Normandy.

L'auteur épigraphie son livre d'un alexandrin de Hugo :

> La foule tient pour vrai ce qu'invente la haine,

et tout le long du volume, il peine noblement à tenir les promesses de ce vers, à remplir le programme qu'il contient. Surprenant parfois de sagacité, il est toujours, de piété, touchant. Avec la remarquable étude de M. Ernest Gaubert, parue du vivant de Lorrain dans le *Mercure de France*, avec les notices, les articles de Paul Adam, de Victor Emanuel, de C.-H. Hirsch, de Georges-Michel, de Mme Aurel, de Jacques des Gachons, les pages exquises et malicieuses de Padovani[1] ce livre avance, pour le grand écrivain, l'heure du triomphe ; il lui fait prendre déjà, dans les lettres françaises, figure d'immortalité.

---

(1) PAUL PADOVANI : *La Gloire de Nice.*

Il nous montre Jean Lorrain enfant, déjà préoccupé de rêves, de sensations, touché, à dix ans, de la tarentule poétique, écrivant à sa mère, à son admirable mère, des lettres qui restent, éclairant une carrière d'écrivain, comme un document unique. A propos du reproche que lui a fait son oncle, il épistole : « ...Mon oncle a dit que c'était vrai, mais, vois-tu, j'ai beau savoir que ce n'est pas grand'chose, ça me fait mal et ça me fait pleurer. Ma tante m'a dit que j'ai un mauvais caractère. C'est bien vrai. Mon papa me dit de te dire que je suis un vilain boudeur. Je le sais. Mais c'est pas ma faute (*sic*)...»

Tout l'analyste futur, le sensationniste aigu que devint Lorrain, se montre dans ces lignes puériles.

A quinze ans, atteint déjà du « rayon noir de la mélancolie », il écrira ces phrases, absolument stupéfiantes de lucidité psychologique et de profondeur, qui font prévoir le pessimisme, à la fois pittoresque et morbide, qui s'étale dans toute son œuvre ; qui montrent — déjà ! — son insouciance devant la « légende » : « Je prends les hommes comme ils sont, frivoles, oublieux, ingrats, et je ne m'en formalise pas, demandant à Dieu de ne point leur ressembler. On me prendra peut-être pour un original, pour un sauvage... et que m'importe leur opinion tant que je vous aurai tous deux auprès de moi... L'opinion du monde m'est fort égale... Avec une nature comme la mienne, il faut que j'aime. J'ai soif d'aimer et si l'ami que j'aurai pris me trompe, se joue de mon cœur, alors ce sera fini pour moi. Je suis ainsi qu'il faut que je sois très bon ou très

mauvais et si jamais j'étais perdu... voilà pourquoi je me dis souvent que ce serait peut-être un bien pour moi de mourir tout de suite. Je ne sais ce qu'il m'est venu, mais, malgré moi, j'ai soif, j'ai véritablement soif d'aimer... »

Irrésistiblement, on songe à la tendre plainte que Verlaine, le grand Verlaine, avec qui Lorrain a beaucoup de points de parenté, poussera plus tard dans *Sagesse* :

J'ai soif d'aimer ! Mon cœur si faible est las !

Et n'est-ce point positivement extraordinaire qu'un gamin de seize ans ose encore écrire ceci à l'adorée maman : « ...Adieu donc et embrasse-moi bien en me pardonnant toutes mes sottises. Je t'ai un peu malmenée, mais il faut bien que les enfants aient de la raison pour leurs parents, quand ceux-ci n'en ont plus à force d'amour !... »

M. Normandy rapproche fort justement ce passage de la lettre de l'adolescent de la fin d'une autre lettre, écrite, la quarantaine passée, à Mme Duval-Lorrain : « J'étais tout triste en te quittant hier. J'ai failli pleurer. Il m'a fallu une grande heure pour me remettre. Si tu me fais encore des émotions pareilles, je ne voyagerai plus avec toi... » A vingt-cinq ans de distance, l'homme est resté le même enfant, à travers les amours, les scandales, les excès, la littérature et la vie.

Bien curieuse, toute cette enfance de Jean Lorrain, passée entre Fécamp et le collège d'Arcueil. Elle nous aide à comprendre toute cette ardente carrière de poète, de romancier et de journaliste, qui va du

Sang des Dieux à *Hélie, garçon d'hôtel,* en passant par les *Modernités, Monsieur de Phocas, Poussières de Paris, Madame Monpalou,* la *Petite Classe,* la *Maison Philibert, Princesses d'ivoire et d'ivresse, Ellen,* etc., mêlant les hoquets aux cris d'amour, la candeur à la perversité, l'ironie à l'enthousiasme, la fraîcheur au faisandé, la tendresse à la haine — le rêve à la réalité.

Jean Lorrain est un des écrivains les plus sensibles qui furent jamais; avec Baudelaire, avec Rimbaud, il demeure un de nos plus grands hyperesthésiques. Suivant le mot des Goncourt, il était, par excellence, « un homme pour qui le monde visible existait » — et peu de gens pénétrèrent comme lui le mystère de ce monde visible... Ils se paient lourdement, ces dons tragiques de lucidité et de sensibilité — mais on ne résiste pas non plus à son destin. Celui dont la fantaisie se balançait entre ces deux fières devises : « Mon sang m'enivre » et « Mon mal m'enchante », le reconnaissait mieux que quiconque. « Le sang est l'engrais du génie », a dit Joseph de Maistre; on pourrait dire aussi bien que la souffrance est la rançon du talent.

Jean Lorrain s'est « réalisé » complètement — harmonieusement... Sa vie tumultueuse était une des conditions de son œuvre ; elle ne pouvait avoir rien de commun avec la coite existence d'un bonnetier. Aussi bien, faut-il des Jean Lorrain pour amuser les bonnetiers, s'il faut des bonnetiers pour faire rêver les Jean Lorrain...Et tout est pour le mieux ainsi dans le plus baroque et le plus déconcertant des mondes!...

(Nice, Juillet 1907).

Stuart Merrill



a « Monarchie de la langue française !... » Je me souviens toujours de cette enthousiaste expression de Joseph de Maistre quand je parcours un livre écrit en français par un étranger. Aucune langue comme la nôtre n'a séduit aussi *souverainement* les écrivains d'origine étrangère. Quel pays autre que la France pourrait s'enorgueillir d'une telle pléiade de poètes ou de prosateurs appartenant aux principales nations du monde : le Grec Jean Moréas, les Américains Stuart Merrill, Vielé-Griffin, Renée Vivien, les Russes Stanislas Rzewuski, comte Prozor, Teodor de Wyzewa, Marie Kryzinska, les Espagnols J.-M. de Heredia et Gomez Carillo, l'Italien Marinetti, la roumaine comtesse de Noailles (née Brancovan) — et j'en oublie, comme cette Myriam Harry qui ne sait même plus dans quel pays elle est née, mais qui, parmi toutes les langues qu'elle parle, a choisi la nôtre pour exprimer bellement ses sensations et ses rêves...

Il nous faut nous souvenir que le grand lyrique anglais Swinburne connaissait notre langue d'une manière si parfaite qu'il cisela maints sonnets français — et que c'est en français que le malheureux Oscar Wilde écrivit sa tragédie *Salomé*. Et nous pouvons encore rappeler que Gœthe admirait à ce point le langage de Montaigne, de Racine et de Voltaire, qu'il hésita longtemps sur le fait de savoir s'il écrirait son *Faust* en français ou en allemand.

*
* *

Je veux vous parler ici d'un de ces étrangers qui se sont fait une âme française, le poète Stuart Merrill, qui a publié ces temps-ci, sous l'égide du *Mercure de France* son quatrième volume de vers : *Une Voix dans la Foule*.

Né en 1863, à Hempstead, dans l'île de Long-Island, près de New-York, Stuart Merrill vint de bonne heure à Paris. Il fit ses classes au Lycée Condorcet où il eut la fortune d'avoir comme condisciples Pierre Quillard, Ephraïm Mikhaël, André Fontainas, René Ghil, Rodolphe Darzens, George Vanor, et quelques autres encore qui, depuis, ont fait leur chemin dans la littérature.

Encore que M. Merrill ait depuis longtemps répudié les *Gammes*, son livre de début, et qu'il ne souffre guère qu'on lui en parle, nous extrairons de ces *juvenilia* ce *Soir de Tempête*, sonore paysage de décor, qui donne une idée de sa première manière :

Sous un voile blafard de bruine et de brume,
La mer heurte les rocs de ses ahans d'écume.

Les cavernes, au creux des falaises de fer,
Par les voix de l'eau glauque ont meuglé vers l'enfer.

A l'horizon des flots, un navire-fantôme
Glisse contre un nuage aux pourpres de Sodome.

Et dans l'ombre du Nord où volent les pétrels,
Spectres avant-coureurs des soirs surnaturels,

L'on entend retentir les cors d'or des rafales,
Et râler les tambours des foudres triomphales.

Personne, je le crois bien — pas même l'admirable et toujours regretté José-Maria de Heredia — n'a manié l'allitération aussi heureusement que M. Stuart Merrill ; personne n'a, mieux que lui, connu la subtile et saisissante vertu des *s* :

Sous le souffle étouffé des vents ensorceleurs,
J'entends sourdre sous bois les sanglots et les rêves...

la languide douceur des *l* et des *f* :

Où les lilas au long des jardins s'alanguissent...
La pâleur de la lune illumine le soir...
Un frisselis frileux de falbalas...

la grondante sonorité des *r* « qui font un battement et redoublement au vers françoys », selon l'enseignement de Joachim du Bellay :

Le feu qui darde aux fers de leurs flèches fleuries
Crépite en un sillon de flammes infernales.
Dans les poudres d'airain, la foudre des cymbales
Rythme en râles l'essor des fantasmagories !

(*La Chevauchée des Walkyries*)

Personne mieux que Merrill n'était indiqué pour essayer de rendre en poésie le tumulte et le fracas de

l'œuvre wagnérienne ; il l'a tenté au cours des *Fastes*, son second volume, en une huitaine de sonnets : la *Chevauchée des Walkyries*, *Tristan et Yseult*, *Parsifal*, *Lohengrin*, etc... Quoi qu'en aie Merrill, j'ai toujours aimé et j'aimerai toujours ce sculptural *Lohengrin*, évocation la plus plastique que je connaisse du chef-d'œuvre musical :

Tandis que les hérauts déferlent avec faste
L'écarlate splendeur des étendards du roi,
Le peuple des seigneurs, en somptueux arroi,
S'écrase autour du clos que le soleil dévaste.

Au bord du fleuve en pleurs s'éplore Elsa la chaste,
Espérant un miracle en réponse à sa foi ;
Mais le houleux tumulte insulte à son effroi,
Et les trompettes d'or hurlent vers le ciel vaste.

Soudain silence, et la terreur dans tous les yeux !...
Car, comme un songe issu des ondes et des cieux,
Voici, mû vers la grève au gré d'une bourrasque,

Par la nage et le vol de son Cygne idéal,
Surgir, sous la clarté que réfracte son casque,
Lohengrin, le héros grave du Saint-Graal.

On peut dire que les *Fastes* furent l'ultime et triomphale fusée parnassienne. Stuart Merrill commença tôt d'abandonner ce genre, qui ne demande que de l'éloquence laborieuse et de l'ingéniosité livresque. Verlaine nous ayant appris, nous ayant prouvé que la poésie n'est, au fond, que du sentiment pur, et que le vrai poète est celui qui sait doucement toucher le cœur de son lecteur en lui contant, sans roulements

d'yeux et sans éclats de voix, les misères que lui fait sa bonne amie, Merrill nous donna les *Petits Poèmes d'Automne*, où l'on peut trouver maintes pièces de la plus délicate facture, de la plus suave inspiration.

Je m'imagine même que c'est de fureur de s'être un moment laissé leurrer par la forme parnassienne et le vocable rare, qu'il en arriva à la composition des *Quatre saisons*, copieux recueil de vers présentés dans la plus sauvage liberté, et sur lequel, si j'ose ainsi dire, je pris celle, il y a dix ans, de m'exprimer de la façon suivante : « Oui, moi qui admire infiniment le poète des *Gammes*, des *Fastes*, je suis au désespoir que Stuart Merrill ait, dans sa nouvelle œuvre, pareillement sacrifié au vers libre. Je suis pour toutes les innovations poétiques, j'admets, j'approuve le mélange le plus fantaisiste des rimes masculines ou féminines, les plus lointaines assonnances, les hiatus, les césures les plus hardies, voire même certaines apocopes — mais je veux *le rythme et la rime qui, seuls, me font souvenir du vers.*

* * *

Je viens de parcourir le dernier recueil de Merrill : *Une Voix dans la Foule;* j'ose assurer que Stuart Merrill a écrit là son œuvre la meilleure et l'une de celles qui honorent le mieux la langue dans laquelle elle a été écrite.

Le joyeux trouvère des *Gammes*, le somptueux paladin des *Fastes*, ce Parsifal de Merrill, a été touché par la grâce, qui, dans l'occurrence, est la Douleur. Comme Musset, comme Vigny, comme Verlaine,

comme Wilde, le malheur a fait saigner son pauvre cœur, et il nous le dit aujourd'hui avec les plus beaux accents du monde.

C'en est fini des termes abscons qui n'estomyrent que le vulgaire : *smaragdin*, *zinzolin* ; fini des *rubacelles* et des *tunicelles ;* c'en est fini des barcarolles, des banderolles, des girandoles et autres gondoles... Il a été liquidé, l'effroyable stock de plantes, de fleurs plus ou moins exotiques, de pierreries plus ou moins exotocs.

Merrill en arrive, avec les mots, les phrases les plus simples, trouvés non dans son encrier, mais dans son cœur, à vous remuer l'âme, ineffablement...

Ecoutons-le — au hasard des cantilènes :

Tenir ta chère tête entre mes mains
Et la baiser comme une fleur
Longtemps cherchée au bord des chemins,
Oh ! que cela soit mon bonheur !

Bâtir pour toi la belle maison
Où ta voix chantera sans peur
De la claire à la sombre saison,
Oui, cela sera mon bonheur !

Attendre sans larmes le trépas
Dans tes bras et contre ton cœur,
O toi que je ne nommerai pas,
Cela sera-t-il mon bonheur ?

Voilà, n'est-ce point, qui est exquisement chanté?... Et vous aimerez, les amoureux, cette autre romance dont l'accompagnement est le vieux refrain que nous avons tous gémi :

Un éventail près d'un gant
Et ce parfum de verveine !
C'est tout d'un amour si grand.
Que mon cœur, que mon cœur a de peine ?

Vous m'appeliez votre roi
Quand je te disais : ma reine !
Je n'ai plus force ni foi.
Que mon cœur, que mon cœur a de peine ?

La lune est morte à demi,
La nuit retient son haleine.
Ah ! pleurer près d'un ami !
Que mon cœur, que mon cœur a de peine ?

Je voudrais pouvoir faire encore quelques citations — mais c'est tout le tendre et délicieux volume qu'il faudrait reproduire... D'ailleurs, cela suffit pour faire connaître le grand talent d'un poète dont l'existence fut toute de beauté et de bonté. Le sceau dont il timbre son dernier livre représente une lyre sommée d'une étoile, qu'accompagne la devise de Constantin : *In hoc Signo vinces !...* Par la lyre, Stuart Merrill a atteint cette étoile, la Gloire.



Saint-Pol-Roux le Magnifique



Saint-Pol-Roux, l'un des tenants les plus somptueusement sonores de l'école symboliste, a lu ces temps-ci, devant le Comité de la Comédie-Française, la *Dame à la Faulx*, « tragédie intérieure » qu'il élucubra, en pleine ferveur « idéoréaliste », il y a quinze ou vingt ans.

La récente pièce d'Henri Bataille, le *Songe d'un Soir d'Amour*, avait bien un peu préparé ces Messieurs et Dames sociétaires à quelque ésotérisme poétique — mais n'empêche que j'aurais donné gros pour voir, à la fin de la lecture des 430 pages de la *Dame à la Faulx* la physionomie de Mounet-Sully, Albert Lambert, Raphaël Duflos, Silvain, Truffier, Le Bargy, de Féraudy, Grand et autres augures... Ils devaient, si j'ose dire, « en être comme deux ronds de flan » — pour le moinsse, comme on dit sur cette Cannebière, aux environs de laquelle Saint-Pol-Roux vit le jour il y a une cinquantaine d'années.

Un drame qui comporte, entre autres personnages, « l'androgyne aux haillons de pourpre », la « foison de nains », les « fantasmagories de la chevauchée », l'« arc-en-ciel de Gilles », une « cavale blanche et noire » et autres « bêtes diverses » n'a, l'on peut croire, que de lointains rapports avec le *Marquis de Priola* ou le *Gendre de M. Poirier*.

Cependant, comme la foi du poète les impressionnait, et que l'ardeur qu'il mettait à la lecture de son œuvre l'avait, aux environs du dernier acte, rendu à peu près aphone, ils excipèrent courtoisement, pour refuser la pièce, de l'insurmontable difficulté de réaliser la mise en scène indiquée par l'auteur. Il est très certain, hélas ! que malgré les merveilles scéniques obtenues aujourd'hui, il est fort malaisé, par exemple, de mettre exactement au point ce « prélude » par lequel s'ouvre le premier acte de la *Dame à la Faulx :*

« Les trompettes du Jugement Dernier hennissent par trois fois sur le songe du Monde en le silence noir. — Peu à peu, la Ténèbre déploie sur ses genoux des langes, un à un. Aube. La dernière étoile, clou d'or, s'efface comme enfoncée dans l'infini à coups de cocoricos. Les alouettes escaladent l'espace, produisant un bruit de ciseaux qui tailleraient les flottantes mousselines de la brume. Eveils. Prières des oiseaux. Aurore. Sous l'aspersion de rosée, les tournesols redressent graduellement leur œil-face vers l'Orient. Soudaine fanfare des couleurs. Joie massive, le Soleil jaillit du giron du Mystère dans le Ciel cru ».

Saint-Pol-Roux écouta, sans broncher. le verdict fatal que vint, tout ému encore de la lecture, lui signifier M. Jules-Arsène Claretie ; puis il remercia fort

poliment l'auditoire de la bienveillance montrée à son endroit... Il assura ensuite un interviewer du *Figaro* de la certitude qu'il avait que sa *Dame à la Faulx* serait, en un jour plus ou moins lointain, « fatalement » représentée à la Comédie-Française, la lecture qu'il venait d'en faire n'étant qu'une « présentation symptômatique... »

Après quoi, il se dirigea vers la gare Montparnasse où il prit son billet pour Brest... Et aujourd'hui Saint-Pol-Roux est fort probablement au bout extrême de la presqu'île de Crozon, en son manoir de Camaret, battu de tous les vents de l'Atlantique, et au fronton duquel s'éploie en lettres d'or cette formule consolatrice: *« La beauté, c'est l'exaltation de la vérité. »*

*
* *

Ce manoir, l'aède verbeux et coloré des *Reposoirs de la Procession* ne l'habite que depuis une demi-douzaine d'années. La dernière fois que je le vis, en août 1903, il habitait encore sa chaumière de Roscanvel, située à quelques kilomètres de Camaret, mais sur le golfe de Brest. Je villégiaturais moi-même en ces parages. Un mot de Saint-Pol-Roux me priait un jour de venir déjeuner chez lui. Je franchis allègrement à bicyclette les monts et les vaux de la presqu'île de Quélern et je passais une après-midi délicieuse auprès du poète. Rien de charmant comme cette humble et vétuste chaumière dont l'extérieur ne se différenciait aucunement des autres masures de Roscavel — mais que l'artiste, aidé de sa gracieuse compagne, avait meublée

et ornée de la plus ingénieuse façon ; il y vivait, entouré de l'estime et de l'amitié de tous les habitants du bourg, qui, des années durant, n'ont jamais fait appel impunément à la générosité, à la lumineuse bonté de « Monsieur Saint-Pol ». Ils ont bien dû le regretter, le jour où l'écrivain quitta Roscanvel pour Camaret, dont il est aujourd'hui, avec André Antoine, la plus notoire célébrité.

Il y a quelques mois encore, Saint-Pol-Roux imaginait de faire aux Camarétois une surprise dont il sera gardé longtemps souvenir en ce pays.

Le jour de Noël dernier, était affiché sur les murs de Camaret un « célestogramme du père Noël » aux enfants des écoles, leur intimant d'avoir à se trouver sur le quai, une branche de pin ou de genêt à la main, vers trois heures un quart de l'après-midi. Il viendrait avec une hotte merveilleuse.

Vous pensez si Camaret tout entier se trouvait sur le quai à l'heure indiquée, attendant le « miracle »! Et il eut lieu, le « miracle » !... A l'heure dite, une grande barque doublait le château Vauban. A l'arrière se tenait debout un majestueux personnage à longue barbe blanche. « C'est le père Noël ! » criaient les enfants en agitant des palmes... Il aborde sur le quai, le père Noël, parmi l'émotion générale. Il monte sur une estrade qui se trouve là comme par hasard, et qui s'encombre en un moment des centaines et des centaines de jouets que la barque apporte...

Et voici qu'il parle, le père Noël, voici même qu'il parle en vers :

Ce que j'apporte à ces marmots, garçons et filles ?
Des jouets façonnés par les anges du ciel :
Poupées, fifres, tambours, agrès, ballons et billes.
Et ce bonhomme ancien, c'est le père Noël.

J'arrive du pays des naïves légendes,
Où la neige éternelle habille les sapins,
Pour apporter la Joie aux enfants de ces landes
Où les menhirs sont habités par des lutins...

Et il dit encore un tas de belles choses — après quoi il procède, au milieu de l'allégresse générale, à la distribution des jouets. Puis, chaque enfant loti, qui d'une poupée, qui d'un polichinelle, le père Noël remonte dans sa barque, non sans avoir déclamé cet adieu :

Je retourne au pays de la froide avalanche.
Adieu, mes chers mignons, vous ne me verrez plus !
Gardez bien la mémoire de la barbe blanche
Du rare pélerin qui date de Jésus.

D'autres filles et gars, là-bas, parmi le monde,
M'espèrent, les yeux vifs ainsi que des bijoux ;
Puisqu'il faut qu'aujourd'hui l'on s'amuse à la ronde,
Laissez-moi leur porter mon tribut de joujoux...

.... Ainsi, petits et grands, soyez en allégresse,
Tous ayant votre part de mon passage bleu,
Souvenez-vous de moi comme d'une caresse,
Adieu, Camarétois, — je vais vers le bon Dieu.

Et le bon Saint-Pol-Roux — car c'était lui, le père Noël — s'éloigna couvert d'acclamations, ayant, par ainsi, réalisé le plus divinement humain de ses poèmes.

*
* *

Evidemment, les vers que nous venons de citer sont loin, surtout comme forme, de ceux des *Féeries intérieures* ou des *Anciennetés*. Pour parler à de petits Bretons, Saint-Pol-Roux — qu'aux époques héroïques du symbolisme, on cognomina le Magnifique, tant à cause de l'éclat de ses gilets que de la truculence de ses métaphores — a adopté le simple langage qui convenait, — ce qui prouve une fois de plus qu'un vrai poète peut toujours faire ce qu'il veut.

Rémy de Gourmont, dans son *Livre des Masques*, s'est amusé à relever quelques-unes des plus curieuses figures que l'on rencontre dans l'œuvre de Saint-Pol-Roux ; citons-en :

Sage-femme de la lumière, veut dire le coq ; *Péché-quitette*, enfant naturel ; *Quenouille vivante*, mouton ; *Guêpe au dard de fouet*, diligence ; *Mamelle de cristal*, carafe ; *Cimetière qui a des ailes*, un vol de corbeaux ; *Romance pour narines*, parfum de fleurs ; *Apprivoiser la mâchoire cariée de bémols d'une tarasque moderne*, jouer du piano ; *Hargneuse breloque du portail*, chien de garde ; *Psalmodier l'alexandrin de bronze*, sonner minuit ; *Cognac du père Adam*, le grand air pur ; *Feuille de salade vivante*, les grenouilles ; *Coquelicot sonore*, le chant du coq ; *Vivant petit clocher de plumes*, le coq.

Nanti de ces renseignements, un plaisantin de journaliste s'amusa à métaphoriser la phrase suivante : « Marie-Anne joue du piano à minuit, près de la fenêtre par où entre une bouffée d'air pur ; elle boit ensuite un peu d'eau de la carafe, cependant que chante un coq. » Il obtint l'effroyable magma suivant :

« Marie-Anne apprivoise la mâchoire carrée de bémols de la tarasque moderne, au moment que l'horloge psalmodie l'alexandrin de bronze ; elle est près de la fenêtre, par où vient le Cognac du père Adam ; elle boit à la mamelle de cristal, en écoutant au loin chanter la sage-femme de la lumière ».

Cette critique, en somme assez ingénieuse, montre le côté faible du procédé ; et Boileau l'eût certainement approuvée, lui qui voulait qu'un chat fut appelé un chat. Avec le Magnifique, il eût été plutôt loin de compte, il faut en convenir. Aussi bien nous semble-t-il que Saint-Pol-Roux est revenu de ces jeux un peu puérils. Celui qui écrivit la *Coupe de Goëmon en Roscanvel* — ce chef-d'œuvre ! — n'est pas loin d'être aujourd'hui l'un des premiers ouvriers de la langue.

Nous formons certes des vœux sincères pour que soit représentée quelque jour au Français la *Dame à la Faulx* — mais s'il ne s'agit que d'écouter sur une scène subventionnée la prose ardente de Saint-Pol-Roux, nous irons à l'Opéra-Comique un soir où l'on joue *Louise*. Dans la scène du Noctambule, notamment, nous trouverons, arrangé pour les besoins de la cause, le récitatif du « Lanternier » de la Dame à la Faulx. Et nous croyons savoir qu'il est, en le livret signé du seul Gustave Charpentier, bien des passages applaudis dus à la chatoyante imaginative du Sage de Camaret.





Articles de Paris

A Monsieur René Maizeroy



Articles de Paris

EXTRAIT DE PARISINE



ARISINE !... Le mot est charmant comme la chose qu'il désigne, cette chose subtile, impondérable et parfumée, qui est l'esprit de Paris, esprit à nul autre pareil, auprès duquel la farce germanique paraît pénible, et lourd l'humour anglais.

L'auteur de ce mot heureux est Nestor Roqueplan, un des plus délicieux boulevardiers du Second Empire, qui ne se contenta pas seulement de créer le mot, mais encore prouva son urgence — car la « parisine », c'est la quintessence paraffinée, et par cela même extrêmement fugace, quelquefois difficilement appréciable, de l'esprit français.

Un exemple — par exemple.

Vers 1865, Roqueplan rencontre Victor Koning à Tortoni. Koning réalisait alors le modèle du petit « arriviste », tel qu'il a été donné à nos temps de le voir se multiplier. Dénué de préjugés, actif, déluré,

Koning ne négligeait aucun moyen de se pousser dans la vie...

Au moment où il passait près de lui, Roqueplan l'arrête :

— Eh bien ! jeune homme, on m'en raconte de belles !... Il paraît que vous êtes l'amant de Déjazet !...

Koning, embarrassé, balbutie :

— Ah ! voyons... qui est-ce qui vous a dit ça ?...

Et Roqueplan, tout souriant, de s'exclamer en frappant sur l'épaule du futur directeur du Gymnase :

— Allons, allons, jeune homme, ne rougissez pas !... Moi aussi... à votre âge !...

Extrait de parisine qui perd sa senteur si l'on ignore qu'à cette époque, Roqueplan avait soixante et un ans, que Déjazet était née en 1797, et que Koning avait vingt-trois ans !...

Extrait de parisine à peine évaporé que cette autre histoire, arrangée évidemment comme toutes celles qu'on sait arranger seulement à Paris, qui peint un instant et un monde — le monde parisien !... Elle nous fut contée, l'autre jour, par un de ces Parisiens avertis, qui connaissent tout Paris, que tout Paris connaît, et qui vivent au centre des potins, des scandales de la grand'ville comme la salamandre de la légende au milieu des flammes.

Il y a quelque années, un gentilhomme de vieille roche éprouva le besoin de voir représenter quatre actes de sa composition.

Il alla trouver le directeur d'un des grands

théâtres de la capitale. A cause du nom de l'auteur, le directeur lut la pièce ; elle était exécrable ; il sentit le « four » certain... Mais enfin, il consentit à la monter, à la condition qu'on lui verserait cinquante mille francs...

Cinquante mille francs !... Le gentilhomme, qui porte beaucoup d'or dans ses armoiries, mais fort peu dans ses poches, sursauta à ce chiffre !...

Enfin, il alla trouver son fils, son beau coquin de fils qui, alors au plus mal, hélas ! avec sa femme, se consolait avec la richissime baronne de X...

— Ecoute, papa, je ne les ai pas, tes cinquante mille francs — mais je vais tâcher de te les avoir...

Il court chez la baronne en question — qui les demande à son mari, sous le prétexte d'acheter un bracelet dont elle avait grande envie.

— Cinquante mille francs, ma chère amie ! — s'écrie celui-ci qui n'attache pas non plus ses fox-terriers avec des saucisses — Fichtre !... Enfin, en voici quarante mille !... Arrangez-vous pour avoir votre bracelet à ce prix-là !...

La baronne va retrouver son... son ami.

— Ecoutez, mon cher, le baron ne m'a donné que *trente* mille francs !... C'est tout ce que j'ai pu avoir.

Le coquin de fils prend l'argent et file chez son géniteur.

— Voilà tout ce que j'ai pu récolter, papa... *vingt* mille — et ç'a été dur !...

Le noble dramaturge prend un taxi et se fait conduire chez le directeur de théâtre.

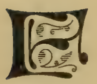
— Ma foi, mon cher directeur, je n'ai pu trouver que ces *dix* mille francs!... Avec ça on peut encore monter une jolie pièce — et puis il y a mon nom... Allons, soyez gentil...

Pour la forme, le directeur se fait tirer l'oreille finit par accepter la somme, reconduit M. de X... — et fait appeler son régisseur :

— Un tel, voici *cinq* mille francs pour monter la pièce de M. de X... Débrouillez-vous comme vous pourrez, et fichez-moi la paix avec ça... Compris, hein?... Allez!...

Extrait de parisine! Extrait de parisine!...

L'ESPRIT DE MASSENET



ET il en a terriblement, le fortuné maestro resté si jeune malgré la treizaine de lustres qui lui ont chu sur la tête!...

L'autre jour, un ami peintre me contait ce trait délicieux que je puis bien conter à mon tour — maintenant qu'est mort celui qui en est... la victime.

Lorsque Ernest Reyer fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur, quelqu'un demanda à Massenet ce qu'il pensait de cette nomination.

— Mais vous m'en voyez ravi, fichtre! s'exclama le compositeur... Reyer est un de nos plus grands musiciens... Il y a des morceaux de génie dans *Salammbô*, dans *Sigurd*...

L'autre se prit à sourire...

— Pourquoi souriez-vous ? demanda Massenet. Je dis ce que je pense, vous savez...

— Eh bien ! voilà — fit l'autre... Vous montrez vis-à-vis de Reyer une mansuétude... qu'il ne vous rend pas.

— Et comment ça ? — fit Massenet, l'air inquiet.

— Dame, je parlais de vous avec lui, il y a quelque temps — et il me disait, entre autres aménités à votre endroit : « Oui, Massenet... musiquette à l'eau de rose... Compositeur pour cocottes... » Excusez-moi de vous rapporter ces paroles, mais vous l'exigez...

Massenet ne tiqua même point... Il sourit même — car il l'a, le sourire, celui-là !.. Il se pencha, confidentiel, vers son interlocuteur :

— Ecoutez, mon cher ami, je vais vous dire un grand secret... Entre Reyer et moi, il existe une convention qui est celle-ci : quand on demande à l'un de nous son avis sur l'autre, il est convenu qu'il doit dire *exactement le contraire de ce qu'il pense !...*

S'il est jamais fait une anthologie des jolis mots rosses, ce serait un crime d'oublier celui-ci, n'est-ce pas ?...

UN GRAND ENTERREMENT

Je ne vous parlerai pas du drapeau ; c'est une image bien grossière. Non plus de la patrie ; c'est une idée vague et assez mal définie. Pas davantage de l'honneur, ça ne résiste pas à l'analyse... Je vous dirai simplement : En avant, mes enfants... pour les Grands Magasins de Nouveautés !!...»

Cette vibrante allocution que Villiers de l'Isle-Adam prêtait jadis à un général *modern'style* pour engager ses soldats « à faire leur devoir », je me la rappelais l'autre matin en voyant passer les lignards, les artilleurs et les escadrons de cuirassiers qui allaient rendre les derniers honneurs à la dépouille d'Alfred Chauchard, Prince de la Passementerie, Roi des Gants et Parapluies et Empereur du Calicot.

Ah! pour un bel enterrement, ce fut un bel enterrement!... Jamais défunt ne se dirigea vers son ultime demeure avec un cortège aussi joyeux, parmi une foule aussi amusée!... Pour me servir d'un cliché qui trouve ici son emploi tout indiqué, on peut dire que la plus franche allégresse ne cessa point un seul instant de régner. Il y avait tout juste M. Georges Leygues qui essayait de ne pas rire!...

Les apostrophes pleuvaient des fenêtres, les lazzis fusaient de la foule — et les gens du cortège répondaient en envoyant des baisers aux couturettes, ou en brandissant familièrement leurs chapeaux haute-forme... Tant qu'on fut dans les quartiers chics, ça alla encore assez bien — mais où la chose manqua de tourner au vilain, ce fut quand le cortège pénétra dans les centres ouvriers... Ah ! dame, il s'en fallut de peu qu'on ne vît se renouveler aux dépens des restes de l'éminent « collectionneur », les scènes qui attristèrent les obsèques du député Manuel ou du général Foy... Le peuple, voyez-vous, comprend parfois si mal la plaisanterie...

Enfin, c'est fini, Alfred Chauchard repose mainte-

nant au Père-Lachaise... Mais il est fort à craindre que son souvenir ne reste point dans la mémoire des hommes comme celui d'un saint Vincent de Paul, d'un Petit Manteau bleu, ou, simplement, d'un Baron Taylor. A part une demi-douzaine de personnes, le testament du « grand philanthrope » a mécontenté tout le monde — et ce n'est pas le don de sa galerie de tableaux au Musée du Louvre — don payé d'ailleurs largement par les formidables honneurs d'hier — qui contribuera à augmenter de son avantageuse effigie le « rayon des statues » du Temple de Gloire.

(Paris, Juin 1909).

MAXIME D'AUTREFOIS



'HONNEUR d'une fille est à elle ; elle y regarde à deux fois. L'honneur d'une femme est à son mari ; elle y regarde moins ».

Ce n'est pas La Boëtie, ce n'est pas Charron, ce n'est pas Vauvenargues, ce n'est pas la Rochefoucauld qui ont émis cet aphorisme désabusé pouvant s'appliquer à tant de « Mesdames Steinheil ». Il est de Louis-Sébastien Mercier, l'auteur toujours consulté, du *Tableau de Paris*, qui publiait en l'an 1775 un anticipation, intitulée *L'An 2.440*, d'une singulière acuité prophétique.

DEUX LÉGENDES POUR DESSINS

I. — La Dame en Cire.

Huit heures du soir... Deux artilleurs se sont arrêtés tout à coup, hypnotisés positivement, devant un magasin de modes et corsets de la rue de la Chaussée d'Antin.

Dans leurs petits yeux de campagnards naïfs, a pointé une lueur étrange à la vue de la femme en cire, grandeur nature, décolletée à mi-poitrine, en coquet corset rose et fin jupon endentellé... Ils sont là, bouches bées, les chers petits soldats d'un sou — et voici que s'évoquent les récits gras, les bonnes fortunes des loustics de la chambrée...

Une incoërcible émotion les point à la gorge; leurs grosses mains rudes rouges tremblent dans les gants de coton blanc ; et, gravement, ils ont échangé soudain le coup d'œil complice des gens qui vont ou viennent de faire un mauvais coup.

Dans la vitrine, sous la lumière crue effulgeant des ampoules, la dame en cire, insensible Galathée, tourne, tourne, lentement... lentement... Elle montre, maintenant, le paquet lourd de ses cheveux blonds aux frisons fins. Le creux poli de son dos les remplit d'incontinence — et, mentalement, ils la déshabillent, s'imaginant, sous le coquet corset rose et le jupon de soie, la cambrure impeccable des reins — et quelles callipygies !...

Ah ! non, vraiment, c'en est trop !... Il ne devrait

pas être permis de tenter ainsi les pauvres gens !... Et l'un des « artiflots », s'arrachant avec un soupir à cette vue concupiscible, prend le bras de l'autre; d'une voix altérée, il lui souffle : « Allons, Dubois, viens !... »

Le pauvre petit crispe le bras nerveusement, et, du sang aux pommettes, l'œil noyé d'extase ne quittant pas la folle vision, il murmure, très bas :

— Tout de suite ! Tout de suite !... J'attends la gorge !...

II. — Cabots.

FAUBOURG Saint-Denis. Minuit... Robes périmées, chapeaux déteints, cherchant des coins d'ombre où la vue de leurs pauvres faces flétries ne puisse mettre une pudeur soudaine au cœur du « client » assez crevant d'amour pour les aborder, araignées du soir sans espoir, quelques filles de.... douleur perambulent mélancoliquement sur le trottoir... Un fin brouillard qui tombe estompe d'un halo fumeux la flamme capricante des réverbères sommés de la couronne murale des « bonnes villes »...

« Par ici, mon mignon, viens donc ! J'ai un bon feu... Je serai bien gentille... tout ce que tu voudras... » La litanie lamentable des caresses s'égréne dans la bise et la nuit...

Le « mignon » quinquagénaire s'est dégagé, brutal un peu, fuyant, éperdu, Ulysse désabusé, — les oreilles bouchées de la triple cire du dégoût — les pitoyables tentations des syrènes calamiteuses...

D'une porte cochère, fort probablement une « entrée des artistes », a surgi, bruyant, gesticulant, un groupe d'hommes ; des fourrures des pardessus émergent des figures glabres... Les filles s'approchent, cauteleuses. Une s'exclame : « Ah ! chouette ! v'là des michés ! » Et une autre de répondre à voix basse, avec une crainte mêlée de respect, une lueur de rêve aux prunelles :

— Des michés !... T'as pas l'taf !... C'est des acteurs !...

LA « LETTRE SECRÈTE »

Quand le chroniqueur parisien essaie d'arborer le faux-col de Joseph Prudhomme et de se guinder au rôle de moraliste, il nous fait vraiment rire. On songe toujours à la fable du renard qui a la queue coupée, ou au mot de Barbey d'Aurevilly : « ... l'âge heureux de l'impuissance ». Barbey, au moins, avait cette excuse de faire cet aveu à... soixante-douze ans...

Ces réflexions me viennent en parcourant un article scandalisé d'un journal parisien, sur une « lettre secrète » d'Alfred de Vigny.

L'admirable poète des *Destinées* conçut, on le sait, une passion folle pour la toute belle actrice Marie Dorval. Quand il passait un jour sans la voir, il lui écrivait. Huit lettres ont survécu de cette amoureuse correspondance. Au milieu de ces huit lettres, toutes pleines d'une pantelante adoration, il en existe une, la

fameuse « lettre secrète » qui commence pas ces mots: *Pour lire au lit...*

« C'est un petit billet de deux pages — nous dit le chroniqueur — d'un noble style, car M. de Vigny ne faisait décidément rien qu'avec noblesse. Les mots en sont convenables, mais les images en sont d'une audace incroyable et le geste, pour être un peu « le geste auguste du semeur » — notez en passant cette polissonnerie audacieuse du pudibond chroniqueur — a laissé le témoignage de cette lettre folle qui sortit du cerveau du poète, enflammée et bouillante, d'un seul jet... Il est seul, il songe à la tragédienne. Toutes ses pensées tendent vers elle, et c'est de ce trouble qu'il lui fait la peinture ardente qui fouette sa propre imagination jusqu'au paroxysme. Puis ce billet, où il se donne, brûlant et plein de lui, vole vers l'adorée, et lui porte l'ivresse d'un rêve qui eut le pouvoir de la réalité... »

Il paraît que ce voluptueux petit chef-d'œuvre était alors la propriété « d'une admirable comédienne, pour qui furent ressuscités les laudatifs qui saluaient la divine Clairon ». (Nous avons aujourd'hui de bonnes raisons de croire que l'épistole en question fait partie de la collection de Me Ch... le plus spirituel des avoués parisiens).

Alors, voulez-vous connaître la requête suppliante que notre homme présente à l'« admirable comédienne » alors détentrice du volcanique poulet? Voici:

« O Madame, que n'apportez-vous votre contribution au monument que notre admiration projette! Une lettre existe qui y fait une tache, la seule de cette lon-

gue et belle vie... Soyez royalement bonne! *Jetez la lettre aux flammes* (!!!). De vos mains d'illustre artiste, qui sont parmi les plus pures, effacez la tache malencontreuse. Et que s'érige, dans sa blancheur immaculée, le beau marbre du poète... »

Ma foi, mon cher confrère, je vous avouerai que je ne partage pas du tout votre façon de voir et que je forme des vœux ardents pour que ne soit jamais exaucée votre objurgation désespérée.

Oh! certes, je ne désire pas qu'on publie cette épistole incandescente dans les Œuvres complètes d'Alfred de Vigny — mais je ne vois pas pourquoi on la brûlerait sous le prétexte discutable qu'elle « fait tache » dans l'œuvre de l'aëde hautain.

Je vous avouerai que les *Tibériades* de Maurice Rollinat ne m'empêchent pas de goûter les *Névroses* et les *Apparitions ;* que j'estime que la *Légende des Sexes* d'Edmond Haraucourt contient de superbes pages ; que je parcours volontiers *Chair* de Verlaine après m'être extasié sur *Sagesse ;* que les *Femmes damnées* de Baudelaire me semblent former le complément nécessaire des divines *Fleurs du Mal ;* que la *Lettre à la Présidente*, de Théophile Gautier, me paraît « un chef-d'œuvre de gauloiserie rabelaisienne » — pour employer l'expression d'Emile Bergerat ; enfin que je me délecte aux fantaisies plus ou moins osées de Richepin, de Henry Monnier, de Musset, de Piron, de Diderot, de Mathurin Régnier, de La Fontaine, de Brantôme ou de Rabelais — pour ne parler que de notre seule littérature.

Ah ! certes, j'ai l'horreur de l'obscène pour l'amour de l'obscène — et le marquis de Sade me semble bien triste... Mais, du moment qu'une chose luxurieuse, poème ou bijou, m'est présentée par un artiste, j'accepte le poème ou le bijou, quitte à les fourrer dans un tiroir ou dans le fond de ma bibliothèque, pour ne point blesser par hasard une âme candide ou des yeux innocents.

O qui que vous soyez, vous qui détenez aujourd'hui la « lettre secrète », ne brûlez point, par grâce, l'amoureuse épître où un grand poète déserte son impassibilité pour n'être plus qu'un homme devant une femme !

MORT AUX FLANEURS !...

Je me demande la tête que feraient Nicolas Boileau ou L.-S. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, s'il leur était donné de vivre quelques heures sur le boulevard d'aujourd'hui !... Que sont ces embarras parisiens qu'ils dépeignaient avec effarement en 1660 ou en 1780, à côté de ceux dont les habitants ou les visiteurs de la grand'ville jouissent présentement, si j'ose m'exprimer ainsi !...

Figurez-vous un instant, je vous prie, le grave satiriste en justaucorps de cour, l'analyste paradoxal et subtil en habit à la française, attendant sur le trottoir ou un refuge du boulevard des Italiens, le moment de traverser la chaussée... Comment dépeindre leur étonnement, leur stupeur, leur effroi, devant les files ininterrompues de fiacres, d'automobiles, d'omnibus, d'au

tobus se dirigeant vers la Madeleine ou remontant vers la Bastille, dans un incessant tonnerre de piaffements, de ronflements, de crissemeuts, de jurements et de hurlements ?...

De temps à autre, un agent, qui apparaît soudain comme une incarnation d'Archange ou de Séraphin, érige un bâton dominateur au milieu de l'indescriptible cohue, et dégage une demi-minute un côté de la chaussée. Les gens qui attendaient sur le refuge en profitent pour gagner hâtivement le trottoir, terre de promission ; ceux qui étaient sur le trottoir se précipitent vers le refuge, qui assume tout à coup une allure d'îlot dont la seule végétation serait constituée par un réverbère. Quand il pleut, la situation de ces derniers devient d'un pathétique empoignant: les insulaires improvisés luttent désespérément au moyen des parapluies, mués en boucliers, contre les embruns maculants et nauséabonds qui giclent éperduement des pieds des chevaux, des roues des fiacres et des autos, des meules des autobus !...

Ce n'est plus une satire qu'il vous faudrait écrire aujourd'hui sur les embarras de Paris, ô Boileau, ô Mercier, c'est une épopée !...

L'âge d'or du boulevard s'arrête à l'année 1890. A cette époque, il était encore permis de traverser la chaussée sans trop de périls ; on pouvait alors « flâner sur le boulevard ». C'était le cliché consacré, l'expression qui semblait avoir toujours existé. Dans leurs lointaines provinces, les clercs de notaires et les receveurs d'enregistrement avaient une lueur dans l'œil et un bat-

tement de plus au cœur quand il leur arrivait de songer à cette attraction non pareille : flâner sur le boulevard !...

Ah ! clercs de notaires, ah ! receveurs d'enregistrement, et vous tous, bons provinciaux qui vivez sur des souvenirs d'antan, si vous saviez combien il est révolu, le temps où l'on pouvait « flâner sur le boulevard » !...

Le flâneur d'aujourd'hui est assimilé à l'infirme. On n'a pas plus le droit, à présent, d'être flâneur, que d'être aveugle, sourd, cul-de-jatte — ou distrait. Oui, la flânerie est un crime, comme la distraction avec laquelle elle se confond souvent. Le flâneur distrait mérite deux fois cette mort qu'il brave douze ou quinze fois en allant du boulevard Poissonnière à la Madeleine ; il a chance de la rencontrer, une fois pour toutes, au coin de la rue du Helder, ou aux abords de ce Pandemonium qu'est aujourd'hui la place de l'Opéra.

C'est que l'automobilisme est venu qui a changé la face du boulevard. On fait du trente et du quarante maintenant sur le pavé qui connut si longtemps le huit à l'heure du fiacre. Des temps furent — combien lointains ! — où l'on pouvait lire son journal en traversant le boulevard ; essayez-donc aujourd'hui, ô flâneurs de jadis !...

M. de Talleyrand assurait mélancoliquement sous la Restauration que celui-là n'avait pas vécu qui n'avait pas connu la « douceur de vivre » des temps qui précédèrent la Révolution. Le boulevardier d'aujourd'hui songe tristement à cette « douceur de flâner » des temps qui précédèrent l'automobilisme et les travaux du Métro.

BALLADE ROMANTIQUE

des Buveurs de Sang

Noël ! Le jour point, rubescent,
Où le vil mufle délétère,
Le pantouflard attendrissant
Qui prend Chabanais pour Cythère,
Le bon bourgeois humant clystère,
Vont défaillir, chef pâlissant,
Du fond du Var au Finistère !...
Nous sommes les buveurs de sang !

Durandal !... Toi, Tisona, sans
Qui le fulgurant cimeterre
Du Maure imposait le Croissant !
Hauteclaire ! toi qui fis taire
Le païen par toute la terre,
Revoici le temps florissant !
Flambez, flamberges de cette ère !...
Nous sommes les buveurs de sang !

Guerre au goujat ! Guerre au puissant !
Guerre à Scapin, grand dignitaire !
Au ploutocrate croupissant !
Et guerre à toi, Tartufe austère !
Fuyez notre ire salutaire !
L'agneau devient loup ravissant,
La colombe mue en panthère !
Nous sommes les buveurs de sang !

ENVOI

BARON D'HURCOURT, ô mousquetaire
Perdu dans ce siècle indécent,
Narguons ces temps sans caractère !
Nous sommes les buveurs de sang !

(1902).

JULES MOY ET LE GRAND-DUC

Qu'il est amusant, ce petit incident auquel je viens d'assister !... Comme il est parisien, impossible ailleurs qu'à Paris — et surtout qu'à Montmartre!...

Il se passe dans le promenoir-fumoir de la « Boîte à Fursy »... A l'entr'acte, dans un coin, je bavarde avec le bon Jules Moy, dont la *vis comica* m'a, tout à l'heure, fait rire aux larmes... Vraiment, je considère ce petit homme gros et chauve, au profil indécemment sémite, comme un des plus admirables guérisseurs de neurasthénies qui aient jamais été... Jules Moy n'a qu'à paraître pour que la salle éclate d'allégresse ; c'est le génie du rire, positivement... Qui n'a pas vu Jules Moy au piano, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au col, jouant avec un chapeau haute-forme la *Prière d'une Vierge*, n'a jamais rien vu, je vous assure...

Tout à coup, Moy me dit : « Tiens, le grand-duc Wladimir !... »

Je regarde le gentleman, sec et svelte, entre deux âges, aux durs regards d'acier, qui se promène très simplement parmi nous. Les cheveux drus sont poivre et sel, comme la moustache et les petits favoris. Il est en habit, comme tout le monde. Tout à l'heure, il occupait, avec le grand-duc Paul, la petite loge voisine de mon fauteuil.

— Je le connais déjà des Mathurins, me dit le

chansonnier... C'est moi qui l'ai accompagné dans les coulisses. Je vais aller lui dire bonjour.

— Je vous en prie, Moy, offrez-nous ce spectacle.

Moy se lève, aborde tout bonnement le grand-duc qui, la main au chapeau, le prie de se couvrir...

— Merci, Monseigneur, merci pour ma calvitie... Le spectacle est de votre goût ?...

— Admirable !... Admirable!... Vous êtes vraiment très drôle, M. Moy...

— Confus, Altesse, confus positivement...

Et Moy s'incline comme seul il sait s'incliner... Il est à mourir de rire... Le grand-duc et le chansonnier échangent encore quelques souriantes paroles... Ils se quittent sur une poignée de mains...

— Enchanté ! Enchanté !...

Et le grand-duc rejoint sa loge.

Et je songe qu'il n'y a vraiment qu'en ce Paris, qu'en ce Montmartre, où cette chose prodigieuse soit possible, cette conversation publique d'un chansonnier et d'une Altesse Impériale.

Et quelle Altesse !... L'oncle du tsar, le vice-autocrate investi tous ces temps du droit illimité de vie ou de mort, celui qui réprima les désordres d'Odessa ou de Saint-Pétersbourg comme ceux de Moscou ou de Varsovie, celui autour duquel, là-bas, on frissonne et on tremble — et qui peut, d'un signe de tête indifférent, vous faire pendre ou fusiller... L'homme terrible à l'énergie duquel Nicolas II doit aujourd'hui de conserver son trône !...

Et c'est à ce puissant du monde, à ce demi-dieu,

que le chansonnier Jules Moy parlait tout à l'heure, familièrement, le chapeau sur la tête, devant deux cents personnes!...

Vrai, cette soirée ne sera pas pour moi la « soirée perdue »...

UN MOT NOUVEAU

RIEN n'est plus rare qu'un mot nouveau, un mot juste, un mot nécessaire, un mot exact, exprimant bien la chose qu'il veut exprimer, — un vocable qui manquait tout à fait à la langue, sans lequel elle était incomplète.

Et, dans l'espèce, ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire, c'est que ce mot a été lancé *sans le vouloir!*

Ce mot, qui est une coquille — l'auteur, M. Louis Forest, ayant manifestement voulu écrire *fiançailles*, — est FINANÇAILLES !...

Vous le trouverez à la fin du 51e feuilleton du *Voleur d'Enfants*, paru dans le *Matin* du 15 août 1906, au cours de ce *post-scriptum* :

« *Au milieu de toutes nos émotions, une idylle vient de fleurir ; nous célébrons aujourd'hui les* FINANÇAILLES *de notre ami Barbarus avec Madame veuve Peïnassols* ».

FINANÇAILLES !... Songez-vous bien à la profondeur de ce nouveau mot, au pittoresque prestigieux qui en émane, à ce qu'il représente, avec cet N supplémentaire, d'ironique et de vengeur!... Croyez-vous, hein ! qu'il est assez complet, assez parfait, qu'il blasonne de la façon la plus heureuse ces unions, comme on en

voit tant, comme on en voit trop aujourd'hui, où l'amour est délaissé, où l'argent seul entre en ligne de compte ?...

Admirons-le pieusement, je vous adjure !... Bénissons le typo auquel échappa une faute pareille (*felix culpa* !... Ah ! oui, alors !...) ; et bénissons aussi le correcteur distrait — ou avisé — qui la laissa passer !

La langue française devait déjà à une erreur de composition le vers immortel :

> Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses...

que Malherbe avait d'abord assez platement conçu :

> Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

Aujourd'hui nous devons à ces bons et braves typos l'introduction du mot *FINANÇAILLES*, expressif et figuratif entre tous, auquel est dévolu, j'en suis sûr, le plus haut destin. Tous ceux qui ont le souci du noble parler français doivent leur en montrer une immortelle reconnaissance.

« *LA VEUVE* »

Il y eut ce matin-là, à cette exécution, un instant que les reporters n'ont pas noté, un instant poignant, un instant inouï, compris seulement de quelques spéculateurs de l'Au-delà !...

Il y eut une minute où, dans le carré lugubre formé par les municipaux, les agents, les journalistes, l'on ne vit ni bourreaux, ni condamné !... Il n'y avait que la Guillotine, toute rouge, dans l'aube rose et grise d'un jour de printemps !... Il n'y avait que *cela*, — et

ce fut, cependant, pour certains, le moment de terreur inéprouvé !...

Quelque chose planait, d'inexpressiblement horrible autour de cet autel des épouvantes déserté momentanément par ses prêtres, partis chercher l'holocauste...

La Guillotine était alors, véritablement, « la Veuve ».

Et c'était triste, effarant jusqu'à l'évanouissement... Un vol tournoyant et pépiant de passereaux s'abattit soudain sur la traverse surmontant le glaive...

Les bois de justice semblaient plus rouges, semblaient pleurer le sang, et l'on attendait, comme une délivrance, avec une angoisse dont l'expression s'écrasait sur les lèvres, que s'ouvrissent enfin les portes de la prison, vomitoire dantesque !

En soi montait — les battements du cœur rhytmant sourdement l'oraison — quelque chose comme cette Prière des Agonisants que le supplicié refusa.

(24 mai 1894).

NOBLESSE DE MOULIN-ROUGE

COMME il est bien symbolique de l'époque, ce héraut-juge d'armes siégeant dans le promenoir d'un café-concert et distribuant des brevets d'armoiries « pouvant servir de modèle pour bagues, cachets, entêtes de lettres ou marques de fabriques », à ceux qui veulent bien payer un louis son certificat !...

Il est à remarquer que le héraut-juge d'armes en question, ne fait pas en somme une chose illicite ou déshonnête ; il base sa spéculation armoriale sur les quarante in-folios manuscrits de d'Hozier, qu'il vous est loisible de consulter demain à la Bibliothèque Nationale, contenant les écus nobles et bourgeois, dont la collation fut décrétée par Louis XIV en 1696, et pour laquelle nobles comme bourgeois durent jeter «vingt livres» par écusson dans la cassette royale, qui en avait alors grand besoin.

Ces quarante in-folios contiennent une centaine de mille de noms seigneuriaux ou roturiers répartis dans toutes les régions de la France — et il faudrait que votre aïeul, mon cher monsieur, fût en 1696 un bien pauvre bougre pour que son nom ou celui d'un homonyme de son parentage, ne figurât point au répertoire de ces cent mille noms de familles françaises !...

Vous voyez que notre héraut-juge d'armes a chance de tomber bien souvent sur les armoiries authentiques qui furent conférées à votre aïeul, et que ce n'est pas payer trop cher un louis la joie d'apprendre qu'on porte d'azur à un chevron d'or accompagné de trois quintefeuilles d'argent!

Mais, tout de même, Charles d'Hozier, conseiller du roi, juge d'armes et garde de l'Armorial général de France, ferait une drôle de tête en voyant son petit commerce continué aujourd'hui dans un promenoir de café-concert !...

MÉRIGNAC ENSEIGNE

Ce m'est une joie de voir aujourd'hui dans la Salle d'armes du Cercle de l'Escrime, Mérignac, le grand Louis Mérignac, le maître des maîtres, le champion et l'honneur des armes françaises, donner la leçon d'épée à Willy Sulzbacher.

Comme l'on comprend, devant cette science admirable, cette autorité, cette attention de tous les instants qui ne laisse rien passer et relève impitoyablement les moindres fautes, la renommée du maître impeccable qui forma la plus merveilleuse phalange d'escrimeurs que la France ait jamais eue !...

« Double engagement en marchant !,.. Allons, recommence-moi ça !... C'est pas de la marche, ça, c'est du cake-walk !... Et ce coude, qu'est-ce que nous en faisons ?... Et puis, tu es peut-être couvert contre un coup de parapluie, mais pas contre un coup d'épée... Regarde plutôt !... »

Prompte comme l'éclair, sa lame prend un dégagement de sixte à l'épaule...

« Double engagement en marchant .. Ça vaut mieux, mais c'est pas encore ça... T'as encore fait la noce avec Lusciez, la nuit dernière, ça se voit... C'est mou, c'est mou, il n'y a pas de nerf, là-dedans... Battez !... Feinte !... Dégagez !... Au corps !... Peuh ! un coup qui ne traverserait pas mon plastron... Est-ce que tu as peur de me faire du mal ?... Crains pas, va, on a

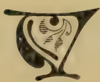
la peau dure... Et puis, regardez-moi cette position du bras gauche... Il nous faut rectifier ça, mon ami... »

Sans se presser, il place le bras, le torse, le pied... Willy, fendu à s'écarteler, sue à grosses gouttes et jette des regards implorants à son jovial tourmenteur qui semble prendre un malin plaisir à prolonger son supplice...

« Allons, ça va mieux !... Ça sort, ça sort !... Mais, bon Dieu, qui est-ce qui t'a f... dans cet état-là... Deux appels... Saluez !... »

Et un bon sourire illumine la belle tête énergique de Mérignac, ce pendant qu'il presse la main que lui tend, sans rancune, avec un « ouf ! » de soulagement, le pauvre Willy... (1)

UN ORGUE DANS LA RUE



IEILLES mains, mains de pauvres, mains rougies,
Tournez la manivelle des vieux orgues,
— Des vieux rêves, —
Par la rue et sous la pluie...
Mon pauvre cœur, pauvres pauvres, comprend vos orgues.

L'averse tombe dans le petit jardin,
Clair et si vert, jadis...
— Jadis l'été !... —
Le lierre court parmi la vigne ensanglantée,
La vigne-vierge ensanglantée.

---

(1) Willy Sulzbacher s'est tué, dans un accés de neurasthénie, en Août 1908. C'était l'un de mes meilleurs amis. Sa mort fut pour moi un grand deuil.

Et c'est le vent, et c'est la pluie,
La pluie...
Et c'est la fille sous le vent et sous la pluie...
Regard douloureux au dos du passant...

Vieil orgue, ta voix pleurante est si triste
Que l'on pleure en soi-même et que l'on sent
Que les bêtes aussi sont tristes,
— Voici le crépuscule qui descend —
Que les bêtes aussi sont mornes,
Immensément ;
Et que c'est triste à pleurer dans cette rue...
Et que c'est triste, vraiment,
A mourir dans cette rue,
Maintenant que le crépuscule est descendu,
Que sont partis — pour où ? — le vieil orgue et son pauvre...

Qu'il ferait bon, ce soir, mourir dans cette rue !...

DEUX MOTS DE SCHOLL

Aujourd'hui, au Cercle de l'Escrime, on parle d'Aurélien Scholl qui fut vingt ans le président du Cercle. Quelqu'un rappelle ces deux mots de lui, en souhaitant qu'ils figurent quelque jour dans un recueil pareil à celui auquel Chamfort doit son immortalité.

Il y a une vingtaine d'années, Scholl écrivit une chronique spirituellement méchante sur une actrice en vogue, renommée pour avoir le béguin facile. Scholl passait pour en avoir su quelque chose — autrefois...

Elle avait un fils, l'actrice, un grand et beau fils de

vingt-cinq ans, qui se rendit au café Tortoni pour provoquer Scholl... Il ne le connaissait pas ; on le lui indiqua : « Le monsieur à monocle, là-bas, qui lit un journal. »

— Monsieur, vous avez insulté ma mère, Mme X... Vous allez me rendre raison !...

Scholl posa son journal, assujettit son monocle — et fixant le jouvenceau, il proféra, tragiquement :

— Comment, jeune homme, vous me provoquez en duel !... Vous voulez me tuer, sans doute ?... Malheureux, je suis peut-être votre père ! !...

Un autre jour, on lui apprend que le comédien X... — qui passait, à tort ou à raison, pour tolérer les infidélités... fructueuses de sa femme — venait d'attraper la fièvre typhoïde, et que les médecins désespéraient de le sauver.

— Est-ce qu'on l'a remis dans l'eau ? — demanda Scholl avec intérêt.

COINCIDENCE

Le jour de la Toussaint, je suis allé au cimetière Montparnasse déposer un bouquet de violettes sur la tombe de Barbey d'Aurevilly. Située dans la 29e division, elle est, cette tombe, d'une impressionnante simplicité : une simple dalle portant le nom du grand écrivain, avec les dates de sa naissance et de sa mort, le tout surmonté de ses armoiries : *d'azur à deux barbeaux adossés d'argent ; au chef enquerré de gueules à trois besants d'or*. Quelle

ironie héraldico-littéraire de trouver ces « besants d'or » sur la tombe de l'incorruptible et dédaigneux artiste dont le bon François Coppée dut payer les funérailles!...

Aux abords de la tombe de Barbey, j'ai rencontré Mlle Read, la touchante Antigone, *ante et post mortem*, de l'auteur de *Ce qui ne meurt pas*. Elle venait de disposer sur la dalle des chrysanthèmes poussés dans le jardin de Balzac, que M. de Royaumont, conservateur de la petite maison-musée de la rue Raynouard, avait eu la délicate attention de lui apporter.

Mlle Read me fait remarquer que M. d'Aurevilly est mort un 23 avril — comme Shakespeare, et Cervantès, qui trépassèrent le même jour, en l'année 1616.

S'il lui avait été donné de la connaître, cette curieuse coïncidence eût certainement enthousiasmé cet idolâtre du grand Will et ce fougueux Don Quichotte de tous les moulins à vent de la politique et de la littérature.

LA LETTRE DU COLONEL

En rentrant chez moi, je trouve une lettre affranchie à double taxe. Je parcours fébrilement les douze pages couvertes d'une écriture énergique et fine, sans ratures.

C'est une prose sombre et noble, où il est magnifiquement parlé de la patrie, de l'honneur et du devoir. On sent que l'homme qui me l'envoie en réponse à un article récemment paru, vit en dehors

des contingences et au-dessus de son temps, loin des vils calculs et des abominables compromissions.

En voici quelques passages :

« Si les Français d'aujourd'hui ne paraissent plus comprendre la signification du sacrifice et sa nécessité, c'est une raison de plus pour le faire plus complet : l'excès commande toujours l'excès, et c'est ainsi que se font les équilibres... »

« Pour moi, il ne peut y avoir d'excuse avouable pour une nation à consentir une défaillance ; et quand cette nation est la France, celle qui, ayant toujours montré la route, se résigne à emboîter le pas, je pense que les petits hommes qui donnent un pareil démenti à toute son histoire, ne comprennent ni son passé, ni son avenir, ni même la condition première de l'indépendance d'une grande nation, mais seulement leurs plus vils intérêts. Et l'ayant pensé, je le dis comme le peut dire un soldat qui n'a que le geste à sa disposition... »

« ...Et puis, qu'est-ce que cela peut prouver, sinon qu'un homme n'est vraiment digne de ce nom que dans l'adversité et par la même manière dont il accepte et supporte l'écrasement !... Non seulement je n'ai aucune plainte à faire entendre, mais je garde la fierté en même temps que la surprise d'avoir trouvé la force d'accomplir aussi facilement mon programme de dignité !... N'est-il pas étonnant que nul ne m'ait disputé l'immense honneur de souffrir en même temps que notre France ? J'en reste tout étourdi, vraiment,

presque effrayé... Je n'en espérais certes pas tant et j'ai presque peur de ma chance !... »

« Pour le relèvement d'un grand peuple qui se laisse momentanément abaisser, pour qu'il puisse retrouver sa voie et le sens de sa mission passagèrement oubliée, il n'est pas superflu que quelques-uns se fassent écraser en s'obstinant à rester aux postes que les événements et la notion de l'honneur leur ont assignés. Ce sont ceux-là qui, morts ou vivants, marquent les directions de salut où, tôt ou tard, reviendra fatalement le troupeau égaré et bêlant. Je reste à mon poste, voilà tout... »

« Je n'accepterai jamais qu'une volonté de sacrifice puisse se montrer inférieure dans l'action à une volonté d'ambition ; et j'aime la vie pour ses dangers, le commandement pour ses responsabilités... »

Peut-être le lecteur relira-t-il ces lignes, dont quelques-unes sont d'une beauté antique, avec un peu d'émotion, s'il apprend qu'elles furent écrites par ce héros en disponibilité, le colonel Marchand.

DE LA NÉCESSITÉ DU MENSONGE

SANS le mensonge, l'existence deviendrait rapidement insupportable. C'est la thèse soutenue dans le *Tour de Main*, de Croisset et Tarride. Ça semble, aux gens de courte pensée, un insolent paradoxe ; à la vérité, c'est un truisme, une vérité évidente par elle-même.

Quelque part dans ses *Marginalia*, Edgar Poe promet l'immortalité, la gloire impérissable à celui qui voudrait simplement écrire et publier un petit livre intitulé : *Mon cœur mis à nu* — mais tenant rigoureusement toutes les promesses de ce titre !... Et il ajoute : « Aucun homme n'osera jamais l'écrire; aucun homme ne saurait l'écrire, même s'il l'osait. Le papier se recroquevillerait et se consumerait, à chaque attouchement de sa plume de feu ! »

Un homme qu'éblouissaient le génie et l'autorité d'Edgar Poe, essaya de s'atteler à cette terrible tâche. Il n'en vint pas à bout ; l'œuvre resta à l'état d'ébauche. Cependant cet oseur n'était pas un homme ordinaire — puisque c'était Charles Baudelaire, l'immense rêveur des *Fleurs du Mal*.

Oui, il est impossible de dire la vérité — toute la vérité — sur soi-même et sur les autres... La loi même ne le permet pas — et la loi a raison. La vérité est une chose tellement effroyable qu'il est impossible d'en supporter la seule idée. Le mensonge est le plus beau présent jamais fait aux hommes par les dieux ; il leur est aussi nécessaire que l'air, le pain et le sommeil.

Plus l'humanité progressera, plus elle tentera de s'éloigner de son animalité, et plus elle mentira. C'est une chose forcée, obligatoire, logique. On mentira mieux qu'aujourd'hui, voilà tout. Il y aura des raffinements dans le mensonge, apportés par la civilisation.

Les anciens représentaient la Vérité sortant d'un puits. Nous autres, nous ne voulons déjà plus qu'elle

en sorte... « Ferme-lui son puits, à ta Vérité ! » s'écrie un des personnages du *Tour de Main* — et ce menteur et ce cynique est le personnage le plus sincère de la pièce. Il résume à merveille les aspirations d'une époque et d'un monde. (18 Mars 1906).





Maxime Gorki
Jean Richepin
Willy

A Monsieur Joseph Saqui



On veut pendre Gorki !

Lettre ouverte à S. A. I. le Grand-Duc
Cyrille de Russie, à Bordighiera

Monseigneur,



Vous êtes un des hommes les plus fortunés de ce monde. Cousin du Tsar, vous portez un titre devant l'éclat duquel pâlissent tous les orgueils ; vous ne connaissez point vous-même la valeur et l'immensité de vos biens ; vous avez la prestance de votre aïeul Nicolas Ier, qui fut l'un des hommes les plus beaux de son empire, et votre jeunesse est entourée d'un nimbe étincelant de gloire militaire.

L'univers sait, Monseigneur, que Votre Altesse Impériale, délaissant le luxe qui l'environne, les plaisirs qui la cherchent, la vie radieuse qui s'offrait à Elle, a voulu servir la Sainte Russie comme le plus humble de ses moujicks ; et que c'est à un hasard miraculeux qu'Elle doit de n'avoir point perdu la vie dans l'épouvantable catastrophe du *Petropavlosk*.

Equitablement donc, vous vivez au milieu du respect et de l'admiration.

Or, Monseigneur, profitant de votre présence sur la Riviera ensoleillée, j'ai conçu le projet, dont je ne me dissimule point d'ailleurs l'inconcevable témérité, d'intéresser le très haut et très puissant seigneur que vous êtes à un... vagabond en danger de mort !...

Il s'agit de l'erratique Alexis Pechkow qui a signé quelques œuvres intenses du pseudonyme de Maxime Gorki — prénom et nom qui, dans votre langue, signifient à peu près, je crois, le Grand Douloureux.

Si Votre Altesse a daigné jeter les yeux ces temps-ci sur les journaux, elle n'a pas été sans lire quelquefois ce nom, comme celui d'un individu mêlé aux derniers troubles de Saint-Pétersbourg.

Je sais, Monseigneur, que vous voulez bien vous intéresser aux lettres et aux arts. Un journaliste italien nota même, lors d'une interview qu'il prit récemment à M. le comte de Plœn, votre aide-de-camp, la présence, dans votre bibliothèque, des œuvres complètes de M. Paul Bourget.

Hélas ! Monseigneur, le précité Maxime Gorki dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir est, littéralement, tout le contraire de notre auteur français, bien habillé, bien peigné, et bien pensant, religieux et royaliste, dans les œuvres duquel on ne peut décemment parler amour aux dames à moins de deux cent mille francs de rentes par tête.

Un abîme sépare donc le brillant écrivain français, objet de vos compréhensibles dilections, du romancier

famélique dont le hasard de la naissance fit votre compatriote.

Maxime Gorki a pris le soin d'écrire lui-même son autobiographie. Elle est pittoresque et brève : « En 1878, nous dit-il, j'étais apprenti cordonnier ; en 1879, apprenti dessinateur ; en 1882, laveur de vaisselle ; en 1883, boulanger ; en 1884, concierge ; en 1885, boulanger encore ; en 1886, choriste d'une troupe ambulante ; en 1887, marchand de pommes ambulant ; en 1888, candidat au suicide (je fus malade autant qu'il le fallait ; mais je continuai à vivre pour vendre des pommes...) ; en 1889, copiste au service d'un avocat de Nijni-Novgorod, M. Lanine ; en 1891 et 1892, vagabond à travers la Russie ; en 1893, garde-barrière ; en 1894, je fis la connaissance de Korolenko et je publiai ma première nouvelle... »

Vous le voyez, Monseigneur, Maxime Gorki fut un des plus authentiques *bossiaki* qui aient jamais arpenté les steppes de votre patrie.

M. Paul Bourget, à peine sorti de l'Université, voulut conter tout de suite les hauts faits d'un grand monde qu'il ne connaissait pas — heureuse initiative qui le fit millionnaire et Académicien.

Maxime Gorki n'eut point une telle audace. Il entreprit simplement de nous dire ce qu'il avait vu et entendu, de nous conter la vie singulière qu'il avait vécue.

Comme il ne connaissait que les va-nu-pieds et les chemineaux, qu'il avait été lui-même vagabond toute sa vie, il entreprit de nous parler des chemineaux et

des va-nu-pieds, le seul monde que le surprenant vagabond qu'il était avait pu « voir »...

C'est ainsi qu'il publia *Tchelkache, Caïn et Arthème, Konovalow, Dans la Steppe, Les Trois, Les Déchus, L'Apprentie,* etc., enfin tous ces récits extraordinaires et poignants, tout pleins d'une vivante et très réelle humanité, qui secouèrent la vieille Russie d'un immense frisson maternel pour les pauvres gueux, les déshérités, les miséreux, les crève-la-faim et tout le désolant rebut des grandes villes, que Gorki dépeignait avec sa vibrante sincérité.

Il se peut, Monseigneur, que par désœuvrement, vos regards soient tombés un jour sur l'un des ouvrages de Maxime Gorki, et que cette lecture vous ait révélé soudain un monde tragique et insoupçonné ; il se peut qu'elle vous ait peut-être empli d'horreur, de tristesse et de pitié.

Il arriva, en effet, ceci de prodigieux : c'est que ce vagabond, en racontant simplement ses aventures, fit œuvre de grand écrivain, et que les premiers lettrés russes n'hésitent pas aujourd'hui à placer son œuvre calamiteuse à la suite de celles de Tourguéniew, de Dostoievsky, de Pouchkine, de Gontcharow, de Korolenko et de Tolstoï.

Or, vous savez ce qui est arrivé il y a une dizaine de jours...

Portant devant eux les Très Saintes Icônes et le portrait de l'Empereur, quelques milliers de pauvres gens, ayant à se plaindre d'une bureaucratie insolente et cupide, douce au fort et rude au faible, ont voulu

faire connaître directement à celui qu'ils appellent leur Père, leurs souffrances et leur misère qu'ils pensent qu'on lui cache... Mal leur en prit !... La troupe tira... La manifestation pacifique tourna à la tuerie sanglante... En peu d'heures, le calme régna dans Saint-Pétersbourg...

A la suite de cette affaire, des mesures excessives de police ont été prises... On parle de milliers et de milliers d'arrestations... De longs convois, comprenant des personnes appartenant à toutes les classes de la société, sont en route pour la Sibérie... On parle même de quelques exécutions...

Parmi les individus qu'attend la potence, on signale l'écrivain dont j'ai pris la liberté d'entretenir Votre Altesse, Maxime Gorki. On prétend que son œuvre amère et grandiose est pour quelque chose dans la récente sédition — et, de ce fait, *on veut le pendre* !...

Oui, Monseigneur, le général Trépoff veut pendre Maxime Gorki !...

Certes, Monseigneur, étant donné notre actuel état de société, la défense nous paraît aussi légitime, aussi admissible que l'attaque. Il est très compréhensible que le puissant cherche à conserver sa puissance, que le riche tienne à sauvegarder ses richesses... La chose est toute naturelle — et tristement humaine.

L'homme, longtemps encore, sera un loup pour l'homme — et le temps est indiscernable de l'universelle bergerie.

Mais, dans la circonstance, en mettant à mort un

homme tel que Maxime Gorki — un écrivain qui n'a fait que son devoir en disant les douleurs qu'il a vues, en réclamant un peu de bien et de liberté pour le pauvre peuple dont il connaît mieux que personne l'effroyable misère, — en pendant à l'âge de trente-cinq ans un génie que la Russie et le monde admirent, l'autorité slave outrepasserait odieusement ses droits.

Du même coup qu'elle abattrait une des plus hautes gloires russes, elle attenterait au patrimoine intellectuel du monde.

Consultez l'Histoire, Monseigneur... Vous verrez que la vraie, l'immortelle gloire d'un pays, celle qui fait illustre à jamais Athènes comme Rome, c'est son Art et ce sont ses artistes !

Je vous supplie, Monseigneur, de penser à tout cela !... Et si Votre Altesse est aussi généreuse qu'elle est brave, il n'est point impossible qu'en faisant valoir près du Tsar ses services et les dangers qu'elle a courus pour Lui, elle n'obtienne en retour de Sa Majesté un peu de clémence pour le génial Gorki.

Pendre le « Grand Douloureux » serait attirer sur la Russie la malédiction de l'Univers ! Ce serait soulever l'indignation et l'éternelle colère de la Postérité !...

(Nice, 2 Février 1905)

A propos de l'entrée d'un "repris de justice"

à l'Académie Française

> Et maintenant, feuillette ce livre abominable, pour te bien convaincre que je ne suis pas tant méprisable, quoique repris de justice et privé de mes droits civiques pour le restant de mes jours.
>
> JEAN RICHEPIN
> (Préface de *La Chanson des Gueux*).



E trouvant à Paris lors de l'élection académique de Jean Richepin, j'eus la curiosité de connaître les vers de la *Chanson des Gueux* qui, en 1876, avaient fait condamner leur auteur à un mois de prison qu'il fit, à cinq cents francs d'amende qu'il paya — sans compter les frais du procès. Je me rendis donc dans ce but à la Bibliothèque Nationale où je demandai : 1° Une édition expurgée de la dite *Chanson ;* 2° La première édition supprimée ; 3° L'in-12 de 46 pages, contenant les passages condamnés, édité en Belgique par Kistemaeckers.

Dans l'heure qui suivit, un garçon vint m'apporter l'édition candide circulant dans le monde avec l'approbation du ministre de l'Intérieur ; puis il m'avertit mystérieusement qu'on se décidait à me laisser parcourir, à une table particulière qu'on appelle la *Réserve*, sous l'œil comminatoire d'un gardien spécial, l'édition supprimée. Enfin, un peu plus tard, on me donnait avis qu'il était « absolument impossible » de me communiquer, sans autorisation signée de M. Henry Marcel, directeur de la Bibliothèque, la sélection belge des pièces poursuivies, contenues, ne l'oublions pas, dans l'édition supprimée que j'avais sous les yeux !... Comme chinoiserie de bibliothécaire, c'était plutôt réussi, avouons-le !...

Prenant mon air le plus innocent, je me dirigeai vers le bureau central, mes deux livres à la main...

— Vous plairait-il, monsieur — dis-je au très aimable fonctionnaire préposé à la réception des bulletins — de me faire assavoir pourquoi je ne puis consulter l'édition belge de la *Chanson des Gueux* ?

— Parce que, monsieur, elle est dans l' « Enfer »!

Je lui tendis mes deux livres :

— Je prendrai cependant, monsieur, la liberté grande de vous faire remarquer que cette première édition — fis-je en lui montrant l'objet de ma seconde demande — contient la totalité des pièces incriminées !... Si je vous ai prié de me confier les... œuvres choisies, éditées par Kistemaeckers, ce n'était que pour m'épargner quelques instants de recherches.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise !...

Si vous tenez absolument à consulter cette brochure, faites une demande au directeur.

— Je vous assure, monsieur, que je n'y tiens pas absolument, répondis-je en m'inclinant...

. . . .

L' « Enfer » de la Bibliothèque Nationale, savez-vous bien, benoît lecteur, ce que cela signifie ?... Les employés de l'endroit pâlissent quand ce nom est proféré soudainement ; une rumeur d'épouvante emplit l'enceinte studieuse ; le bicorne des surveillants oscille comme sous une rafale équinoxiale, et l'ivoire crânien des vieux messieurs retrouve le velouté rubescent des joues des vierges !...

L'Enfer de la Nationale !!...Là sont réunies toutes les tératologies sensuelles, toutes les luxurieuses anomalies..... L'infamie du mot y précise l'infamie de l'idée. C'est le dépotoir de la littérature, le grand collecteur des fétidités, le tout-à-l'égout des séculaires turpitudes !... La *Justine* du Divin Marquis y voisine avec les licencieux décamérons du XVIe et du XVIIe siècle ; les multiformes copies de la *Gamiani* d'A. de M. y ont un commerce intime avec l'*Ode à Priape* et les opuscules aphrodisiaques du siècle du Bien-Aimé ; la *Légende des Sexes* du Sire de Chambley (*vulgo* Edmond Haraucourt) est toute gaillarde d'y retrouver les *Voluptatum libros tres edidit Caïus Valerius*. (Si les prénoms sont ceux du Catulle latin, le volume est du regretté Catulle français).

C'est dans ce Pandemonium de l'Erotique que l'on peut consulter les pièces condamnées de l'acadé-

micien d'hier, Jean Richepin — ce « Jean le Téméraire de la Littérature », comme l'appelait Barbey d'Aurevilly, qui l'aimait malgré tout, malgré cela !...

*
* *

Eh bien, *cela*, vrai, ça n'est pas ça du tout, je vous assure !... Je suis bien certain, par exemple, qu'il ne viendrait aujourd hui à l'idée de personne de faire poursuivre le livre condamné autrefois ! On ne comprend plus maintenant l'accès de pudeur de l'imbécile du *Charivari* qui osa écrire : « Ce livre est non seulement un mauvais livre, mais encore une mauvaise action. » Le lecteur de 1909 approuvera la préface de 1880 : «... Lecteur, tu te diras qu'en somme il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat, que la vertu de nos contemporains est diablement prompte à s'effaroucher, et qu'elle ressemble à ces vieilles dissolues qui poussent la pudeur et la crainte du sens obscène au point de dire le séant d'une bouteille et la tige d'un cheval... »

J'avoue même, devant l'innocuité de cette œuvre, ne pas comprendre l'étrange entêtement de Jean Richepin de ne pas vouloir être décoré avant que les passages supprimés par ordre de la Justice n'aient été rétablis. Ils n'ajouteraient rien à l'intérêt du volume. D'autres pièces furent ajoutées depuis à *La Chanson des Gueux*, que je me permets de trouver diablement plus raides, celle intitulée *Dos*, par exemple, beaucoup plus subversive que *Fils de Fille*, qui n'est que l'aventure plaisante de l'enfant aux trente-six papas.

A part peut-être le « tiroir » de la *Ballade de Joyeuse vie,* le restant de ce poëme est scandaleusement anodin.

Dans l'édition définitive, on trouve, au cours du monologue du *Voyou,* une ligne de points que suivent ces nouveaux quatrains :

> Vrai, vous savez qu' c'est pas ma faute,
> J'fais quoi que j'peux. J'vous dirais ben
> Pourquoi c'est que j'suis pas d'la haute,
> J'l'avais mêm' dit à m'sieu Richpin.
>
> Mais faut croir' qu'ça doit pas s'dire
> Puisque pour s'êt' fait mon écho
> On l'a fourré dans la tir'lire
> Avec les pègres d'Pélago.

Voulez-vous savoir quelle est cette confidence qui contribua à valoir à l'académicien d'hier cette punition ?... La voici :

> Mais crottas ! si j'suis pas d'la haute,
> Quoi qu'en jaspin'nt les médisants,
> Faut pas dire qu' ça soye d' ma faute,
> Ma sœur a pas encor' dix ans !...

La main sur la conscience, je ne comprends pas la rigueur des juges de 1876 !

Examinons encore *Idylle de Pauvres...* Quel est celui que, dans cette pièce de l'édition expurgée, ces deux nouveaux vers imprimés en italiques n'ont pas fait rêver :

> Ici deux gueux s'aimaient jusqu'à la pâmoison.
> Et cela m'a valu trente jours de prison.

On imagine tout, n'est-ee pas ?... On se demande quelle horreur ces deux gueux pouvaient bien commettre !... Ah ! si vous saviez, ami lecteur, combien votre imaginative licencieuse est volée !... Il s'agit simplement des primes ébats d'une fille de ferme et d'un jeune campagnard... Pas une expression n'est incorrecte dans cette bucolique naïve et saine qu'on eut tort de mutiler, alors qu'on ne poursuivait même pas *La Terre,* d'Emile Zola, pleine de détails d'une précision autrement troublante !...

Les deux quatrains supprimés dans la belle pièce *Frère, il faut vivre* ! dédiée à Raoul Ponchon, et qui commence ainsi :

> J'ai pleuré, j'ai souffert d'un long amour déçu,
> Et je me suis repu de larmes et de fièvres ;
> Cela ne nourrit pas, je m'en suis aperçu...

sont d'une belle truculence romantique, et vraiment pas méchants pour un sou... Un mot seul est équivoque si on le considère sous son acception argotique — mais je ne vois pas pourquoi le procureur de la République a voulu lui donner un sens argotique, et, par ce, licencieux... Pour toute défense, il me semble que l'avocat de Jean Richepin n'avait qu'à faire lecture, extraite du Littré, des quatre seules significations du mot incriminé.

Quand on pense que ce sont ces quelques malheureux passages qui privèrent pendant vingt ans le grand écrivain de l'exercice de ses droits civiques, on se demande à quelle peine les juges d'autrefois con-

damneraient aujourd'hui les fabricants de salacités sans excuse qui encombrent les étalages de toutes les librairies, aussi bien françaises qu'étrangères, et laisseraient croire que notre pauvre et glorieux pays est le fournisseur exclusif des maisons chaudes des deux hémisphères !...



WILLY
l'homme au "bord-plat"

> Hélas ! je ris et je n'en ai guère envie !...
>
> D'ALEMBERT (*Lettre à Voltaire*).



oici certainement l'un des hommes les plus singuliers de ce temps, assez fertile, cependant, en hommes singuliers. La figure de Willy est une de celles qui amusent, séduisent, ahurissent, déconcertent, quelquefois scandalisent — intéressent toujours.

Willy n'est connu, ou plutôt il tâche à n'être connu des foules que comme l'auteur de bouquins plutôt folâtres ; c'est, à la vérité, un des hommes de lettres les plus instruits, les plus sensibles, les mieux doués que nous ayons en France.

Il connaît tout ; il a touché à tout. Il s'occupa d'algèbre et de zoologie, de chimie, d'astronomie et de mécanique. Il traduisit de l'allemand et préfaça un

manuel de platinotypie et un autre de ferrotypie ; les procédés photographiques n'ont plus pour lui aucun secret.

Ce blaguèur a une âme de chartiste. Il se révéla, avec le *Mariage de Louis XV* — publié la même année que *Claudine à l'Ecole !* — comme un historien subtil et savant.

Il sait du grec autant qu'homme de France — plus, peut-être, que Jean Moréas. A livre ouvert — à lit ouvert, si vous aimez mieux — il vous traduira le *Banquet* de Platon, ou vous commentera, mieux que Pierre Louys, les *Dialogues des Courtisanes,* de Lucien de Samosate.

A Condorcet comme à Stanislas, il émerveilla ses professeurs par sa facilité à jongler avec les dactyles et les spondées. Plus tard, il se souvenait assez de ce petit exercice pour oser — le monstre ! — commencer ainsi son feuilleton dramatique du 6 décembre 1891 :

« Quum primum Antonius, Theatri-Liberi notus ille moderator, comœdiam quœ Lawn-Tennis inscribitur legit : Pulchre ! Recte ! Bene ! Hœc est illa veritas quam coram civibus, etc... »

Musicien, il l'est comme Chausson, le regretté compositeur !... Personne n'ignore que *L'Ouvreuse du Cirque d'Eté* qui fonctionna à l'*Echo de Paris* quelque quinze ans, n'est autre que l'infernal Willy, qui osa, irrespectueux et funambulesque, publier ses critiques, farcies de calembours à la lyddite et de calembredaines à la panclastite, sous les titres goguenards :

Bains de Sons, la *Mouche des Croches, Notes sans portée*, la *Colle aux quintes, Garçon, l'audition !* etc.!...

Quel type !

*
* *

Véritablement, Willy, c'est l'esprit fait homme. Il a de l'esprit autant, il en eut sonvent plus que Chamfort et que Rivarol, que Talleyrand et que Paul-Louis, que le marquis de Bièvre et que Roqueplan, que Scholl et que Rochefort. Willy a de l'esprit à ne savoir qu'en faire ; c'est pour cela, sans doute, qu'il en a fait souvent un si déplorable usage.

Ce fut désolant de voir un tel écrivain se gâcher de propos pareillement délibéré, chercher une équivoque réclame avec un aussi merveilleux entrain, s'essouffler à courir après le scandale jusqu'à en perdre la réputation !

La soirée du 3 janvier 1907, au Moulin-Rouge, a dû être pour Willy, espérons-le, une date et un avertissement salutaires. Elle l'aura fait réfléchir sur lui-même ; elle lui aura rappelé que l'immoralité publique a des bornes qu'on ne franchit pas impunément ; qu'il y a encore dans ce pays, quoi qu'en vaticinent les Jérémies de la réaction, de la pudeur et de la dignité.

*
* *

A Paris comme en province, on fut très sévère pour Willy, au sujet de cet incident ; on le fut avec raison — on le fut avec justice. Ce m'est pénible d'avoir à le re-

connaître — car j'ai une grande faiblesse pour Willy, comme j'ai une grande admiration pour son talent et pour son esprit. A l'encontre de tant de gens célèbres, « l'homme au bord-plat » gagne à être connu.

Encore que j'eusse eu auparavant avec lui de vagues rapports journalistico-littéraires, je ne le connus véritablement que le 3 avril 1903 — en des circonstances assez tragiques.

Deux jours avant ce 3 avril, un commissionnaire m'apporta le mot suivant, signé de Jean de Mitty, rédacteur en chef du *Cri de Paris*, et l'un de mes meilleurs amis : « Je me bats avec Willy. Voulez-vous me seconder ? Montez en voiture et venez... »

Dix minutes après cette injonction, j'étais chez Mitty... Il me montra le passage d'un livre de Willy, qui venait de paraître, où il était abominablement calomnié et offensé, sous une appellation translucide. Véritablement indigné, j'acceptai de lui servir de témoin ; son autre second fut Henry de Bruchard, l'impétueux Limousin qui endommageait l'autre année à coups de canne la vitrine d'un tailleur du boulevard, parce qu'elle recouvrait des dessins offensants pour M. Denys Cochin et l'archevêque de Paris.

Après nous être rencontrés avec les témoins de Willy, ce délicieux George Vanor que la mort imbécile emporta tout jeune encore, et le belliqueux royaliste André Gaucher, ennemi intime de S. E. Monsieur Merlou, un duel fut reconnu inévitable.

Il eut lieu, le lendemain, à l'établissement Chéri, à Neuilly. Comme la rencontre était fort sérieuse, nous

n'avions voulu ni photographes, ni spectateurs, ni journalistes ; seul y assistait, caché dans un grenier, un rédacteur du *New-York Herald,* qui, sans doute, avait su gagner, à prix d'or, l'indulgence du cerbère. Comme porte-épée, Mitty avait amené son valet de chambre, un Hindou superbe et plein de dignité. C'était la note pittoresque du drame.

Mitty fut prêt le premier. Je le revois encore, arrivant sur le terrain, ses grands yeux clairs flambant d'une flamme mauvaise dans sa face glabre et déterminée... Comme je lui demandais de retirer son haut faux-col, il me répondit, très calme : « Quand Willy arrivera... Je ne veux pas avoir l'air débraillé... »

Willy survint, gentiment bedonnant, l'air un peu vanné — mais le sourire aux lèvres. Mitty retira, alors, placidement, son faux-col.

L'honneur m'était échu de diriger le combat. Les adversaires face à face, l'épée à la main, je prononçai, après les recommandations d'usage — qu'on écoute bien mal, à ce moment-là ! — le fatidique « Allez, Messieurs ! »

Seigneur !... J'ai assisté dans ma vie à quelque trois ou quatre douzaines de duels — mais, jamais, jamais, je n'en ai vu de plus rapide, de plus émotionnant !...

Les lames à peine engagées, Jean de Mitty avait chargé avec une fureur inconcevable, « bourrant » le bras raccourci, cherchant la poitrine, se souciant peu d'écarter le fer adverse... Un coup à se faire embrocher, si Willy, au lieu de chercher à parer, avait simplement

rompu d'un pas, en tenant la pointe en ligne, à bout de bras...

Halte !... Les combattants s'arrêtent... Willy, pâle un peu, porte la main gauche à son flanc et la retire ensanglantée... Une tache rouge s'agrandit sinistrement sur la chemise... Les docteurs accourent... Ils emmènent Willy vers sa cabine — malgré ses protestations... « Je vous assure, mon cher ami — m'assurait-il toujours souriant — ce n'est rien, je puis continuer... » — « C'est bon, nous allons voir ce que disent les médecins... »

Inutile d'ajouter que les médecins, tout retournés encore de l'aventure, ne voulaient plus rien savoir et affirmaient avec raison que Willy était en état manifeste d'infériorité... Par bonheur, le fer de Mitty n'avait pénétré que de six ou huit centimètres, de biais, dans la couche graisseuse... Si le coup avait été porté seulement de cinq centimètres un peu plus à droite, en plein ventre, il est fort probable que nous eussions connu les désagréments de la Cour d'Assises...

*
* *

Le lendemain de cette alerte, je recevais un livre de Willy avec un mot charmant. J'en profitais pour le complimenter de sa conduite au Pré-Chéri — mais aussi pour lui dire tout le mal que je pensais de l'odieuse élucubration brochée contre Mitty.

Deux jours après, Jean de Mitty me montrait une lettre où Willy, fort bellement, s'excusait de l'avoir

inconsidérément offensé, et lui promettait de supprimer le méchant passage dans les éditions futures de son livre. J'écrivis à Willy pour le féliciter de son action — ce qui me valut de recevoir la lettre suivante :

« J'ignorais si Jean de Mitty avait, ou non, reçu ma lettre. Je suis heureux qu'elle lui soit parvenue et plus heureux qu'il vous l'ait communiquée. Et je me déclare enchanté, cher ami, de votre approbation. Il va sans dire que je n'avais pris conseil de personne et que je n'ai parlé à personne de cette décision, jusqu'à ce jour. Vous m'avez fait un gros plaisir en m'écrivant... »

Quelques mois plus tard, il réparait sa faute, complètement et noblement, en publiant les lignes suivantes dans le *Soir* :

« ... Et quand je me suis trompé, je l'avoue tout bonnement. Il m'est arrivé de prendre la mouche mal à propos et de dire des impertinences imméritées à quelques personnes... Trompé par des potins mensongers, j'ai porté à la légère, contre M. Jean de Mitty, des accusations sans la moindre consistance, dont je m'honore, mieux informé, de proclamer la fausseté absolue. Reconnaître ses torts m'a toujours paru facile et honnête. »

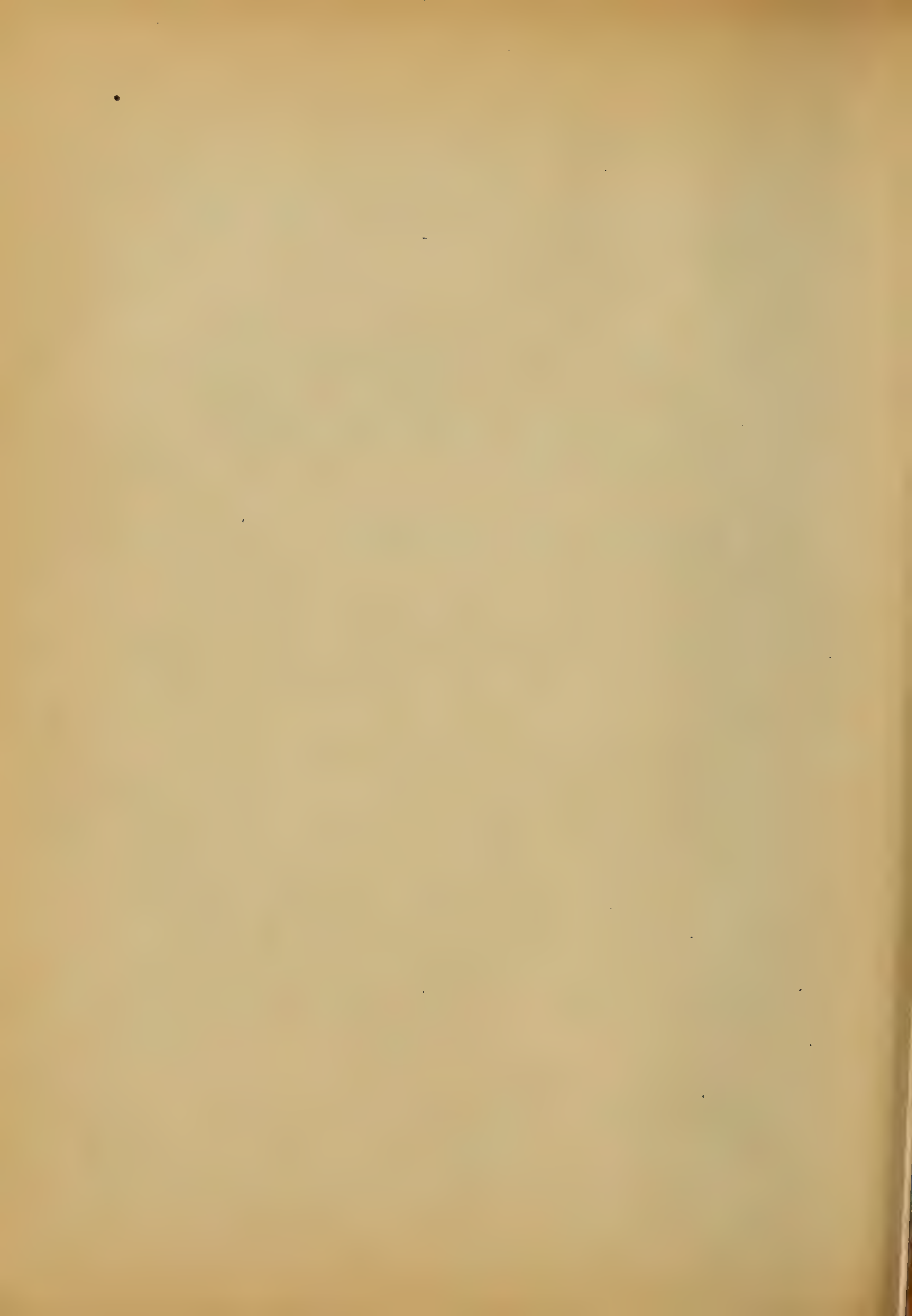
Un grand gosse, ce Willy — et un bon garçon, et un brave homme, au fond, quand il n'éprouve pas le maladif besoin d'épater la galerie...

Celui, peut-être, qui l'a le mieux jugé, c'est Henry Bataille qui, au-dessous d'un curieux portrait de Willy, inscrivait ces mots :

« La vie n'a pas déformé le bonheur tranquille des lignes. La volupté laisse seule quelques empreintes molles. Est-ce la volupté ? On sent en tout cas que le rire n'est pas le but de cette intelligence... On doute... C'est trouble... Qu'est-ce ?... »

Demandez donc à Willy si le rire est le but de son intelligence... Il vous éclatera au nez d'un rire... mais d'un rire !... que vous en serez, suivant son expression, comme deux ronds de flan !...





Croquis et impressions de voyage

A Monsieur Louis Bertrand



Croquis et impressions de voyage

SOUVENIR DE HOLLANDE

DELFT... Ville de rêve, de tristesse et de silence, où des barques glissent sans bruit sous les arches étroites et basses des canaux bordés d'arbres...

Un vieillard m'accompagne, le prince Louis-Charles de Bourbon, fils d'un certain « Naundorff » qui mourut en cette ville il y a cinquante ans...

Nous arrivons à une grande place gazonnée, plantée irrégulièrement de très hauts arbres ; sur notre gauche est une sorte de champ entouré de grilles ; des herbes folles y poussent ; c'est le Vieux-Cimetière.

— Nous y sommes, me dit le vieillard d'une voix un peu rauque.

Le sang s'est soudain porté à sa face déjà rouge ; des tremblements agitent ses mains qui tiennent la clef du champ qu'il est allé chercher chez le gardien.

Nous entrons... Et soudain, mon compagnon se précipite vers le milieu du champ, et tombe à genoux

près d'une pierre tombale placée à ras de terre, et que les herbes recouvrent à demi. Il se met à sangloter et à prier ; je ne parviens pas à surprendre, parmi ses sanglots, en quelle langue il prie... Je suis saisi moi-même d'une émotion singulière, en lisant sur la dalle cette épitaphe étrange :

ICI REPOSE
LOUIS XVII
CHARLES-LOUIS, DUC DE NORMANDIE
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE
NÉ A VERSAILLES LE 27 MARS 1785
DÉCÉDÉ A DELFT LE 10 AOUT 1845

Je m'éloigne un peu, le laissant à ses prières... Il fait le signe de la croix et se relève, les yeux rouges, les joues baignées de larmes qu'il essuie... Il se dirige maintenant vers la porte ; je le rejoins avant qu'il ne l'ait franchie, et je lui dis, le bras tendu vers la tombe :

— Pouvez-vous me jurer que vous avez la conviction que l'être dont les restes reposent sous cette pierre était vraiment Sa Majesté Louis XVII, roi de France ?...

Appuyant sur moi ses yeux gris-bleu, encore voilés de pleurs, le vieillard me répond lentement, avec force :

— Je vous le jure !... (Delft, 4 juin 1895).

LA VILLE MORTE.

Le trajet par chemin de fer de Naples à Pompeï est des plus pittoresques... On passe au travers de jardins en pleine floraison, près de jolies villas, où les bourgeois de Naples viennent se reposer des bruits de la ville... Le long des murs bordant la voie, il y a des avalanches de roses, de géraniums, de gobéas et de passiflores...

Les stations sont les ports, vraiment saisissants de couleur et de poésie, de Portici, de Torre del Greco, de Torre Annunziata... Sur la plage de ce dernier, en face de l'*Officina elettrica*, en plein soleil, et sous l'œil paterne de quelques carabiniers, une douzaine de gamins de dix à quinze ans prennent leurs ébats dans le sommaire costume d'Adam, notre père commun, sans même, autour des reins, le moindre *succingulum, vulgo* caleçon... Il faut avouer que ces petits coquins-là sont faits au moule, et qu'ils « portent » la nudité avec un chic incroyable... Habitués à vivre nus, ils n'ont qu'une notion très lointaine de la pudeur ; et ils raviraient ainsi le sens esthétique de M. Pierre Louys. .

Nous arrivons à Pompeï.... Quelques hôtels, quelques maisons avoisinent la gare... On se rend à la ville morte par une allée plantée de vernis du Japon à l'odeur entêtante.... De jolis lézards gris, verts, zigzaguent sans trop d'émoi sur les bords de la route... Des camelots vous offrent des bibelots et des cartes postales...

On arrive aux guichets... Moyennant cinquante

sous, vous avez accès dans la ville ; et pour dix sous de plus, il vous est loisible de visiter l'amphithéâtre... Allons-y de nos trois francs, auxquels il nous faudra ajouter, toujours par personne, *una lira* de guide et *venti centesimi* de *buona mano*, ne l'oublions pas...

Nous nous élançons dans Pompeï à la suite de notre guide... Ce cicerone, qui rappelle d'ailleurs fort peu Cicéron, parle, avec une incroyable rapidité et l'accent belge, un français des plus curieux...

Maintenant, vous pensez bien que je ne vais pas me donner les gants de vous découvrir Pompeï, après ce savant assez connu qui s'appelle M. Bœdeker.

Cela vous intéresserait de la façon la plus vague que je vous dise que, vous trouvant à la porte d'Hercule et désirant aller au temple d'Isis, il vous faut prendre sur votre gauche la Via Prima, puis la troisième rue à droite qui est la Strada di Mercurio, ensuite, sur votre gauche, la Strada della Fortuna ; enfin, sur votre droite, la Strada di Stabia, qui vous mène audit Temple d'Isis (quatrième rue, première maison en face)...

Vous passionnerai-je follement, en vous conseillant d'aller voir, après la maison de Marco Alconio, celle de Méléagre, la Casa di Pansa après celle des Vitii ; le Temple de Jupiter après celui d'Apollon, ou celui de Mercure (hélas !) après celui de Vénus...

Et cela me fait rappeler que notre guide nous confie des choses singulières... Après la visite de la Casa de Marco Alconio, il nous propose, comme à de vulgaires commis-voyageurs, de nous mener dans la

Strada del Lupanaro, ce que, d'ailleurs, les archéologues improvisés que nous sommes, se hâtent d'accepter.

— Cette maison qué vous voyez — nous dit-il — est cellé-là dou pharmacian... Comme elle était pareille beaucoup à celle di loupanar, les signori ils sé trompaient et ils venaient toujours chez loui... A la fino, lé pharmacian, embêté, il a fini par écrire sour sa maison cet avis qué vous pouvez voir encore quelqué temps avant : Cé n'est point ici lé loupanar, c'est plous loin..

J'ajouterai, si vous voulez tout savoir, que l'accès de cette maison est interdit aux dames, à cause des grivoiseries peintes sur les murs de ce lieu « destiné pour les plaisirs sensuels » comme le dit, dans un français bien savoureux, un petit guide de Pompeï.

... Ce qui n'est point dans les livres, ce qui n'est point dans le Bœdeker, ce que, surtout, ne vous suggérera pas le cicérone, — ce que, seulement, vous pourrez découvrir dans votre cœur ou dans votre âme, c'est l'intense, l'effroyable, l'inexpressible mélancolie qui se dégage de ces temples, de ces maisons, de ces pierres, de ces ruines qui furent une ville vivante et joyeuse comme Naples ou Nice ; une ville qui, soudain, il y a de cela deux mille ans, s'endormit en quelques heures d'un sommeil qui pouvait être éternel et qui dura dix-huit siècles. Les hommes avaient même perdu toute notion de son existence, quand le soc d'un laboureur la rendit, par hasard, à la lumière.

Est-ce un bien, est-ce un mal, cette résurrection ?

Que répondrais-tu, s'il t'était donné de répondre, cité qui vis grandir Sénèque et abritas Phèdre, le satiriste, des fureurs de Séjan?...

Le soleil est le même que celui d'il y a deux mille ans, le soleil qui roule au-dessus de tes murs sans toit, dans l'éternel azur... Mais l'humanité d'aujourd'hui ne correspond plus à tes ruines. Nos âmes, comme nos vêtements, n'ont plus rien de commun avec l'âme et le costume antiques...

Et les seuls humains qui puissent encore errer sans trop d'anachronisme, par tes ruelles et tes voies, ce sont les gamins rieurs que j'ai vus, tout à l'heure, jouer, tous nus, au bord de la mer et dans le grand soleil... (Pompeï, juin 1904).

DANS LES SOUKHS

JE promène ma rêverie amusée dans une rue montante de Tunis, la rue Abd-el-Chose ou Sidi-ben-Machin, je ne sais au juste. Autour de moi, c'est une foule omnicolore d'Arabes, de Kabyles, de Bédouins, qui se rendent d'un pas pressé à leurs affaires. Personne ne fait attention à moi, si ce n'est, au seuil des soukhs, les marchands de bibelots, de parfums ou d'étoffes. D'une voix douce et persuasive, la main au cœur, un tenancier de bazar me vante, en un français correct et fleuri, la perfection et le bon marché de sa marchandise. Je le remercie aimablement, mais je n'achète rien — ce qui ne l'empêche pas

de me parfumer la moustache d'un soupçon d'essence de rose.

Des femmes passent, le nez écrasé sous le *tcharcharf* noir qui ne laisse apercevoir que leurs yeux—plus ou moins brillants, plus ou moins bridés. On sent qu'elles sont en général laides ou vieilles. Le hideux pantalon flottant qu'elles arborent leur donne l'air de clowns qui auraient mal tourné. Voici des juives à la face blême et luisante, dont les cheveux noirs huileux se somment d'un étrange bonnet pointu, d'où pend un long voile de mousseline blanche ; ça rappelle à la fois les dames du règne de Charles VI et les fées Carabosse du bon Perrault. Les sandales de cuir jaune, rouge ou vert claquent sur les pavés hostiles de la rue — mais, aux talons, les bas, plus ou moins blancs, plus ou moins boueux, sont troués ou reprisés.

Voici un Kabyle svelte et maigre sous le burnous de toile à sac. Ses jambes nerveuses sont nues jusqu'aux rotules — mais il porte une paire de bottines à élastiques, tatouées sur la peau !...

Accroupis gravement sur des tables, à l'intérieur des soukhs, des Arabes boivent interminablement de minuscules tasses de café en échangeant de rares paroles.

Sous le soleil, la rue sent à la fois l'encens, l'orange, le pipi de chat, le vieux cuir et le jasmin.

(Tunis, février 1909).

LE TRAMWAY DE SALAMMBÔ

De graves savants s'exterminent à prouver que Salammbô n'a jamais existé. Je me garderai bien de prendre parti dans cette querelle. Tout ce que je puis dire, c'est que son tramway existe — puisque je l'ai pris tout à l'heure, aux environs de la statue de Jules Ferry, pour me rendre à Carthage. Il a filé avec une vitesse de rapide tout le long de l'étroite bande de terre caillouteuse qui sépare le lac de Tunis de l'étroit goulet. Puis, soudain, au bout d'une demi-heure, j'ai entendu quelqu'un hurler : Salammbô ! Salammbô !... Ce n'était point le Lybien Mâtho appelant la fille d'Hamilcar ; c'était simplement le conducteur du tramway qui promulguait le nom de la station.

Je suis descendu ; j'ai gravi un âpre raidillon qui mène à la cathédrale des Pères Blancs. J'ai visité la cathédrale comme j'ai visité le Musée, beaucoup plus intéressant, d'ailleurs. Puis j'ai demandé où était Carthage ; on m'a montré une plaine vallonnée, sans maisons, sans arbres, parfaitement stérile, et on m'a dit : « Voilà Carthage... » Et je me suis rappelé la parole de Caton l'Ancien : *Delenda Carthago* — et je me suis dit que jamais parole n'avait été mieux réalisée.

Dans mon cœur, j'ai plus encore admiré Gustave Flaubert, auquel cette plaine désertique a inspiré un roman de trois cent cinquante-deux pages du texte le plus serré. On s'étonne simplement que le nom de

l'écrivain n'ait pas été donné, lui aussi, à une station du tramway de Carthage ; c'était bien le moins de mettre le nom du créateur à côté de celui de sa créature.

Vers les cinq heures du soir, j'ai repris le tramway pour Tunis à la station de Carthage. Derrière la petite gare, il y a un hôtel qui s'appelle Pavillon Beau-Séjour ; il a le téléphone (n° 8).

Presque au zénith, dans le ciel d'un bleu sombre, la lune — Tanit, pardon ! — penchait vers nous une bonne face aussi pleine que narquoise. La mer était d'un vert glauque. Au delà du golfe, les monts étageaient leurs croupes violettes. Leurs voiles en ciseaux, des tartanes aux voiles rouges fuyaient sous l'effort de la brise de terre... (Tunis, février 1909).

CATACOMBE DEI CAPPUCCINI.

Il existe nombre de choses intéressantes à Palerme, à commencer par la « Cappella Palatina » qui est bien un des plus somptueux joyaux du monde, tant au point de vue de l'architecture que de la décoration, l'église Saint-Jean-des-Ermites, le vieux cloître de la Martorana où des roses poussent entre des ruines, — sans compter certaine vieille fontaine d'un style florentino-scandaleux qui aurait grandement esjoui la verve libidineuse de messer Boccace, de Piron ou d'Armand Silvestre, mais ferait défaillir de male épouvante notre Lys national, le sénateur Bérenger.

A Palerme, si j'aime encore la masse harmonieuse du Monte Pellegrino qui domine splendidement la ville et la rade, j'aime aussi les petites charrettes campagnardes dont les panneaux représentent, à la manière d'Epinal, des scènes de religion, d'amour, de batailles et de supplices.

Mais l'endroit qui m'a le plus intéressé est situé hors de Palerme, à dix minutes de tramway de la place de la Poste : c'est l'ossuaire *dei Cappuccini*.

On m'a dit que cette catacombe extraordinaire avait inspiré à Guy de Maupassant une de ses plus belles chroniques ; je le crois sans peine. L'amer auteur d'*Une Vie* devait trouver dans ce lieu macabre le souffle attisant le flambeau de son mélancolique génie.

A la vérité, c'est surtout la plume d'un Edgar Poe ou d'un Hoffmann qu'il faudrait pour décrire l'aspect des galeries de cette crypte fantastique où sont exposés les restes squelettiques ou desséchés d'une dizaine de mille de notables Palermitains.

Tombant de larges soupiraux, un jour très suffisant éclaire, à droite et à gauche, sous les hautes voussures romanes, des rangées de squelettes pressés, debout, les uns contre les autres, les uns au-dessus des autres, dans les attitudes les plus étranges. Ils sont vêtus de robes de bure, de linceuls jadis blancs, de tuniques jadis noires ; les mains — les mains ! — s'enfoncent généralement dans les manches guenilleuses ou en loques... Et rien n'est impressionnant comme ces crânes fixant sur vous le vide de leurs

orbites, sous le capuchon poussiéreux qui les couvre encore...

On se demande quelle étrange pensée a pu décider cette exhibition posthume, quelle mentalité pouvaient bien avoir ceux ou celles — car il y a là une galerie occupée uniquement par les squelettes qu'habillèrent jadis des chairs féminines! — dont on peut contempler ici les restes lamentables...

Des vers vous reviennent en mémoire :

Squelette, réponds-moi : Quas-tu fait de ton âme ?
Flambeau, qu'as-tu fait de ta flamme ?
Cage déserte, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait ?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave ?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

Une étiquette jaunie, épinglée sur l'étoffe, commémore le nom du défunt ou de la défunte, la date de sa naissance et celle de son trépas.

Une galerie a été réservée aux ecclésiastiques. Ils sont là, quelques centaines, revêtus de soutanes noires ou de camails violets, le chef coiffé d'un bonnet carré, orné d'un pompon violet, lequel bonnet prend parfois les plus inquiétantes positions.

Il y a là des morts qui n'ont pas voulu connaître des promiscuités sans doute fâcheuses, car ils se sont fait ensevelir en des cercueils vitrés qui servent en quelque sorte de soubassement aux rangées de squelettes placés contre les murs. On peut voir dans ces cercueils des figures dont l'état de conservation est positivement stupéfiant...

Pour que l'effet soit intense et complet, ce n'est pas à la lumière du jour qu'on devrait visiter cette nécropole. Il faudrait ici la flamme mouvante des torches animant d'une vie spectrale tous ces vestiges humains, et réalisant par ainsi une Danse des Morts dont la vérité laisserait bien loin derrière elle la fresque symbolique de Hans Holbein.

(Palerme, mars 1909.)

TAORMINA

Il y a des endroits de la terre si beaux qu'on voudrait les presser contre son cœur... » Je me suis souvenu de cette phrase de Gustave Flaubert dans la *Tentation de Saint-Antoine*, en contemplant du théâtre grec de Taormina le paysage divin qui s'étendait sous mes yeux.

Le ciel était merveilleusement pur ; à peine si, vers le Sud, son azur tendre se brochait de la soie floche de quelques vagues cirrus. Sous le soleil chaud, la mer Ionienne, que caressait une brise molle, alliait le saphir foncé de ses vagues à l'émeraude limpide de ses courants.

Je dominais du regard l'un des plus radieux vestiges de l'art grec, ce théâtre où trente mille spectateurs pouvaient applaudir, il y a deux mille ans, les comédies d'Aristophane ou les tragédies d'Eschyle. J'admirais les proportions de la scène, l'harmonie de ses colonnes — mais j'admirais plus encore le génie

hellène qui avait placé ce théâtre contre cet incomparable décor, lui donnant comme toile de fond la mer d'Ionie, la verte campagne sicilienne et le volcan Etna, cette « colonne du ciel », comme dit Pindare.

A coup sûr, c'est un des spectacles les plus émouvants du monde, autant par le paysage même que par tous les prodigieux souvenirs qu'il évoque.

Toute la moitié supérieure du volcan était couverte de neige, et le sommet, émergeant d'une nuée argentée, scintillait doucement sous les rayons du soleil... Il n'avait rien de bien terrible, le monstre qui fait trembler la Sicile, nous apparaissant sans doute, ce jour-là, comme il apparut à Elysée Reclus : « Les traits de l'Etna, si réguliers et si nobles dans leur repos, ont quelque chose de la figure d'un dieu endormi ; ce n'est point là, ainsi que le disait le génie antique, la montagne qui pèse sur le corps d'Encelade, c'est le Titan lui-même, l'ancienne divinité protectrice des Sicules, délaissé pour les dieux plus jeune de la Grèce, les maîtres de l'Olympe. »

Comme je montais de la gare de Giardini à Taormina, des affiches m'ont appris qu'une Compagnie se proposait d'établir un chemin de fer de cent quatorze kilomètres pour escalader les 3.500 mètres d'altitude de l'Etna.

Ces audacieux mortels, ô Reclus, ne vont-ils pas réveiller le « dieu endormi » ?...

(Mars 1909.)

EN RADE DE NAPLES

VOILA ce Vésuve, couronné jadis de pampres verts !... Les voilà, ces coteaux que Bacchus préférait aux collines de Nyse ! Naguère encore, les satyres dansaient sur ce mont ; il fut le séjour de Vénus, plus cher à la déesse que Lacédémone. Hercule aussi l'illustra de son nom. Les flammes ont tout détruit, tout enseveli sous des monceaux de cendres ! Les dieux mêmes voudraient que cela ne leur eût pas été permis !... »

Moi qui ai vu, qui ai gravi le Vésuve il y a cinq ans, qui ai chanté la luxuriante végétation de ses collines, ses vignes géantes, ses hauts eucalyptus, ses chênes, ses vernis du Japon, l'exquise odeur de ses genêts fleuris, je pourrais répéter les lamentations que Martial proférait il y a près de deux mille ans. L'éruption de 1906 est la réédition de celle de l'année 79 qui anéantit Herculanum et Pompeï. Le voici à nouveau dévasté par la flamme, la cendre et la lave, le « mont cher à Bacchus !... »

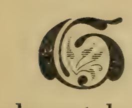
Mais, malgré tout, il fait toujours bien dans le paysage, encore que son cratère soit un peu déformé par le fait de sa dernière éruption, monstre qui, à l'exemple du Catoblépas, s'est lui-même dévoré !...

La lune, ce soir, monte dans le ciel d'un bleu profond, plein de scintillantes étoiles, et se répercute sur la mer en une féerique traînée d'argent. Les faubourgs de Naples, de Portici, de Torre del Greco, de Torre Annunziata ceignent le golfe d'une ceinture de

molles clartés. Des lumières vertes, rouges, blanches dansent aux hunes des vaisseaux. Le Vésuve et le Monte Somma découpent nettement leurs silhouettes altières au-dessus des collines violettes. Sur le volcan, une fumée légère s'épanouit en ombelle.

On entend au loin des frisselis de guitare, des soupirs de mandoline accompagnant des voix ardentes qui chantent des chansons d'amour... (A bord de *l'Ile de France,* Mars 1909.)

A TRAVERS L'ÉPOUVANTE



INQ heures du matin... La voix du *stewart* nous avertit que le yacht arrive devant Messine. Nous défilons lentement, sans bruit, devant la ville assassinée.

Une aube craintive se lève sur la Sicile. La mer, calme, est couleur d'acier ; les maisons situées au long des quais sont uniformément jaunes ; la ville s'étage contre des collines verdoyantes ; au dernier plan, les monts, touchés par les premières lueurs du soleil, sont d'un rose violet ; dans le ciel d'un bleu tendre et soyeux, déserté par les autres étoiles, Jupiter seul scintille ardemment...

...Nous sommes descendus à terre... Comme en un rêve, nous errons maintenant parmi l'accablante horreur de la gigantesque catastrophe. Des ruines, des ruines... On est environné de ruines... Des palais, construits en pierres de taille, se sont écroulés

comme des jeux de cartes. A côté, l'on voit des pans de maisons restés debout, montrant la distribution des étages, les papiers des appartements ; il y a des moitiés de plafonds, de planchers, de cloisons ; à des troisièmes, on voit des lits suspendus dans le vide, des fauteuils, des chaises ; il y a des rideaux aux fenêtres sans vitres ; des tapisseries s'effilochent contre les murs. Quelque part on aperçoit, à dix mètres du sol, une horloge qui marque l'heure exacte du drame... Dans certaines rues, les décombres, les déblais atteignent la hauteur d'un entresol, d'un premier. Des sentiers abrupts, sinueux, sont frayés parmi le désastre.

Des gens vont, viennent, vaquent à leurs affaires sous le regard, presque blasé aujourd'hui, des carabiniers en faction. Il y en a qui fouillent les décombres ; d'autres mettent en d'étroites boîtes de zinc des restes innomables ; un ouvrier a le pied posé sur quelque chose qui fut une main... J'aperçois des jeunes gens rieurs qui jouent aux dés sur un cercueil... Une odeur de cadavre se mêle à l'odeur du phénol.

Je crois que c'est *Via Cavour* — ce qui fut la *Via Cavour* ! — que j'ai aperçu, en me penchant par dessus des amoncellements de gravats, le chœur de ce qui fut une église, l'église Saint-Nicolas. Dans ce chœur, il y a un groupe peint à couleurs crues ; la Vierge, agenouillée dans ses habits bleus, tend les mains implorantes vers un Christ en croix, décapité, dont les bras, sectionnés à l'épaule, pendent, retenus seulement par les clous plantés dans les mains.

Sur la Piazza del Duomo, je ramasse un manuscrit

maculé de boue ; c'est un devoir d'écolier, le cinquième chant de la *Divine Comédie*. A côté de réverbères à moitié abattus, des arbres reverdissent.

Piazza del Municipio, la façade du Teatro Novita est restée intacte. Contre les murs, l'on voit encore une affiche annonçant la représentation de *l'Impronta* ou la *Mano rossa*. Elle est effectivement passée « à l'imprévu », la « main rouge ... »

(Messine, 3 Mars 1909)

SAINT PIERRE AU PIED TROUÉ

ROME est vraiment une ville prodigieuse, admirable, unique, et l'on comprend bien l'attrait puissant qu'elle exerce sur les esprits les plus divers. Il est impossible de réunir en un plus petit espace une pareille collection de souvenirs, un tel assemblage de chefs-d'œuvre. Sans cesse, vous passez de la stupéfaction à l'émerveillement.

Quoi de plus riche, de plus somptueux que le palais du Vatican, avec ses antiques et ses fresques, sa Chapelle Sixtine et les appartements des Borgia !... Quoi de plus monumental que la basilique de Saint-Pierre, dont le dôme est dû à ce titanesque Michel-Ange !... Quoi de plus monstrueux que le Colisée ou les Thermes de Caracalla !... Quoi de plus délicat que l'Arc de Constantin, de plus suggestif que le Forum ?... Aimez-vous la grâce ? C'est dans Rome que vous trouvez l'Apollon du Belvédère... Aimez-vous la force ? Al-

lez voir le Moïse de Michel-Ange dans l'église Saint-Pierre-ès-liens, ou le fameux Torse dans les galeries du Vatican... Rome résume l'effort des civilisations, l'art humain, l'éternelle beauté.

Pourquoi, à cette heure-ci, me souviens-je particulièrement, entre toutes ces splendeurs aperçues comme en un rêve, de la statue de l'apôtre Pierre dans la basilique qui porte son nom ? Certes, elle est bien vieille, puisque d'aucuns lui donnent jusqu'à quinze cents ans d'existence ; mais, si on la considère au seul point de vue de l'art, elle n'a rien de bien sensationnel.

C'est un bronze noir, sans aucune patine, sans éclat aucun, que l'on trouve à droite, près de l'entrée des tombeaux des Apôtres.

Sur un fond or et rouge de mosaïques, sous un dais somptueux, le Pêcheur est représenté assis dans un siège de marbre blanc ; dans la main gauche il tient les clefs qui « ouvriront le Paradis au dernier jour », tandis que la droite érige, en un geste de bénédiction, son index et son médium. Une auréole d'or somme la tête sans grande expression.

La chose émouvante de cette statue est le pied droit que des générations de croyants ont usé à force d'y appliquer des lèvres ferventes. Car il est usé, usé complètement, troué même par les baisers que des millions de chrétiens lui ont donnés depuis des centaines et des centaines d'ans. C'est une des marques les plus étonnamment tangibles de la piété catholique — et c'est peut-être aussi la plus touchante, la plus troublante manifestation d'une religion qui, partie d'un humble

bourg de Galilée, changea complètement la face d'un monde. (Rome, Mars 1909).

LA BOUILLABAISSE DANS LA CALANQUE

Les rafales de suroît tombent dru dans la petite baie de Campanella par-dessus la colline qui la sépare de Porto-Pollo. Elles précèdent de vilains nuages plombés qui m'ont tout l'air de vouloir crever sur nos têtes. La barque trapue a été presque tirée sur la plage de sable fin ; hâtivement, le matelot et le mousse ont improvisé une tente sous les lentisques d'un rocher placé à contre-vent. Des rames, solidement amarrées, soutiennent théâtralement la toile déclive... L'orage peut venir... Il vient... De larges gouttes commencent à s'écraser sur l'abri de fortune. Le matelot et le mousse s'empressent de débarquer le panier de poissons, la marmite, la caisse renfermant la vaisselle... On se met à gratter et à nettoyer les rougets, les blades, les perches, les rascasses, la murène énorme ; on prépare les oignons, les tomates et les aulx. Le mousse revient avec de la broussaille sèche et du petit bois ; à l'aide de quelques grosses pierres, un foyer est rapidement élevé... Le bois crépite et fume sous la marmite qui le protège de la pluie tombant à présent de façon sérieuse...

La bouillabaisse est prête... Etendus côte à côte sur une couverture jetée à terre, nous la savourons de

manière un peu primitive — en y mettant les doigts, oui, Madame...

Et je ne vois pas très bien la différence qui sépare, en ce moment, les quelques « civilisés » que nous sommes, des « barbares » qui, jadis, bâtirent la tour de guerre que nous apercevons au sommet d'une colline, sur notre droite, à travers un rideau de pluie, l'élégante tour gênoise à taille fine, qui semble sortie d'un manuscrit héraldique du XVe siècle.

(Corse, Novembre 1907.)

LA KASBAH

La Kasbah, merveille d'Alger, plus merveilleuse encore d'avoir survécu parmi la civilisation européenne qui l'enserre de toutes parts — la Kasbah, plus pittoresque, plus musulmane, plus orientale à elle seule que tous les soukhs tunisiens !... Cette Kasbah ! chaque fois que j'ai une ou deux heures à perdre, j'y vais promener ma rêverie, toujours amusée, toujours intéressée... Je marche au hasard, prenant une sordide venelle à gauche, une torte ruelle à droite, tombant dans une étrange impasse, d'où je sors pour gravir un ténébreux couloir qui me mène sur une petite place ensoleillée. Je flâne à l'aveuglette, montant, descendant, redoutant simplement de retrouver une rue à l'européenne, incapable de me guider dans ce labyrinthe extravagant que, seuls, connaissent à fond les indigènes ou les « cagayous » du port.

C'est là que vous pouvez surprendre un peu la vie arabe, dans ces rues (?) de la Grue, du Chameau, de la Girafe, de la Mer Rouge, des Dattes, Ben-Ali, Médée, Annibal, du Palmier, etc., inaccessibles aux voitures, la voie n'étant qu'un escalier plus ou moins ardu, ou qu'un étroit raidillon aux pavés glissants et comme savonnés, seulement indulgents aux pieds nus et cornés des petits *yaouleds*. Si jamais, chère Madame et amie, les hasards des voyages vous amènent en ces périlleux parages, je vous engage vivement à munir pour l'occasion vos délicates bottines de ces affreuses talonnettes en caoutchouc qui vous seront ici de la plus grande utilité ; autrement, il se pourrait fort que vous risquiez, si j'ose dire, de faire mesurer toute l'étendue de vos charmes aux pavés de la Kasbah. (Il nous faudrait les plaindre, Madame, car ils ignoreraient leur bonheur...)

Et comment vous décrire la vie intense qui emplit cette Kasbah !... Cela requiert tout le génie amassé de ces orientalistes de la plume : Fromentin, Pierre Loti, Maupassant, Louis Bertrand... Les « pots de couleur locale » que réclamait le bon Théophile Gautier, je vous assure qu'on les trouve ici !... Ah ! toutes ces minuscules échoppes, tous ces puérils éventaires, où se débitent toutes sortes de denrées cocasses, de mets bizarres ; toutes ces petites épiceries encadrées d'un chapelet de piments rouges, alternant avec un rang d'oignons dorés ; ces ateliers en plein vent où l'on travaille avec un curieux primitif le bois, le cuir et les étoffes... Et ces petits *patios*, à sveltes colonnettes blanches et bleues, soudainement aperçus par une porte entr'ouverte !...

Les gens vont, viennent, musent, bavardent, marchandent sans faire attention à vous. Voici des Juifs au turban jaune, aux bas violets ; des Arabes à burnous, le front ceint de cordelettes brunes ; des Kabyles à la gandourah loqueteuse, aux pieds nus. Voici des femmes aux pantalons flottants, les chevilles nues dans des sandales éculées, la tête couverte d'un haïck de laine, la face cachée par le tcharchaf de mousseline qui ne laisse voir que les yeux !... Est-ce un sens qui me manque, mais je ne leur découvre aucun piquant, à toutes ces femmes voilées qui me semblent toutes, vieilles ou jeunes, des paquets ambulants qui se ressembleraient tous !... Je ne porte aucune attention à leurs yeux plus au moins brillants, plus ou moins battus, plus ou moins meurtris. Elles m'indiffèrent à un degré qui m'épouvante — et je crains fort de quitter l'Algérie sans avoir essayé de faire tomber un de ces tcharchafs sous lesquels je ne soupçonne aucun affolant mystère... (Alger, Décembre 1909.)

EN BRETAGNE

Il fait ici un temps abominable, un temps d'octobre ; il bruine, il pleut, il vente... Par la grand'rue du bourg, bordée de pittoresques petites maisons du XVI[e] et du XVII[e] siècle, aux toits aigus, papelonnés d'ardoises ainsi que les façades, toutes demeures qui semblent sorties d'une gravure de Callot ou des *Contes drôlatiques* de Gustave

Doré, je vais jusqu'au quai voir si l'on peut prendre la mer... Un « crachin » froid qui me scionne la figure m'enlève toute espérance...

Je vais promener ma mélancolie autour de l'église du Faou, entourée d'un mur épais que bat la marée. Elle est d'ailleurs adorable, cette église, où se mélange le plus heureusement du monde, le style Renaissance avec le gothique flamboyant. Son léger clocher à jour surgit, fier, des hauts ormes qui l'entourent. Au-dessus du porche trapu, je lis cette inscription : *Ceste thour a esté fondée le 19 mars 1628, estant pour lors gouverneur Jan Guermeur.*

Des sirènes d'automobiles ont beau promulguer, trois ou quatre fois la journée, en traversant le vieux bourg, que nous en sommes au temps d'Armand Fallières, il y a encore ici des paysans et des paysannes qui semblent dater de l'époque où Jan Guermeur était vicomte du Faou. Aussi bien, plus ils sont vieux, plus ils sont polis ; ils tiennent à honneur de saluer le premier l'étranger. L'un d'eux, tout à l'heure, m'a tiré le béret en me disant : « Bonjour, Monsieur Sur-le-Chemin... » Et j'ai trouvé cela très bien, encore que l'homme fût un peu sâoul..,

Il y a ici un Cercle Littéraire, oui, ma chère, qui, dans sa pleine prospérité, compta jusqu'à vingt-cinq membres !... En passant devant la maison où il est situé, j'ai noté cet avertissement placé dans l'escalier : *« Il est défendu de monter avec des sabots »*... Evidemment, on n'a pas idée de cela au Jockey ou aux Mirlitons...

... Ah ! vieille Armor, terre de gens naïfs et bons, simples et braves, où les filles aux joues roses, au front bombé, ont dans les yeux l'azur qui manque à ton ciel, comme je t'aime, malgré les implacables rigueurs de tes nuages lourds et de ta mer méchante !...

(Le Faou, juillet 1908).

MARINE-TERRACE.

Ce matin, j'ai eu la curiosité d'aller faire visite à Marine-Terrace, où Victor Hugo vécut environ trois ans, où lui fut lu le décret le bannissant de Jersey. C'est une assez grande bâtisse, peinte en jaune, sans aucun intérêt architectural. Elle a été convertie en *boarding-house* il y a quelques années, et porte le nom de *Maison Victor Hugo*. Un portrait à l'huile du grand poète décore sa façade, qui donne sur la route de Saint-Clément. La plus grande attraction de l'endroit est, courant sur la terrasse bordant la mer, une admirable allée de tamarins et de fusains formant une voûte épaisse toujours verte, qui fournit pendant l'été une ombre d'une fraîcheur exquise.

Le samedi 27 octobre 1855, à dix heures du matin, Victor Hugo fut informé que trois personnes demandaient à lui parler, ainsi qu'à ses deux fils. Hugo donna l'ordre de les introduire dans le salon du rez-de-chaussée, qui est maintenant la *dining-room* du *boarding*.

Ces trois personnes étaient M. Le Neveu, connétable de Saint-Clément, et deux officiers de justice. Ils venaient signifier au poète et à ses fils d'avoir à quitter l'île de Jersey dans les huit jours, à cause de la *Déclaration* portant leur signature, affichée dans les rues de Saint-Hélier, et sur laquelle ils protestaient contre le bannissement des rédacteurs du journal l'*Homme*, coupables d'avoir reproduit la fameuse *Lettre à la Reine d'Angleterre*, de Félix Pyat.

Hugo venait justement de publier les *Châtiments*. De là à penser que la mesure qui le frappait était la vengeance personnelle de « Monsieur Bonaparte », il n'y avait qu'un pas. Il le manifesta longuement en termes accablants au connétable et à ses deux officiers qui n'en pouvaient mais.

Puis, comme M. Le Neveu se levait, en demandant au poète quel jour il comptait partir, afin de venir, ce jour-là, lui présenter ses respects, Victor Hugo répondit, grandiloque et romantique :

— Je ne sais pas encore quel jour je partirai, répondit le poète. Mais soyez tranquille, je n'attendrai pas l'expiration du délai. Si je pouvais partir dans un quart d'heure, ce serait fait. J'ai hâte de quitter Jersey ; une terre où il n'y a plus d'honneur me brûle les pieds. Et maintenant, Monsieur le Connétable, vous pouvez vous retirer. Vous allez rendre compte de l'exécution de votre mandat à votre supérieur, le Lieutenant-Gouverneur, qui en rendra compte à son supérieur, le gouvernement anglais, qui en rendra compte à son supérieur, M. Bonaparte... Adieu, Messieurs...

Et sur ce, Victor Hugo remonta dans sa petite chambre à coucher du premier qui donne sur l'allée de tamarins et sur la mer, et commença à graver au couteau contre la porte les trois mots : *Lux, Spes, Pax,* qu'il fit suivre de sa signature au flamboyant paraphe, et de la date : *1855*. C'est le seul souvenir tangible de la présence du grand poète qui reste à Marine-Terrace. Tout à l'heure, j'ai, comme un aveugle, promené pieusement mes doigts sur les mots que sa main auguste traça. (Jersey, septembre 1910).

TRIANONS D'AUTOMNE

Il brouillasse, pleut et neige tout l'hiver à Paris; il vente et pleut tout le printemps; l'été, on passe des déluges aux canicules sans mesure. Il n'y a plus guère que l'automne qui soit possible dans cette satanée capitale. Nous avons eu, ces quatre dernières semaines, environ deux douzaines de splendides journées d'automne à se mettre à genoux devant !... Quel malheur, hélas ! qu'il faille, à quatre heures et demie, allumer le gaz ou tourner le commutateur !

Par une de ces journées radieuses, j'ai eu l'idée d'aller me promener en ce parc de Trianon où se passa le meilleur de la vie de Marie-Antoinette.

C'est une chose vraiment assez curieuse qu'on ait pu protéger, à travers les révolutions et les changements de régimes, ce parc et ces palais délicieux, qu'on

n'ait point loué les uns à quelque industriel millionnaire, qu'on n'y ait point logé quelque gras Q. M., cumulard et « arrondissementier » ; qu'on n'ait point affermé l'autre à quelque financier israélite.

Davantage que les palais, le parc séduit ma rêverie avec ses merveilleux arbres séculaires qui jonchent de l'or de leurs feuilles les allées si pittoresquement sinueuses, aux tournants desquelles vous découvrez à chaque instant des points de vue aussi suaves qu'inattendus. Et quel mélancolique charme vous trouvez à suivre ce petit ruisseau qui serpente, coupé de ponts minuscules, à travers les grasses pelouses...

Mais l'enchantement du parc réside surtout en cette ferme adorable où la reine de France jouait à la fermière, en cette bergerie anacréontique, en ce ravissant petit moulin où se poursuivaient, il y a quelque cent vingt-cinq ans, de folâtres églogues entre les pimpantes dames de la suite royale et les beaux et galants seigneurs, épée en verrouil et tricorne aux doigts, de la maison de Monsieur le duc d'Artois.

Assis sur un banc rustique, en face de la ferme, tragiquement revêtue des sanglantes retombées des vignes-vierges, j'évoque tous ces souvenirs d'autrefois, cependant que me réchauffe exquisement

De l'arrière-saison le rayon jaune et doux...

(Versailles, novembre 1909.)

LA CHAMBRE AU LIT-BATEAU

La pièce qu'on a eu la bienveillance de me réserver dans ce château où l'amitié m'a conduit, s'appelle « la chambre au lit-bateau ». Depuis une semaine, je ne me tiens pas de joie de coucher dans ce lit. C'est vraiment un meuble impressionnant. En bois de citronnier, délicatement incrusté d'un bois plus pâle, il a la forme d'une galère à l'antique, relevée par les deux bouts. Il repose sur un socle massif, encore plus minutieusement travaillé que le lit même. Trois rideaux étroits tombant du plafond figurent assez exactement un mât et deux voiles. Ces deux voiles sont de cretonne rose et blanche, la même qui forme la tenture de la chambre. Contre les murs, il y a de vieilles gravures sur cuivre, d'après des tableaux de Luc Giordano, *Acis et Galathée*, l'*Enlèvement des Sabines*, le *Jugement de Pâris*; ce sont là motifs classiques qui vont bien avec la commode, le divan et les fauteuils Empire. Sur la cheminée figure une corbeille de cuivre natté, pleine d'œillets et de roses artificiels au milieu desquels on voit une pendule qui marque inexorablement midi et demi; mais l'on sait qu'une vraie pendule Empire se doit à elle-même de ne pas marcher depuis la Restauration. La pendule est placée contre une glace surmontée d'un vieux tableau. J'aime beaucoup ce tableau, qui se trouve en face de mon lit. Le matin, quand j'ai poussé les lourdes persiennes et que l'air, le parfum mouillé

de la pelouse et des arbres, le bruit frais de l'écluse proche entrent délicieusement dans ma chambre, je me recouche en hâte et je regarde le vieux tableau. C'est une toile du XVIIIe siècle, du temps du Bien-Aimé ou de Louis XVI, je ne sais plus au juste. Elle représente une jeune fille assise de face; sa robe, qui a l'air d'une faïence de Delft, est blanche avec des dessins bleus; le corsage à collerette est gentiment décolleté et le buste en est très aigu. Tout ce qu'on peut dire de la figure, c'est qu'elle est fort mignonne, un mélange de crême et de rose enchâssant, si j'ose dire, les noisettes des prunelles. La jeune personne porte un petit bonnet ruché fleuri de roses de Mai et je ne veux point oublier l'étroit nœud rose de son cou, piqué d'une fleur de lys. Elle donne à manger une biscotte à un serin posé sur sa main gauche. Elle appuie son bras droit sur une table à tapis vert où l'on voit un tout petit épagneul assis sur son derrière devant un neuf de cœur. Et tout cela est fort ingénu et d'une exquise maladresse. Ce doit être l'œuvre d'une femme, une châtelaine sans doute, dont ce travail trompa quelques jours l'ennui provincial... Mais vous, Mademoiselle, qui êtes-vous?... Etes-vous une jeune fille noble ou une petite demoiselle bourgeoise ? N'êtes-vous point, plus simplement encore, une petite femme de chambre, Lisette ou Madelon, sœur des fines soubrettes de Marivaux ?... Je le croirais presque, et j'aime à le croire... Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, je vous remercie pour tout le plaisir que votre effigie me donne, car si mon premier regard est pour vous le matin, vous avez aussi mon

dernier regard le soir, avant que je ne souffle la lampe, et que je ne cingle à toutes voiles vers le pays des rêves, une fois que j'ai embarqué sur le lit-bateau.

(Château de Gueures, Octobre 1910).



Oscar Wilde
A. C. Swinburne
Rudyard Kipling

A Monsieur le Docteur Emile Bossan



Le "De profundis" d'Oscar Wilde



SCAR Wilde était un homme auquel « les dieux avaient presque tout donné » — suivant son propre aveu. C'était un grand et beau garçon, bien né, assez riche, de la plus délicate intelligence.

Il fut l'un des *fellows* les plus distingués d'Oxford, l'un des hellénistes les plus parfaits qui soient jamais sortis de la célèbre Université. Sa merveilleuse précocité lui fit obtenir à dix-huit ans la grande médaille d'or Berkeley pour un essai sur les poètes comiques de la Grèce.

La vie s'ouvrait devant lui, indulgente et splendide. Il eut, dès ses débuts, une vogue extraordinaire, unique. Publiés lorsqu'il avait vingt-quatre ans, ses *Poems* s'entourèrent de la rumeur de gloire qui accueillit les premières œuvres de Byron et de Swinburne. Appelé en Amérique par de nombreux admirateurs, il fit, deux ans durant, en 1882 et 1883, une centaine de conférences dans les principales villes des Etats-Unis.

Avec un succès sans cesse croissant, il publia des nouvelles, des romans, d'étincelants essais critiques où la plus vaste érudition s'alliait, en se jouant, à l'humour le plus fin, à la plus exquise faculté paradoxale... Quand arriva son effroyable aventure, trois théâtres de Londres représentaient des pièces de lui.

Lorsqu'il fut question de l'inauguration solennelle de la statue de Shakespeare à Stratford-on-Avon, Oscar Wilde fut désigné parallèlement avec le plus illustre tragédien de langue anglaise, Henry Irving, pour faire entendre des paroles d'art devant le monument.

C'est en vain qu'on chercherait à comparer la renommée d'Oscar Wilde, de 1890 à 1895, à celle que peut détenir en France une de nos personnalités littéraires. Il faudrait souder ensemble les œuvres et les tempéraments de MM. Maurice Barrès, Bourget et Robert de Montesquiou-Fezensac pour obtenir un équivalent à peu près possible — et encore ce n'est pas ça... Surtout, Wilde avait un meilleur estomac que ces trois écrivains.

Il fallait qu'il l'eût, sa santé superbe, pour résister au « *Guilty* ! » qui chût des lèvres du chef du jury, le 27 mai 1895, au tribunal de Bow Street, — pour ne pas tomber raide mort à l'audition effarante de sa condamnation à deux années de *hard labour*, par les effets d'une loi remontant à Edward III !...

Lui aussi, l'auteur applaudi, l'écrivain brillant, le mondain recherché, le spirituel dandy, il avait murmuré le « Ils n'oseront ! » du duc de Guise — et ils osèrent... La haine inconcevable du marquis de Queens-

berry, les rapports troubles de quelques vagues drôles, et, s'il faut tout dire, l'attitude provocante et frondeuse du prévenu, emportèrent une condamnation qu'Oscar Wilde aurait pu s'éviter vingt fois...

La chute fut d'autant plus terrible que l'homme tombait de plus haut... Ah! le pauvre poète, il les paya bien cher, ses égarements qui, même s'ils avaient été prouvés, appelaient davantage la douche que le supplice, Bedlam que Reading!...

Lui, l'homme du monde aussi soigneux de sa personne que de son style, « une heure après, devenu forçat — nous dit M. J. Joseph-Renaud, le traducteur d'*Intentions* — il avait à rester dix minutes dans une baignoire dont l'eau venait de servir à sept voyous »!...

Ses habits de bonne coupe enlevés sur l'heure, il dut revêtir l'ignoble défroque de la prison, le sac de bure grise brodée des flèches infâmes, qui fait ressembler le condamné à un lamentable clown, au bouffon de la Douleur!...

Tête rase, boulet au pied, il exécuta autour du préau, deux ans durant, la Parade des Fous!... Ecoutez le délicieux gentleman que s'arrachaient les meilleurs salons de Londres, énumérer au cours de la sanglotante et panique *Ballade de la geôle de Reading*, les agréments divers du *hard labour*:

« Nous déchirions brin à brin la corde goudronnée avec nos ongles usés et sanglants ; nous frottions les portes et lavions les planchers, et nettoyions les barreaux luisants, et, par groupes, nous savonnions les boiseries, en heurtant bruyamment les seaux.

« On cousait les sacs et on cassait les pierres, et on tournait la drille poussiéreuse ; on heurtait les gamelles et on braillait des hymnes, et on suait sur le moulin... »

Et quand on avait fini de « suer sur le moulin », on changeait de place de lourds boulets ; puis on se remettait à détresser avec les ongles les vieilles amarres goudronnées...

Or, il est arrivé ce miracle, que cette condamnation, que cette honte, que ce supplice, nous ont valu un des plus beaux cris jamais poussés par un être, depuis que ce monde existe !... Je veux parler de ce *De Profundis* composé par Wilde en prison, et que, cinq ans après la mort de son auteur, vient de nous donner, dans une incomparable et si littéraire littéralité, M. Henri D. Davray, que déjà ses belles traductions des œuvres de H.-G. Wells avaient mis hors de pair.

*
* *

La sincérité ne se trouve que dans la douleur — telle est la maxime dont pourrait équitablement s'épigraphier ce *De Profundis*, clamé par l'écrivain qui fut, un moment, l'homme à la fois le plus intelligent et le plus malheureux de cet univers.

Si ce n'était pas une monstruosité et un blasphème de le penser seulement, je dirais volontiers : Que bénis soient la honte et le supplice qui nous ont valu un tel livre !... Que glorifiés soient la douleur et les désespoirs qui ont fait de l'homme le plus vain et le plus savam-

ment artificiel qui fut jamais, l'être de beauté douce et de rayonnante humilité qui nous est soudainement découvert !...

Ecoutez ces aveux, cette surprenante confession :

« Il faut que je me dise que je me suis ruiné moi-même et que personne, grand ou petit, ne peut être ruiné que de sa propre main. Je suis prêt à le dire; j'essaie de le dire, encore qu'il se peut qu'on ne le pense pas en ce moment. Je porte sans pitié contre moi-même cette implacable accusation. Si terrible que fût ce que le monde me fit, ce que je me fis à moi-même fut plus terrible encore...

« Les dieux m'avaient presque tout donné. Mais je me laissai leurrer et m'accordai de longues périodes de repos insensé et sensuel. Je m'amusai à faire le flâneur, le dandy, l'homme à la mode ; je m'entourai de petits caractères et d'esprits mesquins. Je devins le prodigue de mon propre génie et j'éprouvai une joie bizarre à gâcher une éternelle jeunesse. Las d'être dans les hauteurs, je descendis délibérément dans les profondeurs à la recherche de sensations nouvelles. Ce qui était pour moi le paradoxe dans la sphère de la pensée, la perversité le fut dans la sphère de la passion. Le désir, à la fin, fut une maladie, ou une folie, ou tous les deux... Je pris mon plaisir où il me plut, et passai... Je cessai d'être le maître de moi-même. Je ne fus plus le capitaine de mon âme, et je l'ignorai. Je permis au plaisir de me dominer et j'aboutis à une horrible disgrâce. Il ne me reste plus à présent qu'une chose : l'humilité absolue... »

Cette humilité « qu'on sait posséder seulement quand on a perdu toutes les autres choses », lui fait écrire ceci, qui est comme une paraphrase de *Sagesse*, de Paul Verlaine:

« Je suis complètement sans le sou, absolument sans foyer. Pourtant, il y a pire que cela au monde. Je suis entièrement sincère quand je dis que, plutôt que de quitter cette prison en gardant en mon cœur de l'amertume contre le monde, je mendierais volontiers et avec joie mon pain de porte en porte. Si je ne reçois rien à la maison du riche, j'obtiendrai quelque chose à la demeure du pauvre... Je ne verrais aucun mal à dormir dans l'herbe fraîche en été, et, quand l'hiver viendrait, à me nicher chaudement dans une meule ou à m'abriter sous l'appentis d'une grange, pourvu que j'aie de l'amour dans le cœur... »

Lisez encore ce passage étonnant où le poète infortuné fait de la hideuse prison de Reading une « station psychothérapique » que M. Maurice Barrès n'a pas prévue:

« La raison ne m'aide pas. Elle me dit que les lois d'après lesquelles j'ai été condamné sont injustes et mauvaises et que le système d'après lequel j'ai souffert est injuste et mauvais. Mais, cependant, il me faut me les rendre justes et droits... Il me faut rendre bon pour moi tout ce qui m'est arrivé. Le lit de planches, la nourriture nauséabonde, les durs cordages qu'on déchiquette en étoupe jusqu'à ce que les bouts des doigts endoloris deviennent insensibles, les viles corvées avec lesquelles commencent et finissent les journées, les

durs commandements que la routine paraît nécessiter, l'horrible vêtement qui rend la douleur grotesque à voir, le silence, la solitude, la honte, il me faut les transformer en expérience spirituelle. Il n'est pas une seule dégradation du corps qui ne doive contribuer à spiritualiser l'âme ».

Souvenez-vous bien que c'est le favori choyé des plus aristocratiques ladies qui raconte ceci :

« Tout dans ma tragédie a été hideux, mesquin, repoussant, dénué de style... Le 13 novembre 1895, je fus de Londres amené ici (à Reading). Ce jour-là, de deux heures à deux heures et demie, il me fallut rester sur le quai central de la gare de Clapham Junction, en uniforme de prisonnier et les menottes aux poignets, ce spectacle pour tout le monde. On m'avait sorti de l'infirmerie sans me donner un moment de répit. De tous les objets imaginables, j'étais le plus grotesque. En me voyant, les gens se mettaient à rire. Chaque train venait grossir le cercle des curieux. Rien ne pouvait surpasser leur amusement. Ce fut cela, naturellement, tant qu'ils ne surent pas qui j'étais. Aussitôt qu'ils en furent informés, ils en rirent de plus belle. Pendant une demi-heure, je restai là sous la pluie grise de novembre, entouré d'une foule qui me bafouait.

« Pendant un an après qu'on m'eût fait cela, tous les jours à la même heure, je pleurai pendant le même espace de temps. Ce n'est pas une chose aussi tragique qu'elle vous le paraît peut-être. Pour ceux qui sont en prison, les larmes font partie de l'expérience quotidienne. Une journée en prison pendant laquelle on ne

pleure pas est une journée pendant laquelle le cœur est dur et non une journée pendant laquelle le cœur est heureux... »

J'abrège, il faudrait tout citer de cette horrifiante Passion moderne.

Le pauvre forçat est rempli de joie à la pensée que la prison lui a refait une âme sereine et qu'il va vivre une *Vita nuova,* à la sortie de la geôle. Il sait qu'au dehors beaucoup de choses l'attendent qui sont délicieuses, depuis ce que François, le tendre rêveur d'Assises, appelait « mon frère le vent et ma sœur la pluie » ; il se propose d'aller se cacher dans un petit village, au bord de cette mer dont Euripide a dit qu'elle lave les taches et les blessures du monde.

« Je tremble de plaisir quand je songe que le jour où je serai libre, le cytise et le lilas seront en fleurs dans les jardins et que je verrai le vent agiter d'une frissonnante beauté l'or balancé de l'un et pencher les panaches de pourpre pâle de l'autre, de sorte que l'air sera pour moi comme les parfums de l'Arabie... Je sais qu'il est des larmes qui m'attendent dans les pétales d'une rose... »

Nous sommes loin, comme on voit, des paradoxes de lord Henry Wotton sur les « plaisirs simples », dans le *Portrait de Dorian Gray* !...

Finissons avec cet Alleluia qui clôt magnifiquement cette messe basse du désespoir et de l'humilité :

« La société, telle que nous l'avons constituée, n'aura aucune place pour moi et n'en a aucune à m'offrir ; mais la Nature, dont les douces pluies tombent

aussi bien sur les justes que sur les injustes, aura dans les rochers des fentes où je me cacherai, et des vallées secrètes dans le silence desquelles je pleurerai sans être distrait. Elle accrochera des étoiles aux parois de la nuit pour que je marche sans trébucher dans les ténèbres, et elle enverra le vent souffler sur l'empreinte de mes pas afin que personne ne me pourchasse à mort ; elle me nettoiera dans ses grandes eaux et m'assainira avec ses herbes amères ».

Et voilà, très sommairement analysé, ce prestigieux *De Profundis*, auprès duquel les autres œuvres d'Oscar Wilde ne sont plus que de l'ombre et de la poussière. Il fallut que le Malheur touchât son cœur de sa lance, comme l'a dit Verlaine, pour que cet artiste jetât cette plainte merveilleuse qu'autrement il n'aurait jamais jetée.

De Profundis est une œuvre qui restera tant qu'il y aura une langue anglaise — tant qu'il y aura un langage humain.



SWINBURNE

d'après

GONCOURT et MAUPASSANT



N grand poëte vient de mourir, Algernon Charles Swinburne, qui était, depuis la mort de Lord Tennyson, le plus illustre représentant du lyrisme anglo-saxon. Mais autant était saine, digne et correcte la muse de Tennyson, autant était ardente, fougueuse et sensuelle la Piéride inspiratrice de Swinburne.

Il est même extraordinaire que le Comité chargé de décerner le prix Nobel de littérature ait songé — d'ailleurs le geste l'honore infiniment — à le donner, l'année dernière, à Swinburne, le rêveur splendide, mais un peu scandaleux, des *Poèmes et Ballades*, où le puritain ne peut relire sans trouble, par exemple, la pièce intitulée *Anactoria*, dans laquelle revit toute l'antique volupté, aggravée, si j'ose dire, du plus inquiétant modernisme. Glorifiant les plus morbides ivresses, on a pu dire de lui qu'il saluait la grande Sappho en même temps qu'il tendait la main au marquis de Sade. Il fallait vraiment qu'il eût un immense

talent pour que la pudique Angleterre lui pardonnât ses excès littéraires. Un moment, cependant, on crut bien que la justice, à la suite de l'indignation de la critique, allait poursuivre le poète — mais Swinburne, ancien *fellow* d'Eton et d'Oxford et l'un des plus subtils humanistes du Royaume-Uni, fit savoir flegmatiquement qn'il se proposait d'appeler comme témoins de moralité Anacréon et Platon, Ovide et Virgile, qu'on lui avait appris à vénérer sur les bancs de ces illustres collèges... Et, pour cette fois, la justice britannique remisa ses foudres.

Aussi bien, les *Poèmes et Ballades* — ces « péchés de jeunesse », comme les appelait Swinburne lui-même — ne sont pas la seule œuvre qui désigne Swinburne à l'admiration du monde ; l'auteur des *Chants d'avant l'Aube* et d'*Atalante à Calydon*, le dramaturge de *Locrine*, de *Bothwell* et de *Marie Stuart*, possède d'autres titres au souvenir de la postérité.

*
* *

M. Edmond de Goncourt s'est certainement servi de la figure d'A. C. Swinburne pour camper, dans la *Faustin*, son curieux personnage de l'honorable George Selwyn, « le vieil ami de jeunesse » de Lord Annandale. Il le dépeint ainsi : « ... Cet homme, on le sentait encore jeune, mais sous des traits vieux comme le monde ; il avait une peau qu'on aurait dite boucanée, et que seules tannent ainsi les existences mauvaises, fatales, criminelles. Il était prétentieusement mis avec des vêtements tachés et portait à la bouton-

nière une fleur rare, horriblement odorante, dont la queue baignait dans un flacon plat, caché sous le revers de l'habit. Ses mains, desséchées d'une manière curieuse, se terminaient aux deux petits doigts par de grands ongles à la chinoise, enfermés dans un onglier d'or. Et, en dehors de l'excentricité de l'individu, qui ne portait pas de cravate, et dont le décolletage descendait jusque sur la poitrine, il y avait encore en lui un tas de riens indéfinissables qui déplaisaient malgré la séduction de son intelligence ; c'était surtout, au-dessous d'un front d'hydrocéphale, une figure qui ne semblait pas de son sexe, une figure de vieille femme dans laquelle allait et venait un ricanement perpétuel pareil à un tic nerveux... »

Dans le roman, George Selwyn est censé posséder, sur les côtes de la Bretagne, une étrange petite maison, significativement baptisée « Chaumière de Dolmancé » (Le chevalier de Dolmancé est un des plus pittoresques héros du marquis de Sade). Or, Swinburne habita longtemps aux environs d'Etretat, un singulier chalet portant ce nom.

Le terrible M. de Goncourt ne connut jamais Swinburne, mais il avait dû être documenté sur lui par Guy de Maupassant et plus encore, certainement, par le malheureux poète Oscar Wilde.

Dans son *Journal*, à la date du 21 avril 1883, il relate une conversation qu'il eut avec Wilde, au cours de laquelle celui-ci, avec ce besoin d'étonner qui provoqua sa perte, davantage même que son vice, lui avait rapporté, sans doute en les amplifiant, toutes les

légendes qui couraient sur le compte de Swinburne. Quand Goncourt publia, en 1891, son *Journal* dans l'*Echo de Paris*, il n'eut garde d'oublier cette conversation. Oscar Wilde, qui était alors le lion et le *great event* des salons parisiens, fut un peu estomaqué de l'indiscrétion du romancier, et il lui écrivit une lettre où il se défendait d'avoir jamais dit sur Swinburne toutes les horreurs qu'il lui mettait sur le dos. Il lui notifiait notamment :

«... Vous avez dit que je représentais M. Swinburne comme un fanfaron de vice. Cela étonnerait beaucoup le poète, qui, dans sa maison de campagne, mène une vie bien austère, entièrement consacrée à l'art et à la littérature,

« Voilà ce que j'ai voulu dire. Il y a aujourd'hui plus de vingt-cinq ans, M. Swinburne a publié ses *Poèmes et Ballades*, une des œuvres qui ont le plus profondément marqué dans notre littérature une ère nouvelle.

« Dans Shakespeare, dans ses contemporains Webster et Ford, il y a des cris de nature. Dans l'œuvre de Swinburne, on rencontre pour la première fois le cri de la chair tourmentée par le désir et le souvenir, la jouissance et le remords, la fécondité et la stérilité. Le public anglais, comme à l'ordinaire hypocrite, prude et philistin, n'a pas su trouver l'art dans l'œuvre d'art ; il a cherché l'homme. Comme il conforme toujours l'homme à ses créations, il pense que pour créer *Hamlet*, il faut être mélancolique, pour imaginer Lear, absolument fou.

« Ainsi on a fait autour de M. Swinburne une légende d'ogre et de mangeur d'enfants. M. Swinburne, aristocrate de race et artiste de tempérament, n'a fait que rire de ces absurdités. Une telle attitude me semble assez éloignée de celle qu'aurait un fanfaron de vice... »

Qui donc croire en l'occurrence, Wilde ou Goncourt?... L'auteur de la *Faustin* était un épouvantable indiscret qui ne savait garder pour soi les confidences qu'on lui faisait *sub rosa*... Mais on peut croire qu'il n'inventait rien en consignant la « légende » de Swinburne, interprétée ou augmentée par ce grand bavard d'Oscar Wilde.

*
* *

D'ailleurs, Guy de Maupassant est là pour nous prouver que tout n'est pas que « légende » dans les racontars de Wilde, notés par M. de Goncourt.

Dans la préface qu'il écrivit pour les *Poèmes et Ballades* de Swinburne, fort bellement traduits par M. Gabriel Mourey, il nous raconte qu'étant fort jeune, il fit la connaissance du poète en aidant à le sauver, un jour qu'il se noyait sous la Porte d'Amont, à Etretat.

Le lendemain de ce sauvetage, il reçut une invitation à déjeuner à la « Chaumière Dolmancé » — « toute basse maison normande construite en silex et coiffée de chaume » — habitée par Swinburne et un de ses amis, M. Powel.

« Ils étaient tous deux de petite taille, M. Powel gras, M. Swinburne maigre, maigre et surprenant à première vue, une sorte d'apparition fantastique. C'est alors que j'ai pensé en le regardant pour la première fois à Edgar Poe. Le front était très grand sous des cheveux longs, et la figure allait se rétrécissant vers un menton mince ombragé d'une maigre touffe de barbe. Une très légère moustache glissait sur des lèvres extraordinairement fines et serrées, et le cou qui semblait sans fin unissait cette tête, vivante par les yeux clairs, chercheurs et fixes, à un corps sans épaules, car le haut de la poitrine paraissait à peine plus large que le front. Tout ce personnage presque surnaturel était agité de secousses nerveuses.... »

A la vérité, Swinburne était atteint d'une espèce de danse de Saint-Guy. Je me souviens que la poètesse Tola Dorian — qui eut l'honneur de présenter Swinburne à Victor Hugo — m'a rapporté jadis qu'elle fut témoin, lors de cette présentation, d'une crise gênante de gesticulation irrefrénable, provoquée, chez l'écrivain anglais, par l'émotion de se trouver en présence du Poète qu'il vénérait entre tous les poètes, et considérait comme son maître et son dieu — et le poème admirable *A Victor Hugo* en fait foi :

Tu es notre chef et seigneur ;
Ton chant est comme une épée
Tranchante à la lame parfumée de fleurs ;
Tu es seigneur et roi...

Maupassant note qu'au cours de ce déjeuner à la « Chaumière Dolmancé, » Swinburne parla de Hugo

avec un enthousiasme infini. On bavarda de littérature, d'art et d'humanité. « Les opinions des deux amis jetaient sur les choses une espèce de lueur troublante, macabre, car ils avaient une manière de voir et de comprendre qui me les montrait comme deux visionnaires malades, ivres de poésie perverse et magique.... »

Des bibelots étranges traînaient sur les tables, parmi lesquels on pouvait voir la main desséchée d'un parricide dont les muscles restaient collés sur les os blancs... Et on lui fit manger un singe rôti à la broche, cependant que Swinburne lui contait des légendes islandaises « d'une étrangeté saisissante et terrible ». A noter que le George Selwyn de Goncourt parle aussi avec émerveillement des chants islandais.

Oui, certainement, Edmond de Goncourt s'est servi, pour configurer son Georges Selwyn, de la légende et de l'aspect physique de Swinburne — et cela m'a semblé intéressant à rappeler ou moment où disparaît le somptueux lyrique des *Chants d'avant l'Aube.*

(23 avril 1909).



QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR L'ART DE

RUDYARD KIPLING



un certain moment de sa vie, il parait que le bon La Fontaine s'était toqué de Baruch, le petit prophète hébreu. A toutes les personnes qu'il rencontrait, il posait anxieusement cette question : « Avez-vous lu Baruch ? » La Bible étant en France, même au XVIIe siècle « un livre bien plus connu que lu » — selon le mot de cet épiscopal et diabolique boîteux de Maurice de Talleyrand — il était fait au Fabuliste une réponse généralement négative... Et le bon La Fontaine s'en allait, haussant les épaules, et déprisant fort un temps où Baruch n'était point lu.

Je ne suis pas le bon La Fontaine — je vous prie de croire que je suis le premier à le regretter ! — mais, depuis quelques années, j'ai une toquade dans le genre de la sienne. Je ne demande pas aux gens s'ils ont lu Baruch — mais s'ils ont lu Kipling... On me répond : oui, quelquefois — mais plus souvent : non. A ceux

là, je dis : Eh bien ! lisez-le ! Lisez le *Livre de la Jungle* — et vous me remercierez, vous verrez !...

Pas plus tard qu'il y a un mois, j'ai encore fait lire le *Livre de la Jungle* à toute une famille de ma connaissance, père, mère et enfants. Ce fut pour eux un pur ravissement, La famille en question ne jure plus aujourd'hui que par Mowgli, l'adorable Petit d'Homme, par Bagheera la panthère, par Kaa le python, ou par la sage petite mangouste Rikki-Tikki-Tavi qui vainquit toute seule Nag, le gros cobra noir... Et, à mon tour, je suis ravi de leur ravissement, tant il est vrai que rien n'est meilleur que de faire naître autour de soi de la joie où n'entre nul remords.

Croyez bien que je n'ai point pour cela la prétention ici de vous révéler Kipling !... Ah ! Dieu, non !... Rudyard Kipling est tout simplement l'écrivain vivant le plus connu du monde entier, le plus traduit, le plus acheté. C'est certainement le romancier le mieux payé de l'univers, attendu que chaque livre qu'il écrit lui rapporte trois ou quatre cent mille francs !... Quand il faillit mourir, il y a une huitaine d'années, Guillaume II, l'encyclopédique empereur, envoya à sa femme une dépêche ainsi conçue : « Admirateur enthousiaste des œuvres sans rivales de votre mari, j'attends anxieusement des nouvelles de sa santé. Dieu permette qu'il nous soit conservé pour continuer de chanter les bienfaits de notre grande race commune. » Et tous les lettrés des deux hémisphères joignirent leurs vœux ardents aux souhaits du Kaiser.

*
* *

Ce qui fait le charme infini de l'œuvre de Rudyard Kipling, c'est qu'elle est pure, c'est qu'elle est simple, tout en restant profonde. Elle amuse, en les faisant rêver, le vieillard comme l'enfant, l'ouvrier comme le lettré, le savant comme le laboureur. Elle s'adresse à tous, et elle peut être comprise par tous — ce qui est, au fond, la marque même de l'œuvre de génie, le sceau de véritable immortalité.

Plus j'avance en âge, et moins il me semble que la véritable œuvre d'art doive être hermétique, accessible seulement à quelques-uns, ces *happy few* auxquels Stendhal dédiait son *Lucien Leuwen*. (La punition de Stendhal est aussi qu'il n'y ait que « quelques heureux » qui le connaissent). Non, je ne crois pas qu'il existe au monde une grande œuvre d'imagination, qui ne puisse être, avec évidemment un minimum d'éducation, comprise et appréciée par tous. Le reste n'est qu'erreur et vanité.

Aujourd'hui, nous donnons à la première sottise venue le nom de chef-d'œuvre ; nous galvaudons à chaque instant cette expression précieuse et terrible.

Ah ! combien en restera-t-il des innombrables « chefs-d'œuvre » de notre époque, d'ici cent cinquante ans ! Où seront-ils, nos « maîtres » et nos « princes de lettres », vers l'an 2050 ?... Que sera devenu, à travers les traductions, — épreuve inévitable et suprême du vrai chef-d'œuvre — tout ce fatras de romans psychologiques, symbolistes, naturalistes, etc., qui ne s'inté-

ressent presque toujours qu'à l'exception, et non à la généralité, et que leur « écriture artiste » — ah ! ces Goncourt ! — rendra vite complètement illisibles !...

Parmi les écrivains français vivants, les actuels triomphateurs de librairie, qui oserait en citer seulement trois dont nos arrière-petits-neveux reliront les livres, applaudiront les pièces ?... On s'accorde généralement à croire qu'Anatole France sera l'un de ces favorisés. C'est fort possible, c'est même probable — mais encore quel tri la postérité ne fera-t-elle point dans son œuvre !... Comme elle vieillira vite, par exemple, toute la partie épisodique et moderne qui, cependant, lui a fait parmi nous, son véritable succès — pour des raisons d'ailleurs complètement étrangères à son génie !...

*
* *

Le propre du chef-d'œuvre est de présenter un intérêt universel et surtout de ne pas être d'une affabulation compliquée. « Le chef-d'œuvre futur est peut-être celui où un amoureux nous contera tout simplement la peine que lui fit sa bonne amie, » répondait à peu près à Jules Huret je ne sais plus quel interviewé de son enquête littéraire. Et c'est ainsi.

Parlant de l'émoi dans lequel l'apparition de Rudyard Kipling sur la scène littéraire jeta, il y a quelque quinze ans, les critiques anglais pâmés alors devant le préraphaëlisme ou la morbidesse des auteurs à la mode, M. André Chevrillon, dans l'admirable étude

qu'il a consacrée à l'auteur du *Livre de la Jungle* — la meilleure, d'ailleurs, de toutes celles qui furent jamais publiées, et ceci est tout à l'honneur de la compréhension française — M. Chevrillon, dis-je, écrit : « Toutes les originalités atteintes à force de recherches et de raffinements poussés jusqu'à la mièvrerie, pâlissaient auprès de cet art brutal et franc comme le rouge clair et cru d'une jaquette de soldat anglais ».

C'est que la recherche et le raffinement ne sont pas plus les signes d'un bel équilibre moral qu'ils ne sont ceux d'une bonne santé physique. Or, Rudyard Kipling est un homme sain sous tous les rapports. Il eut le bonheur de naître et de passer la plus grande partie de sa jeunesse dans l'Hindoustan, loin des absurdes centres littéraires des grandes villes, qui vous enlèvent votre personnalité, votre originalité native, y substituant des façons de voir, de sentir et de penser entièrement artificielles ou convenues.

Et ceci fait comprendre l'étonnante originalité du *Livre de la Jungle*, de la *Plus belle Histoire du monde*, de la *Lumière qui s'éteint*, des *Bâtisseurs de ponts*, enfin de toutes ces œuvres radieuses et passionnantes qui font de Rudyard Kipling le plus prodigieux imaginatif que les peuples de langue anglaise aient eu avec Shakespeare, Swift et Edgar Poe.





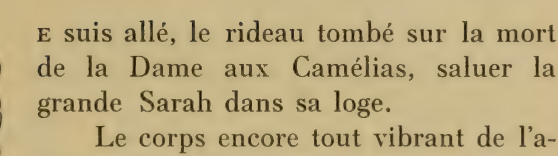
Quat'z-Arts et autres

A Monsieur Henri Cain.



Quat'z-Arts et autres

DANS LA LOGE DE SARAH



Je suis allé, le rideau tombé sur la mort de la Dame aux Camélias, saluer la grande Sarah dans sa loge.

Le corps encore tout vibrant de l'agonie de Marguerite Gautier, mais le regard vif et d'une merveilleuse jeunesse, l'admirable tragédienne me reçoit avec sa bonne grâce coutumière. Drapée dans une sorte de tunique blanche, et tout en retirant de sa coiffure blonde une multitude d'épingles qu'elle jette insoucieusement sur la table de toilette, elle me raconte pittoresquement les cinq mois de sa tournée, Egypte, Turquie, Autriche, Allemagne, Russie — cinq mois de triomphes incessants où elle fit applaudir par toutes les élites les drames de Rostand, de Sardou, de Dumas — et les délicieux *Bouffons* de Miguel Zamacoïs.

Mais elle est torturée par une idée fixe : la misère russe et les effroyables répressions dans l'Empire du Tzar blanc... Elle a vu, elle a entendu des choses qu'il semble qu'elle ne veuille pas raconter... Ses lè-

vres tremblent ; on dirait que l'éclat de son regard se ternit de larmes...

Je m'inquiète de son émotion soudaine :

— Comment se fait-il, madame, qu'au milieu de vos labeurs, qu'au milieu de vos fatigues, vous parveniez à vous intéresser à d'autres choses qu'à votre art ?

Elle tourne vers moi une face fiévreuse — et elle me répond avec une impressionnante simplicité :

— C'est qu'avant d'être une artiste, monsieur, je suis une femme... Et j'ai un cœur...

« *LE GYNÉCÉE* »

Bastionné d'une admirable préface de Rémy de Gourmont, le seul écrivain dont l'amertume autorisée pouvait présenter une telle œuvre, voici un luxueux recueil « d'esprit charnel », certes — mais plus encore de « chair triste » ah ! qu'oui, comme aurait dit Verlaine !

Comme, en réponse à l'envoi du *Gynécée*, je présentais à son auteur mes « plus horribles compliments » pour cette œuvre « effroyable », l'artiste m'a écrit : « ... Vous savez bien que ça n'est pas *effroyable*... C'est vrai plutôt et ceci est l'opinion de mes yeux... Mais je sais qu'un peu de lumière fait frémir l'homme bercé dans son rêve... »

C'est possible, mon cher Rouveyre, mais votre lumière est, permettez-moi de vous le dire, une lumière

de cauchemar. et votre « vrai » est, en l'occurrence, difficilement vraisemblable !.,.

Vos dessins — je ne dirai pas : vos caricatures, parce que vous restez, même à travers *ça*, un artiste, vos dessins me font penser aux lugubres, aux jalouses admonitions du bienheureux Saint Bernard : *Quisquis amat Christum*... « Qui aime le Christ ne peut aimer le monde : et il méprise telles que des fétidités ses amours ; il tient pour obscène ce que le monde croit amène, et vil ce qui resplendit humainement... » — ou aux tragiques anathèmes du moine misogyne Odon de Cluny, que vous trouverez dans le *Latin mystique* de votre ami Gourmont.

Mais, hélas ! nous ne sommes pas des gens du XIIe siècle !... A quoi bon ces abominations forcenées, ces douloureuses, ces inutiles tristesses — toute cette débauche de laideurs, de hideurs, qui vont se dressant contre le radieux vers de Hugo :

Chair de la Femme ! Argile idéale ! ô merveille !

Croyez-vous qu'il n'était point assez de l' « attentive cruauté » des études de Degas, de la « patiente haine » des esquisses de ce gnôme de Toulouse-Lautrec qui avait au moins l'excuse, lui, d'être un gnôme !... Votre but est-il aussi, suivant le mot de Huysmans, de « glorifier le dédain de la chair » ?... Je vous le répète : à quoi bon ?

La gloire de la chair, c'est de l'herbe fleurie.

a dit l'évêque Orientius : *Quippe ut flos feni gloria*

carnis erit — mais c'est très joli encore d'être de « l'herbe fleurie ! »

Et je suis bien sûr, mon cher Rouveyre, que vous n'avez songé qu'à la « fleur » que sera votre fille Elizabeth quand, il y a quelques mois, vous avez demandé au charmant Willette de vous faire l'adorable dessin qui ornait le faire-part de sa naissance.

VIEIL AIR

PARMI tous les lieds anciens et les chansons du vieux temps que M[me] Charlotte Wyns chante si exquisement au concert de l'Association Beethoven, ce m'est une joie d'écouter l'adorable mélodie de Martini :

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
> Chagrin d'amour dure toute la vie...

Fermant les yeux, j'évoquais les temps du Directoire où cet air fit fureur... Œil mourant, figure pâmée, engoncé dans son habit bleu-barbeau à boutons d'or, les cadenettes « à la chien » de sa perruque lui tombant sur les joues, son gigantesque bicorne sous le bras, il me semblait voir le chanteur Garat, modèle des *incroyables,* roucoulant cette romance, adossé à la cheminée du salon des citoyennes Tallien ou Bonaparte — cependant qu'un courrier de l'armée d'Italie attend dans l'antichambre que le « divin » ait fini de vocaliser pour annoncer une nouvelle victoire ou un glorieux traité... (Nice, mars 1910).

EN REGARDANT SOUPER POLAIRE

Je la revois encore — il y a, mettons une huitaine d'annees — sur le plateau des Folies-Bergère, voltigeant d'une avant-scène à l'autre, ses jambes nerveuses frétillant sous la courte jupe étincelante de paillettes — lançant de sa voix aiguë et précise des chansons au salpêtre et à la cantharide qui portaient le ravage dans le cœur des vieux messieurs.

Depuis ce temps, elle a marché, Polaire !... Que dis-je, elle a couru, elle a même bondi... Oui, presque d'un coup, elle a bondi du beuglant au théâtre, où elle a retrouvé en mieux sa popularité de caf' conc' !... Elle a créé le type inoubliable de Claudine, qui marquera, qu'on le veuille ou non, parmi les types de notre ère dramatique : elle fut, à la Renaissance, la partenaire parfaite de Lucien Guitry, prince de nos comédiens... Et ça n'est pas fini... La trépidante chanteuse d'autrefois veut devenir tout à fait une artiste, une grande artiste...

Cependant qu'elle entame à belles, à très belles dents, au bar du Casino, après la représentation des *Hannetons*, une entrecôte large, épaisse et longue comme deux mains de charpentier — voui, Madame ! — je l'écoute me conter d'une voix ardente et bien timbrée, ses désirs, ses espoirs...

— Une grande artiste, oui, je la veux être — et vous savez, moi, j'ai une volonté pas ordinaire !... C'est très bien, Claudine, mais il n'y a pas que Clau-

dine dans la vie, et je veux faire quelque chose de mieux...

« Je sais qu'on songe à moi pour créer la *Femme et le Pantin*, de Pierre Louys !.., Oh ! j'en rêve de cette pièce !... J'adorais déjà le roman que je sais presque par cœur, avec lequel je vis !... Qu'est-ce que ça sera quand j'aurai à incarner l'héroïne de Louys !...Elle est déjà pour moi une sœur jumelle — ou plutôt, je suis elle-même !... Je me reconnais dans elle, déjà !... Ah ! ses caprices, ses fantaisies, sa faiblesse, sa force, sa cruauté souriante, ce que c'est moi, tout ça... Ce que ça colle, ce que ça plaque, c'est étonnant !... Non pas que je sois méchante, ah ! Dieu non, je trouve la méchanceté inutile et bête, et bonne tout au plus pour les gens qui n'ont pas de talent — mais je sens que si j'étais méchante, je le serais comme ça !... Méchante inconsciemment, sans songer à la grande peine du cœur qu'on meurtrit, et qui est tout heureux, parfois, d'être ainsi meurtri, pas vrai ?...

Claudine-Polaire fixe interrogativement sur moi ses yeux marron clair,

Ses yeux polis, tout faits de minéraux charmants,

ses yeux immenses de fellahine, obombrés de sa toison ténébreuse et rebelle — et, vous savez, quand elle vous regarde comme ça, eh bien ! comme chantait Polin,

On a beau faire le malin,
Ça vous fait tout d'même quelque chose...

(Nice, 12 février 1909).

SÉVERIN-MARS DÉSESPÈRE

NON, Madame, non, je ne suis pas fait pour jouer les amoureux, moi !... Labruyère est absolument loufoque de me demander de jouer Prinzivalle !... Ça n'est pas mon affaire... Guido, oui, le cocu Guido, voilà le rôle qui me convenait... J'adore jouer les cocus, moi, Madame !...Votre Prinzivalle est un petit sauteur... parfaitement !... Je ne suis pas un petit sauteur, moi, vous entendez !.... »

J'arrive au foyer de la danse, au Casino Municipal, juste au moment où le bon Séverin-Mars, monocle instable sous le cheveu effervescent, adresse ces amères paroles à Georgette Leblanc, avec laquelle il vient de répéter le second acte de *Monna Vanna*. Georgette a une envie folle de rire, malgré la fatigue qui l'étreint et le sommeil qui la gagne... Il est onze heures et demie du soir...

Je tâche de remonter mon vieil ami : « Allons, c'est le propre des artistes de talent de douter de soi... Je suis certain que vous jouerez très bien Prinzivalle...

— Mais certainement, approuve Georgette. Seulement, ce soir, il s'est découvert une âme de cocu, et il n'en veut pas démordre... Allons, répétons une dernière fois pour la mémoire, la grande scène du trois...

... Trois chaises figurent le lit de camp, recouvert de peaux de bêtes, sur lequel le condottiere Prinzivalle fait asseoir la tremblante Monna Vanna... Un bec de gaz unique remplace les lampadaires et les torches... Avec une sûreté merveilleuse d'intonations, une prodi-

gieuse mémoire, Séverin-Mars débite le texte somptueux et fluide de Maeterlinck, presque à voix basse et sans gestes...

Georgette se lève, haussant les épaules.

— Et il dit qu'il sera mauvais !... Est-il bête, cet animal-là ?... Tenez, une prochaine fois, si vous êtes bien sage dans Prinzivalle, je demanderai à Maeterlinck de vous faire jouer Guido...

D'une voix boudeuse, Séverin-Mars repète encore:

— Prinzivalle n'est qu'un petit sauteur... Je vous dis que je suis fait pour jouer les cocus, moi, Madame !...

Il y tient !... (Nice, avril 1910).

COLETTE MIME

DANS la loge de Georges Wague, à l'Eldorado. Cependant que l'excellent mime accentue d'un coup de crayon noir la sourcilleuse jalousie du Bohémien qu'il va incarner dans *La Chair*, nous bavardons de la Bretagne, de l'îlette Béniguet, jouxtant celle de Bréhat, où j'eus le plaisir de le rencontrer, il y a dix-huit mois. C'est le grand repos de son année de travail, cette île de Béniguet, grande comme Saint-Honorat — un Saint-Honorat pelé et désertique, — où sa femme et lui vivent en ermites trois ou quatre semaines d'été... Il m'en parle avec une attachante mélancolie ; et sous les paupières bleuies, il y a dans ses yeux comme une vision de l'humble et

délicieuse masure qui est pour lui la « Maison du Bonheur », — où il lui est permis, enfin, d'oublier le « métier »...

En coup de vent, Colette Willy entre, sa courte crinière savamment ébouriffée... Elle a déjà revêtu la robe rouge de la fille de la *puzta* — et d'un coup d'œil j'acquiers la certitude que c'est là tout son vêtement...

— Ah ! bonjour, vous !... Tiens, justement, vous tombez bien ... Je vais vous faire juge, vous qui connaissez le public niçois... Est-ce que je puis risquer ça ici sans me faire emboîter ?...

Et, d'un seul geste, faisant sauter les boutons à pression de sa robe, elle anude d'un coup sa poitrine, — très belle !...

Je m'incline, admirant :

— Je crois, ma chère amie, qu'il vaudrait tout de même mieux n'en montrer... qu'un... à la fois...

Ce soir de première, elle suivit mon conseil... Je crois bien qu'elle ne le suivit pas les autres jours — et l'aréopage de l'Eldorado donna raison victorieusement à cette très moderne Phryné. (Nice, mars 1910).

LES « NYMPHÉAS » DE CLAUDE MONET

APRÈS ses « Meules », après ses « Paysages londoniens », après ses « Cathédrales », le grand impressionniste Claude Monet qui est, avec l'éblouissant Ziem, le pur honneur de l'art français et peut-être le plus glorieux peintre vivant,

nous convie à admirer chez Durand-Ruel. les « Paysages d'eau », devant lesquels il rêva pieusement de 1903 à 1908.

Ah ! le puissant, le prodigieux artiste !... Il est véritablement impossible, avec un aussi extraordinaire minimum de moyens, d'atteindre un maximum aussi intense d'effet... Le « métier » ici est surprenant ; à l'étudier de près, c'est de la magie et de la féerie... On se demande comment Claude Monet, avec un frottis presque insignifiant de couleur, qui laisse voir le grain de la toile, peut obtenir une vision aussi exacte, aussi sincère de la nature... Pour tâcher d'arriver à de pareils effets, la plupart des autres « impressionnistes » entassent des épaisseurs de peinture qui donnent à leurs élucubrations des allures de plan en relief ; Monet, lui, semble avoir peint sa cinquantaine de toiles avec la tubée de couleurs qu'il mit une fois pour toutes sur sa palette...

Et ce sont des paysages calmes, alanguis ou courroucés ; s'éveillant à la fraîcheur des aubes, défaillant aux splendeurs de midi, rêveurs avec le crépuscule tombant... Ce sont des cieux roses, mauves, bleus, rouges, se réflétant dans les eaux serties de nénuphars qui seraient autant de bijoux merveilleux... C'est, enfin, surprise dans sa plus exquise, sa plus savoureuse intimité, la Nature vue par un grand poète dont le moyen d'expression est un pinceau qui semble tremper dans un arc-en ciel.

...Et dans cette prestigieuse symphonie blonde et mauve, comme elle faisait bien, l'adorable visiteuse

que j'y aperçus, la svelte Américaine à la robe tailleur beige, au chapeau de paille jaune triomphalement garni d'un ruban hyacinthe, et qui promenait sur tous ces chefs-d'œuvre son doux regard enchanté !...

PRIÈRE A RAOUL PUGNO

Au concert Beethoven, j'ai la joie d'entendre, interprétée par l'incomparable Raoul Pugno. la *Sonate au clair de lune !*

Ah ! quelle coulée de blancheur candide vous atteint le cœur, quelle tristesse merveilleuse et sereine vous emplit l'esprit à l'audition de cet *adagio sostenuto*, l'une des plaintes les plus divines jamais exhalées par un mortel !...

Seulement, seulement, comme je voudrais, — au risque de me faire conspuer par les Initiés ! — ah ! oui, comme je voudrais qu'il n'y eût pas de seconde, pas de troisième partie au chef-d'œuvre féerique — pas d'*allegretto*, surtout pas de *presto agitato !...*

L'encyclopédiste d'Alembert ne la connaissait pas, la sonate immortelle, il y a des chances... Mais il me semble, à moi, profane qui s'efforce à n'être point snob, que c'est pour cet *allegretto*, ce *presto agitato*, dissipant la prestigieuse rêverie lunaire, qu'il écrivit cette boutade : « Toute cette musique purement instrumentale, sans dessein et sans objet, ne parle ni à l'esprit ni à l'âme, et mérite qu'on lui demande avec Fontenelle : Sonate, que me veux-tu ?... »

Maître Pugno, par grâce, que vos doigts magiciens reprennent l'*adagio sostenuto !...*

UNE RÉPÉTITION

Quel labeur, à la fois rebutant et passionnant, que celui des répétitions d'une pièce ! Je l'ai en horreur — et je l'adore... Je viens à une répétition comme un chien qu'on fouette ; je saisis, je provoque toutes les occasions de n'y point aller, article à faire, rendez-vous, — et j'ai des remords saignants d'y manquer...

Quelle étrange impression de voir se matérialiser peu à peu vos pensées, de sentir s'incarner lentement, lentement, les fantôches que vous avez rêvés !... Les « répliques » arrivent, enfin ! avec la forme, l'intonation que vous avez conçues ; on a envie de crier, on crie : « Là, c'est ça, parfait !... N'y touchons plus !... » On voudrait phonographier l'intonation qui vous contenta, n'y plus revenir, jamais, jamais !... Cette « communion d'idées » dont on vous rabâche les oreilles, c'est au théâtre qu'elle est particulièrement sensible, presque tangible...

J'ai remarqué que les auteurs se disputaient incomparablement plus souvent avec les acteurs qu'avec les actrices. L'intelligence de la femme, cette cire molle merveilleuse, semble percevoir plus vite que l'intelligence masculine, les désirs d'un auteur. Elle subit davantage ; elle discute moins. Une fois qu'un geste, une

intonation sont trouvés, c'est fini — mais prenez bien garde que la première empreinte soit la bonne...

Comme elle est pénétrante, cette observation d'Edmond de Goncourt, dans la *Faustin* :

« Il y a encore une particularité à noter chez les actrices, dans cette période de l'incubation d'un rôle, et surtout dans le labeur agaçant et contrariant des répétitions. Elles sont comme enveloppées d'austérité, de froideur, d'*insexualité* ; elles semblent avoir déposé les grâces aimables de leur nature qu'elles apportent à toutes les choses de la vie ; elles n'ont positivement plus le sourire, et elles se montrent avec le sérieux d'hommes traitant une affaire... »

... Darcey a dit le dernier mot des *Cheveux gris*... On est fatigué, on est las d'avoir répété dix fois un passage, une intonation... On songe qu'il ferait bon se promener au soleil affaibli de ces cinq heures sur la Promenade des Anglais, ou à prendre du thé, affalé dans un rocking, au Palais de la Jetée...

Mais le damné métier est là !... Quelqu'un émet discrètement : « Si on reprenait un peu, pour voir ?..» Et l'étonnante Marcelle Bordo d'acquiescer avec douceur : « Je veux bien, moi... »

Et il y a du soleil dehors... Turquoise et saphyr, la mer brille doucement sous le soleil...

(Nice, avril 1907).

LA FÈTE CHEZ ISADORA

On représente à l'Opéra la *Fête chez Thérèse,* poème de Victor Hugo, mis en pièce par feu Catulle Mendès et en musique par Reynaldo Hahn. Il y eut l'autre jour à Versailles, la fête chez Isadora — chez Miss Isadora Duncan, l'illustre danseuse aux pieds nus qui, la première, a ressuscité l'art divin de la danse, en essayant d'allier les figures millénaires de la chorégraphie grecque aux rythmes de la musique moderne. Elle a été bien imitée, Miss Isadora, depuis dix ans qu'elle nous a révélé qu'on pouvait danser sans tutu et sans tourbillonnements de toupie hollandaise ; mais Régina Badet elle-même n'est que la plus heureuse de ses imitatrices. Miss Isadora Duncan reste l'Initiatrice, la grande prêtresse d'un culte rénové, celle dont le nom figurera dans les annales du futur, comme le symbole même d'un des plus hauts arts humains, car il renferme et synthétise la sculpture et la poésie, la peinture et la musique.

Simplement pour le plaisir d'avoir quelques heures autour d'elle deux ou trois douzaines de ses amis de Paris et de la Riviera, elle nous avait conviés à une soirée au Trianon-Palace, de Versailles, soirée que précédait une partie de concert, donné par l'orchestre Colonne, spécialement engagé pour la circonstance. En manière d'apéritif, nous ouïmes donc, sous les hauts arbres du jardin de l'hôtel, confortablement installés en des sièges disposés au hasard, l'*Iphigénie* de Gluck et, de Wagner, les *Murmures de la Forêt,* tout indi-

qués, vraiment... Et ce fut délicieux, pour commencer...

Le dîner, sous une grande tente battue rageusement par la pluie — impuissante, par bonheur, à traverser sa toile épaisse — ne manqua pas d'agrément. A la petite table où je m'assis, j'eus la fortune d'avoir pour voisins l'exquise M[lle] Marie Leconte, de la Comédie-Française ; M. Nijinski, le jeune danseur russe qui fait en ce moment les beaux soirs de l'Opéra ; M. Henry Russell, le directeur du Métropolitain de New-York, qui profita de l'occasion pour engager une affaire avec M. Diaguilew, le *manager* de Nijinski, tant il est vrai que ces Américains ne perdent jamais la carte. Aux autres tables, je remarquai MM. Paul Margueritte, d'Humières, Lugné-Poe, Pierre Mille, René Blum, le député Paul-Boncour, d'Estournelles de Constant, Albert Flament, de Nolhac, etc. Dîner bruyant et joyeux, dépourvu de tout cant et de toute morgue.

Aux cigares, on relève les toiles de la tente, et le jardin nous apparaît fériquement illuminé, des ampoules de toutes nuances luisant à travers les arbres, les pelouses bordées de verres de couleur...

Et quelle joie ce fut pour nos yeux, de voir évoluer, aux sons d'une musique tzigane, par les allées et sur les gazons, Miss Isadora elle-même, qui, tantôt bondissante sous ses voiles blancs et fuyant vers de lointains bosquets, tantôt triomphante comme la Victoire de Samothrace ou grave comme une antique hiérophante, incarnant les rêveries les plus troublantes de Schumann ou de Godard, de Grieg ou de Beetho-

ven. De beaux vers d'Henri de Régnier chantèrent dans ma mémoire :

Tu danses. Ce beau soir est triste autour de toi.
Les cyprès et les pins, seuls, sont verts dans le bois
Qui mêle aux bouleaux l'orme et les hêtres au frêne.
Leurs feuillages déjà par l'automne deviennent
Rouges d'un peu de pourpre et fauves d'un peu d'or.
Tu danses. On dirait, à te voir, voir encor
L'été voluptueux étirer sa paresse
Onduleuse, quand, les yeux mi-clos, tu te dresses
Comme si tu voulais de tes deux bras levés
Arrêter au passage un songe inachevé
Vers lequel, tour à tour, tu te tournes, cherchant
Sa bouche amère ou douce, en fuite dans le vent.
Tu danses : et toujours, silencieuse et vive,
Tu poursuis à jamais ce qui toujours s'esquive...

Les allées étaient humides, et les gazons étaient mouillés... Les pieds de Miss Isadora, simplement protégés par des sandales aux lacets d'or, étaient nus...

(Versailles, juillet 1910).

« *LE FOYER* »

Eh bien ! nous l'avons vue, nous l'avons affrontée, cette hydre de pièce qui, disait-on, devait jeter par toutes ses gueules de la flamme et de la boue !... De la boue, certes, elles en jettent. ces gueules — mais de la flamme, non !..

Cet éventaire de vices, cet étalage de saletés, tout ce fumier mondain qu'est le *Foyer*, ne peuvent vraiment surprendre que ceux qui n'ont pas suivi depuis vingt ans le mouvement néo dramatique qui va de la

Parisienne d'Henri Becque, aux *Ventres Dorés* d'Emile Fabre, en passant par les *Soutiens de la Société*, d'Ibsen. Et ce *Foyer* pourrait aussi bien s'appeler les *Soutiens de la Société*, qu'il pourrait s'intituler les *Ventres dorés* et même *La Parisienne*. Ce sont toujours les mêmes hypocrisies, les mêmes passions, les mêmes abdications d'honneur et de conscience, les mêmes rages de luxe, la même fureur de respectabilité, tendant toujours au même but : jouir et paraître.

MM. Mirbeau et Natanson auraient fait jouer leur pièce à l'ancien Théâtre-Libre, à l'Œuvre, au Théâtre Antoine, voire même à l'Odéon, qu'elle n'aurait pas suscité la moindre émotion, qu'elle n'aurait pas eu le quart du succès qu'elle connaît aujourd'hui. Il a fallu le « battage » fait alentour, les polémiques, le scandale, les indignations de M. Claretie, le fameux procès pour lancer cette pièce, en somme guère plus immorale que beaucoup d'autres, le but des auteurs n'étant pas de moraliser, mais d'exposer une thèse volontairement paradoxale, qu'ils savaient devoir provoquer un fructueux boucan. Autrement, on se serait peut-être volontiers souvenu du mot de M. Thiers : « Nous avons aujourd'hui de singuliers moralistes ».

GEORGE AURIOL

C'EST l'un des plus ingénieux, l'un des plus exquis artistes de l'heure — après avoir été l'un de nos fantaisistes les plus hilarants. Qui ne se souvient de ces blagues à froid, de

ces contes brefs qui balancèrent, il a quinze ou seize ans, au *Journal*, alors adolescent, la gloire humoristique du pauvre grand Alphonse Allais, et participèrent le plus efficacement du monde à la fortune de cette feuille, aujourd'hui omnipotente.

Sait-on que ces contes, où s'avère la meilleure tradition française, forment la matière imposante de onze volumes — auxquels il faudrait ajouter encore quelque trois ou quatre volumes d'études ou d'articles sur l'art.

A présent, George Auriol écrit bien encore à droite et à gauche, mais il dessine davantage qu'il écrit. Tout en accumulant des dessins d'un tour décoratif infiniment original, il s'est voué à la décoration du livre, et on doit surtout lui savoir gré d'avoir rénové totalement l'art typographique; il a créé des caractères : l' « Auriol », le « champlevé », le « Robur » aujourd'hui couramment employés dans le commerce ; il combina d'adorables lettres ornées, des culs-de-lampe d'une grâce antique. Il perpétra même des papiers de garde après lesquels on ne peut plus regarder ceux que nous servent communément les relieurs. Demain, espérons-le, il se mêlera d'ennoblir les murs de nos appartements, au plus grand dam des galfâtres commis jusqu'à ce jour au soin de les enlaidir de leurs prétentieuses abominations.

En attendant, il fait aujourd'hui les cachets, les monogrammes, les ex-libris de nos plus notoires contemporains. On se rend compte de l'originalité de ce charmant génie en parcourant les deux livres de mo-

nogrammes qu'il a publiés chez le précieux éditeur Henri Floury. « Son adresse à vivifier et à manier deux initiales données se joue des obstacles et triomphe de toutes les difficultés. S'il donne à la lettre un air de fleur, il donne à la fleur un air de lettre » a dit fort justement notre maître Anatole France qui préfaça le second de ses recueils. C'est un délice, vraiment, et des plus rares, de parcourir ces deux livres où s'entrelacent, où s'accolent, de façon semble-t-il définitive, les initiales de littérateurs, d'artistes, de gens du monde — ou, simplement, de goût.

Et l'on n'a pas été grand'chose
Tant qu'on n'a pas été bœuf gras !

assure une chanson de 1840. On n'existe point à Paris si l'on n'a pas été caricaturé par Léandre ou Sem, si l'on n'a point figuré dans une revue de Rip, si l'on n'a point eu Rouzier-Dorcières comme directeur de duel, si l'on n'a point été opéré par Doyen — si l'on n'a point eu son chiffre dessiné par George Auriol !...

LA FIN DE JACQUES LE LORRAIN

Les coulisses du théâtre du Casino Municipal de Nice, le soir. On répète dans les décors le troisième acte du *Prince Consort*. Les artistes s'envoient les répliques d'un ton fatigué, ce qui leur attire à tout instant quelque verte semonce de l'incorruptible Deroy, metteur en scène.

Dans l'ombre, à voix basse, je cause avec Armand Bour, que son rôle de « président du Conseil des ministres » oblige, de temps en temps, à interrompre la conversation.

Il me raconte la fin lamentable du pauvre poète Jacques le Lorrain, dont il monta il y a près de deux ans, le *Don Quichotte*, au théâtre Victor Hugo qu'il dirigeait alors.

— Figurez-vous, j'avais annoncé les trois dernières de *Don Quichotte* qu'on jouait depuis deux mois, quand je reçois la nouvelle que Le Lorrain arrivait de Libourne pour voir sa pièce... Je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu ; je savais seulement qu'il se mourait de la poitrine...

« Dans l'après-midi précédant la dernière représentation, on m'apporte un mot de Le Lorrain me faisant savoir qu'il désire y assister... Je lui fais réserver une baignoire....

« J'étais dans ma loge, le soir, devant ma table à grimes, préparant laborieusement la tête de mon personnage... »

— En scène, Monsieur Bour. c'est à vous !...

— Excusez-moi, cher ami...

Et Bour se précipite... Quelques instants, je l'entends proférer d'un air digne, mais résolu, la prose de MM. Xanrof et Chancel, et faire des observations respectueuses, encore que bien senties, à ce pauvre Consort de Vouthier... Puis il sort du décor, revient vers moi, et continue comme si de rien n'était :

— « ... la tête de mon personnage, quand le régis-

seur entre, l'air tout ému, et me dit que Le Lorrain est arrivé, soutenu par trois amis... Jamais il n'a vu un « pauvre type » si pâle, si faible, si bas... La mort qui marche, positivement !.. On l'a installé dans la baignoire, avec des coussins tout autour de lui... Il crache le sang à chaque instant.... C'est effrayant de voir ça !...

« En un moment, la nouvelle avait fait le tour des loges... L'auteur mourant était dans la salle.... Chacun fut pris d'une immense pitié, et on résolut de jouer comme pour le bon Dieu lui-même...

« Et jamais *Don Quichotte* ne fut représenté comme le soir de cette dernière !... Pour moi, j'ai la conscience d'avoir donné ce soir-là tout ce que j'ai pu... Jamais, jamais je ne jouerai comme ça — et d'ailleurs je le voudrais que je ne le pourrais pas...

« De temps à autre, mes regards se posaient sur la face décharnée de mon pauvre auteur... Ses yeux seuls vivaient ; ils étaient ardemment fixés sur moi comme si Le Lorrain avait voulu faire entrer en moi toute sa volonté dernière, toute sa pensée... L'émotion m'étreignait moi-même à ce point que j'avais de vrais sanglots dans la voix et que mes yeux étaient pleins de larmes...

« Le spectacle fini, je me rhabillai et j'allais voir, avec quelques camarades, Le Lorrain dans sa baignoire... Il essaya de se soulever sur les coussins en me pressant faiblement les mains : « Merci, merci, je suis bien content... Vous m'avez donné une bien grande satisfaction... » Il porta son mouchoir plein de sang

à ses lèvres — et ce fut tout ce qu'il me dit... On l'emporta défaillant vers un fiacre... Le lendemain, j'apprenais sa mort dans une maison de santé de Passy...

SON AUTEUR !

Il est riche, très riche, abominablement riche, scandaleusement riche ; c'est l'auteur dramatique le plus riche de France, d'Europe sans doute, de l'univers peut-être...

Il a écrit et fait représenter une petite pièce, un petit acte pas méchant, une petite aventure de cabinet particulier. Comme il est riche, on a crié au talent, au génie, au dentiste !... Il n'est cependant pas dentiste,

> Car il est docteur
> Comme il est auteur,
> En riche amateur...

C'est le docteur dramatique !,..

Elle lui a joué sa pièce cinquante fois, cent fois, deux cents fois, on ne compte plus, on ne peut plus compter ; il n'y a plus que lui qui compte, car il sait compter — et comment !... Il compte même encore qu'elle la jouera à Nice cet hiver... Evidemment, elle la lui jouera, sa pièce, à notre docteur — sa pièce qui est fort joliment... anatomique, quand c'est elle qui la joue...

A la cent cinquante-septième représentation, il lui a envoyé des chocolats, des crottes de chocolat, vingt

kilos de crottes de chocolat !!... Elle en avait pour cinq ans... en en mangeant tous les jours !... Elle n'a pas goûté cette libéralité comme il fallait... Elle s'attendait à autre chose, à « quelque chose de *plus durable:* sa... photographie, par exemple » — comme elle le lui écrivait avec un de ces terribles petits sourires dont elle a le secret...

Il est intelligent, très intelligent, notre docteur dramatique — moins intelligent que riche, toutefois, — et plus économe encore qu'intelligent... Il a compris — tout de suite...

Et il lui a envoyé ce qu'elle demandait : sa photographie !!... Oui, Madame !... Sa photographie, je vous dis, un bel exemplaire à huit francs la douzaine, avec une superbe dédicace admirative et remerciante, ah ! mais!... Il n'est pas chiche de compliments, notre Esculape millionnaire!...

Elle a placé le carton sur la cheminée de son salon — sans cadre, puisqu'il ne l'a même pas joint à l'envoi... Et elle vous a une façon de dire : « Ça, c'est la photo de mon cher auteur!... » que c'est à vous faire mourir de rire...

CLÉO DANSE

SOUPLE et fine, toute en charme et en douceur, Mlle Cléo de Mérode, sous le long péplos blanc, va, vient, sur le « plateau », regardant si tous les accessoires de *Tanagra*, la pan-

tomime de Paul Franck qu'elle joue avec lui, sont bien en place...

J'admire tout à mon aise la célèbre jeune femme; et, vraiment, je ne me rassasie pas de l'admirer...

Rien de plus gracieux que l'ovale parfait de son visage, dont le côté enfantin est encore accentué par ces fameaux bandeaux qu'elle seule sait porter. Mais il y a une grande malice dans les grands beaux yeux marron dont le regard velouté est une caresse...

Je remarque le timbre de sa voix, à la fois sonore et doux... En la regardant, en l'écoutant, on songe aux vers de Baudelaire :

> Et l'harmonie est trop exquise
> Qui gouverne tout son beau corps !...
>
> . . . .
>
> Son haleine fait la musique
> Comme sa voix fait le parfum...

— Ah ! mon Dieu ! Où est l'éventail de la Japonaise ?... Et mes ongles !... où sont-ils, mes ongles ?... Franck ! Franck ! il m'en manque un !...

Franck, qui réalise à ravir, sous la tunique grecque, le Démétrios d'*Aphrodite*, s'empresse, cherche sous les objets, sous les étoffes, l'ongle d'or que doit porter la danseuse à la scène de la Javanaise...

— Eh bien ! Mademoiselle de Mérode, vous vous mariez décidément ?...

Elle me regarde avec malice...

— Mais non... mais non... C'est un bruit qu'on fait courir tous les six mois... Tenez, la dernière fois

que je vous ai vu à Monte-Carlo, on en parlait déjà ?...

— Alors, quoi, vous n'allez pas vous décider à faire le bonheur d'un homme ?...

Cléo agite vers moi, de manière menaçante, le long ongle d'or que vient de retrouver Paul Franck...

Mais déjà le régisseur a frappé les trois coups... La danseuse monte sur un socle, lisse soigneusement ses bandeaux historiques, prend la pose exacte...

Les sanglots d'or d'une harpe se joignent aux plaintes ardentes d'un violoncelle...

> Vous êtes mon chef-d'œuvre, ô femme
> En qui j'ai mis ma volonté...
> Vous êtes faite de mon âme,
> Toute de joie et de beauté.
>
> Vos grands yeux ont le reflet tendre
> Des cieux d'azur, des cieux d'été,
> Et votre lèvre semble attendre
> Le baiser de la volupté.

Dans la coulisse, une prenante voix de femme chante ces vers de Paul Franck, cependant que le rideau, se levant, découvre une merveille !...

Se détachant sur la pourpre sombre des lourdes tentures, Cléo de Mérode réalise une idéale figure de Tanagra, conçue et animée par le génie et l'amour d'un Pygmalion... Ah ! comment dire le galbe souverain de ce jeune corps, la perfection de son attitude, ses lignes à la fois si pures, si chastes et si troublantes, l'attache divine du cou, le modelé impeccable

des bras?... C'est Tanagra, vraiment — et c'est l'incomparable Cléo !...

La divine mortelle s'anime peu à peu... Ses yeux, ses magnifiques yeux tendres, semblent s'ouvrir pour la première fois sur le mystère de la vie...

Et, maintenant, pour notre joie,
Que ton beau corps voluptueux
Ondule, penche, glisse et ploie
En des gestes harmonieux.

Sois la grâce chaste et candide
Qui défaille sous le baiser ;
Sois l'enfant câline et timide
Qui n'ose pas encore oser !...

Sois la femme et toutes les femmes,
La Javanaise et la Geisha,
Sois l'Espagnole aux yeux de flammes,
Et la fragile Tanagra...

Et, anticipant sur les temps, pour obéir aux désirs de son créateur, Cléo est tour à tour les femmes qu'il évoque... Ah ! cette « danse des mains », en Javanaise, les doigts allongés d'ongles d'or, les bandeaux de Cléo débordant de la lourde tiare, la frêle danseuse ployant sous les orfrois massifs, c'est vraiment une délicieuse trouvaille et un des plus charmants spectacles humains. (Monte-Carlo, Palais des Beaux-Arts).

MONSIEUR LE BARGY

M. Le Bargy est vraiment l'un des plus admirables comédiens de ce temps ; il est impossible de posséder son métier mieux que cet acteur. Rien n'est, chez lui, laissé à la fantaisie ou à l'émotion. Son jeu est tout de tête ; je suis sûr qu'aux passages les plus tragiques, son pouls ne bat pas plus vite qu'aux scènes de préparation. Il n'a jamais connu la « minute sublime » de l'emballement dont me parlait un jour Paul Mounet, cette hyperesthésie fugace qui secoue, électrise le spetacteur le plus blasé... *Si vis me flere*... M. Le Bargy, qui a des lettres, connaît le conseil d'Horace ; il saura pleurer quand il faut, car mieux qu'un autre peut-être, il sait l'irrésistible pouvoir des larmes — mais ses larmes à lui, si j'ose dire, viendront de l'esprit, non du cœur...

Désordre et génie !... Le grand talent qu'est M. Le Bargy ne saura jamais, ne voudra jamais savoir ce que c'est que le désordre ; tout au plus l'admet-il s'il est « beau », s'il est un effet de l'art... Dans *Alleluia*, Ermete Novelli est, comme M. Le Bargy dans le *Marquis de Priola*, frappé d'apoplexie ; comparez le subit écroulement à terre, sans souci de tenue, net et terrible, du premier, à l'allongement élégant et pittoresque du second... Deux écoles, deux tempéraments... Bah ! ne nous en plaignons pas, après tout ; c'est de la différence des tempéraments et des écoles, que l'art est fait. Si tous les écrivains, si tous les peintres, si tous les

musiciens, si tous les acteurs, œuvraient de la même façon, l'art ne serait bientôt plus qu'un mot.

Cette maîtrise superbe de M. Le Bargy, son étonnant sang-froid, je les appréciais tout à l'heure, dans les coulisses du théâtre du Casino Municipal ; on jouait le premier acte du *Duel*, et M. Le Bargy venait de descendre de sa loge, où il avait revêtu, sans se presser, malgré les respectueuses objurgations du régisseur inquiet, la seyante et coquette soutane de l'abbé Daniel. Son chapeau sous le bras, il bavardait et plaisantait avec M[lle] Madeleine Gautier qui sortait de scène. Les réflexions dont il accompagnait les paroles que prononçait alors sur le « plateau » l'excellent Joumard, évêque *in partibus* et missionnaire apostolique, devaient être particulièrement intéressantes, car un jeune acteur qui l'écoutait en oublia son entrée... Oh ! il fut vite rappelé à la réalité des choses... Le Bargy s'était élancé vers lui d'un bond : « Eh bien ! c'est à vous... qu'est-ce que vous faites ! » et lui jetait sa réplique : « Monsieur le duc est prêt et l'automobile est là... » L'acteur se précipitait en hâte sur la scène... Et M. Le Bargy reprenait le fil de ses plaisanteries... Quelques minutes plus tard, il assumait soudain un masque austère, poussait la porte, et j'entendais sa magnifique voix de baryton sonore et profonde, proférer la prose amère de M. Lavedan...

Je ne vois pas très bien quel acteur pourrait doubler M. Le Bargy dans le *Marquis de Priola*. M. Le Bargy est idéalement l'homme de ce rôle impertinent paradoxal, énervant et factice, hautainement bas, et

parfois sottement cruel. Avant de le concevoir, M. Henri Lavedan a relu les mémoires de Casanova de Seingalt et le *Don Juan*, de Byron ; il s'est pâmé devant les prouesses de l'Anglais George Brummell et du Français Alfred d'Orsay. Son Priola se ressent de toutes ces influences ; son ascendance transalpine le relie plus étroitement pourtant au Vénitien Casanova.

On sait que c'est le rôle de prédilection de M. Le Bargy ; il le possède à fond : il y est chez lui. On m'a dit que c'est M. Le Bargy qui, de désespoir de n'avoir point joué le *Prince d'Aurec*, inoubliablement créé par Henry Mayer, demanda à M. Lavedan d'écrire pour lui un rôle d'homme à femmes, élégant et spirituel, sans scrupules et de conscience morte...

Les histoires de M. Le Bargy et de son ex-femme, Mme Simone Benda, confèrent une troublante actualité à certains passages du *Marquis de Priola*. J'en ai noté quelques-uns, auxquels, je vous prie de croire, M. Le Bargy faisait plutôt un sort... Il en oubliait une laryngite douloureuse pour leur « faire passer la rampe »...

On a souri, certes, quand à la demande de l'ingénu Pierre Morain : « Alors, pourquoi vous êtes-vous marié, vous qui me conseillez de ne pas le faire ? », le marquis répond — après un « temps » savant : « Pour divorcer ! »

« Deux de vos maîtresses, avant votre mariage, sont mortes pour vous » reproche Mme de Villeroy. « Pardon — fait observer Priola — il n'y en a qu'une

qui s'est tuée! » — « Vous ne trouvez pas que ça suffit? — s'exclame la bonne dame. Et enfin, votre femme ?» C'est alors qu'il faut entendre M. Le Bargy lancer ce cri : « Ah! elle n'est pas morte, celle-là !... »

Il y a, dans ce premier acte, quatre ou cinq répliques de cette âpreté, qui font en ce moment, du *Marquis de Priola,* une actualité bien boulevardière, à Paris comme à Nice. (Février 1907).

LA DUSE ET « GEORGETTE »

Il y a trois ans, à peu près à la même époque, Mme Georgette Leblanc donnait, au Palais de la Jetée, une représentation de *Monna Vanna*, que Mme Eleonora Duse interprète ce soir au Casino... Après Georgette-aux-beaux-bras, j'ai voulu applaudir la Duse-aux-belles-mains...Hélas! je l'ai applaudie de confiance, la grande actrice transalpine, mon ignorance de la langue italienne ne me permettant pas d'apprécier la fidélité de la traduction de la pièce de Maeterlinck.

Le jeu de la Duse, toutefois, m'a paru moins voluptueux que celui de Georgette Leblanc. Il est curieux de constater que, sous le rapport de l'intensité de passion, ce soit le jeu de la blonde et blanche Normande qui l'emporte sur celui de l'ardente Vénitienne.

Se souvient-on, au deuxième acte, du magnifique Darmont étreignant sur les durs brocarts de sa poitrine, la pantelante, éblouissante et demi-nue Geor-

gette Leblanc !... Ça, vraiment, c'était beau !... Ce couple merveilleux formait un tableau qu'eût signé Véronèse...

Hélas ! c'est, tout au plus, le fuligineux Eugène Carrière qui aurait pu extraire une toile pathétique de l'ombre dans laquelle se jouait, ce soir, le drame d'amour entre Prinzivalle et Monna Vanna ! (Nice, février 1907).





Parisienne d'Henri Becque, aux *Ventres Dorés* d'Emile Fabre, en passant par les *Soutiens de la Société,* d'Ibsen. Et ce *Foyer* pourrait aussi bien s'appeler les *Soutiens de la Société,* qu'il pourrait s'intituler les *Ventres dorés* et même *La Parisienne.* Ce sont toujours les mêmes hypocrisies, les mêmes passions, les mêmes abdications d'honneur et de conscience, les mêmes rages de luxe, la même fureur de respectabilité, tendant toujours au même but : jouir et paraître.

MM. Mirbeau et Natanson auraient fait jouer leur pièce à l'ancien Théâtre-Libre, à l'Œuvre, au Théâtre Antoine, voire même à l'Odéon, qu'elle n'aurait pas suscité la moindre émotion, qu'elle n'aurait pas eu le quart du succès qu'elle connaît aujourd'hui. Il a fallu le « battage » fait alentour, les polémiques, le scandale, les indignations de M. Claretie, le fameux procès pour lancer cette pièce, en somme guère plus immorale que beaucoup d'autres, le but des auteurs n'étant pas de moraliser, mais d'exposer une thèse volontairement paradoxale, qu'ils savaient devoir provoquer un fructueux boucan. Autrement, on se serait peut-être volontiers souvenu du mot de M. Thiers : « Nous avons aujourd'hui de singuliers moralistes ».

GEORGE AURIOL

C'EST l'un des plus ingénieux, l'un des plus exquis artistes de l'heure — après avoir été l'un de nos fantaisistes les plus hilarants. Qui ne se souvient de ces blagues à froid, de

ces contes brefs qui balancèrent, il a quinze ou seize ans, au *Journal*, alors adolescent, la gloire humoristique du pauvre grand Alphonse Allais, et participèrent le plus efficacement du monde à la fortune de cette feuille, aujourd'hui omnipotente.

Sait-on que ces contes, où s'avère la meilleure tradition française, forment la matière imposante de onze volumes — auxquels il faudrait ajouter encore quelque trois ou quatre volumes d'études ou d'articles sur l'art.

A présent, George Auriol écrit bien encore à droite et à gauche, mais il dessine davantage qu'il écrit. Tout en accumulant des dessins d'un tour décoratif infiniment original, il s'est voué à la décoration du livre, et on doit surtout lui savoir gré d'avoir rénové totalement l'art typographique; il a créé des caractères: l' « Auriol », le « champlevé », le « Robur » aujourd'hui couramment employés dans le commerce ; il combina d'adorables lettres ornées, des culs-de-lampe d'une grâce antique. Il perpétra même des papiers de garde après lesquels on ne peut plus regarder ceux que nous servent communément les relieurs. Demain, espérons-le, il se mêlera d'ennoblir les murs de nos appartements, au plus grand dam des galfâtres commis jusqu'à ce jour au soin de les enlaidir de leurs prétentieuses abominations.

En attendant, il fait aujourd'hui les cachets, les monogrammes, les ex-libris de nos plus notoires contemporains. On se rend compte de l'originalité de ce charmant génie en parcourant les deux livres de mo-

nogrammes qu'il a publiés chez le précieux éditeur Henri Floury. « Son adresse à vivifier et à manier deux initiales données se joue des obstacles et triomphe de toutes les difficultés. S'il donne à la lettre un air de fleur, il donne à la fleur un air de lettre » a dit fort justement notre maître Anatole France qui préfaça le second de ses recueils. C'est un délice, vraiment, et des plus rares, de parcourir ces deux livres où s'entrelacent, où s'accolent, de façon semble-t-il définitive, les initiales de littérateurs, d'artistes, de gens du monde — ou, simplement, de goût.

> Et l'on n'a pas été grand'chose
> Tant qu'on n'a pas été bœuf gras !

assure une chanson de 1840. On n'existe point à Paris si l'on n'a pas été caricaturé par Léandre ou Sem, si l'on n'a point figuré dans une revue de Rip, si l'on n'a point eu Rouzier-Dorcières comme directeur de duel, si l'on n'a point été opéré par Doyen — si l'on n'a point eu son chiffre dessiné par George Auriol !...

LA FIN DE JACQUES LE LORRAIN

Les coulisses du théâtre du Casino Municipal de Nice, le soir. On répète dans les décors le troisième acte du *Prince Consort*. Les artistes s'envoient les répliques d'un ton fatigué, ce qui leur attire à tout instant quelque verte semonce de l'incorruptible Deroy, metteur en scène.

Dans l'ombre, à voix basse, je cause avec Armand Bour, que son rôle de « président du Conseil des ministres » oblige, de temps en temps, à interrompre la conversation.

Il me raconte la fin lamentable du pauvre poète Jacques le Lorrain, dont il monta il y a près de deux ans, le *Don Quichotte*, au théâtre Victor Hugo qu'il dirigeait alors.

— Figurez-vous, j'avais annoncé les trois dernières de *Don Quichotte* qu'on jouait depuis deux mois, quand je reçois la nouvelle que Le Lorrain arrivait de Libourne pour voir sa pièce... Je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu ; je savais seulement qu'il se mourait de la poitrine...

« Dans l'après-midi précédant la dernière représentation, on m'apporte un mot de Le Lorrain me faisant savoir qu'il désire y assister... Je lui fais réserver une baignoire....

« J'étais dans ma loge, le soir, devant ma table à grimes, préparant laborieusement la tête de mon personnage... »

— En scène, Monsieur Bour. c'est à vous !...

— Excusez-moi, cher ami...

Et Bour se précipite... Quelques instants, je l'entends proférer d'un air digne, mais résolu, la prose de MM. Xanrof et Chancel, et faire des observations respectueuses, encore que bien senties, à ce pauvre Consort de Vouthier... Puis il sort du décor, revient vers moi, et continue comme si de rien n'était :

— « ... la tête de mon personnage, quand le régis-

seur entre, l'air tout ému, et me dit que Le Lorrain est arrivé, soutenu par trois amis... Jamais il n'a vu un « pauvre type » si pâle, si faible, si bas... La mort qui marche, positivement !.. On l'a installé dans la baignoire, avec des coussins tout autour de lui... Il crache le sang à chaque instant.... C'est effrayant de voir ça !...

« En un moment, la nouvelle avait fait le tour des loges... L'auteur mourant était dans la salle.... Chacun fut pris d'une immense pitié, et on résolut de jouer comme pour le bon Dieu lui-même...

« Et jamais *Don Quichotte* ne fut représenté comme le soir de cette dernière !... Pour moi, j'ai la conscience d'avoir donné ce soir-là tout ce que j'ai pu... Jamais, jamais je ne jouerai comme ça — et d'ailleurs je le voudrais que je ne le pourrais pas...

« De temps à autre, mes regards se posaient sur la face décharnée de mon pauvre auteur... Ses yeux seuls vivaient ; ils étaient ardemment fixés sur moi comme si Le Lorrain avait voulu faire entrer en moi toute sa volonté dernière, toute sa pensée... L'émotion m'étreignait moi-même à ce point que j'avais de vrais sanglots dans la voix et que mes yeux étaient pleins de larmes...

« Le spectacle fini, je me rhabillai et j'allais voir, avec quelques camarades, Le Lorrain dans sa baignoire... Il essaya de se soulever sur les coussins en me pressant faiblement les mains : « Merci, merci, je suis bien content... Vous m'avez donné une bien grande satisfaction... » Il porta son mouchoir plein de sang

à ses lèvres — et ce fut tout ce qu'il me dit... On l'emporta défaillant vers un fiacre... Le lendemain, j'apprenais sa mort dans une maison de santé de Passy...

SON AUTEUR !

Il est riche, très riche, abominablement riche, scandaleusement riche ; c'est l'auteur dramatique le plus riche de France, d'Europe sans doute, de l'univers peut-être...

Il a écrit et fait représenter une petite pièce, un petit acte pas méchant, une petite aventure de cabinet particulier. Comme il est riche, on a crié au talent, au génie, au dentiste !... Il n'est cependant pas dentiste,

> Car il est docteur
> Comme il est auteur,
> En riche amateur...

C'est le docteur dramatique !,..

Elle lui a joué sa pièce cinquante fois, cent fois, deux cents fois, on ne compte plus, on ne peut plus compter ; il n'y a plus que lui qui compte, car il sait compter — et comment !... Il compte même encore qu'elle la jouera à Nice cet hiver... Evidemment, elle la lui jouera, sa pièce, à notre docteur — sa pièce qui est fort joliment... anatomique, quand c'est elle qui la joue...

A la cent cinquante-septième représentation, il lui a envoyé des chocolats, des crottes de chocolat, vingt

kilos de crottes de chocolat !!... Elle en avait pour cinq ans... en en mangeant tous les jours !... Elle n'a pas goûté cette libéralité comme il fallait... Elle s'attendait à autre chose, à « quelque chose de *plus durable :* sa... photographie, par exemple » — comme elle le lui écrivait avec un de ces terribles petits sourires dont elle a le secret...

Il est intelligent, très intelligent, notre docteur dramatique — moins intelligent que riche, toutefois, — et plus économe encore qu'intelligent... Il a compris — tout de suite...

Et il lui a envoyé ce qu'elle demandait : sa photographie !!... Oui, Madame !... Sa photographie, je vous dis, un bel exemplaire à huit francs la douzaine, avec une superbe dédicace admirative et remerciante, ah ! mais !... Il n'est pas chiche de compliments, notre Esculape millionnaire !...

Elle a placé le carton sur la cheminée de son salon — sans cadre, puisqu'il ne l'a même pas joint à l'envoi... Et elle vous a une façon de dire : « Ça, c'est la photo de mon cher auteur !... » que c'est à vous faire mourir de rire...

CLÉO DANSE

SOUPLE et fine, toute en charme et en douceur, Mlle Cléo de Mérode, sous le long péplos blanc, va, vient, sur le « plateau », regardant si tous les accessoires de *Tanagra*, la pan-

tomime de Paul Franck qu'elle joue avec lui, sont bien en place...

J'admire tout à mon aise la célèbre jeune femme; et, vraiment, je ne me rassasie pas de l'admirer...

Rien de plus gracieux que l'ovale parfait de son visage, dont le côté enfantin est encore accentué par ces fameaux bandeaux qu'elle seule sait porter. Mais il y a une grande malice dans les grands beaux yeux marron dont le regard velouté est une caresse...

Je remarque le timbre de sa voix, à la fois sonore et doux... En la regardant, en l'écoutant, on songe aux vers de Baudelaire :

> Et l'harmonie est trop exquise
> Qui gouverne tout son beau corps !...
>
> . . . .
>
> Son haleine fait la musique
> Comme sa voix fait le parfum...

— Ah ! mon Dieu ! Où est l'éventail de la Japonaise ?... Et mes ongles !... où sont-ils, mes ongles ?... Franck ! Franck ! il m'en manque un !...

Franck, qui réalise à ravir, sous la tunique grecque, le Démétrios d'*Aphrodite*, s'empresse, cherche sous les objets, sous les étoffes, l'ongle d'or que doit porter la danseuse à la scène de la Javanaise...

— Eh bien ! Mademoiselle de Mérode, vous vous mariez décidément ?...

Elle me regarde avec malice...

— Mais non... mais non... C'est un bruit qu'on fait courir tous les six mois... Tenez, la dernière fois

que je vous ai vu à Monte-Carlo, on en parlait déjà ?...

— Alors, quoi, vous n'allez pas vous décider à faire le bonheur d'un homme ?...

Cléo agite vers moi, de manière menaçante, le long ongle d'or que vient de retrouver Paul Franck...

Mais déjà le régisseur a frappé les trois coups... La danseuse monte sur un socle, lisse soigneusement ses bandeaux historiques, prend la pose exacte...

Les sanglots d'or d'une harpe se joignent aux plaintes ardentes d'un violoncelle...

> Vous êtes mon chef-d'œuvre, ô femme
> En qui j'ai mis ma volonté...
> Vous êtes faite de mon âme,
> Toute de joie et de beauté.
>
> Vos grands yeux ont le reflet tendre
> Des cieux d'azur, des cieux d'été,
> Et votre lèvre semble attendre
> Le baiser de la volupté.

Dans la coulisse, une prenante voix de femme chante ces vers de Paul Franck, cependant que le rideau, se levant, découvre une merveille !...

Se détachant sur la pourpre sombre des lourdes tentures, Cléo de Mérode réalise une idéale figure de Tanagra, conçue et animée par le génie et l'amour d'un Pygmalion... Ah ! comment dire le galbe souverain de ce jeune corps, la perfection de son attitude, ses lignes à la fois si pures, si chastes et si troublantes, l'attache divine du cou, le modelé impeccable

des bras ?... C'est Tanagra, vraiment — et c'est l'incomparable Cléo !...

La divine mortelle s'anime peu à peu... Ses yeux, ses magnifiques yeux tendres, semblent s'ouvrir pour la première fois sur le mystère de la vie...

Et, maintenant, pour notre joie,
Que ton beau corps voluptueux
Ondule, penche, glisse et ploie
En des gestes harmonieux.

Sois la grâce chaste et candide
Qui défaille sous le baiser ;
Sois l'enfant câline et timide
Qui n'ose pas encore oser !...

Sois la femme et toutes les femmes,
La Javanaise et la Geisha,
Sois l'Espagnole aux yeux de flammes,
Et la fragile Tanagra...

Et, anticipant sur les temps, pour obéir aux désirs de son créateur, Cléo est tour à tour les femmes qu'il évoque... Ah ! cette « danse des mains », en Javanaise, les doigts allongés d'ongles d'or, les bandeaux de Cléo débordant de la lourde tiare, la frêle danseuse ployant sous les orfrois massifs, c'est vraiment une délicieuse trouvaille et un des plus charmants spectacles humains. (Monte-Carlo, Palais des Beaux-Arts).

MONSIEUR LE BARGY

M. Le Bargy est vraiment l'un des plus admirables comédiens de ce temps ; il est impossible de posséder son métier mieux que cet acteur. Rien n'est, chez lui, laissé à la fantaisie ou à l'émotion. Son jeu est tout de tête ; je suis sûr qu'aux passages les plus tragiques, son pouls ne bat pas plus vite qu'aux scènes de préparation. Il n'a jamais connu la « minute sublime » de l'emballement dont me parlait un jour Paul Mounet, cette hyperesthésie fugace qui secoue, électrise le spetacteur le plus blasé... *Si vis me flere*... M. Le Bargy, qui a des lettres, connaît le conseil d'Horace ; il saura pleurer quand il faut, car mieux qu'un autre peut-être, il sait l'irrésistible pouvoir des larmes — mais ses larmes à lui, si j'ose dire, viendront de l'esprit, non du cœur...

Désordre et génie !... Le grand talent qu'est M. Le Bargy ne saura jamais, ne voudra jamais savoir ce que c'est que le désordre ; tout au plus l'admet-il s'il est « beau », s'il est un effet de l'art... Dans *Alleluia*, Ermete Novelli est, comme M. Le Bargy dans le *Marquis de Priola*, frappé d'apoplexie ; comparez le subit écroulement à terre, sans souci de tenue, net et terrible, du premier, à l'allongement élégant et pittoresque du second... Deux écoles, deux tempéraments... Bah ! ne nous en plaignons pas, après tout ; c'est de la différence des tempéraments et des écoles, que l'art est fait. Si tous les écrivains, si tous les peintres, si tous les

musiciens, si tous les acteurs, œuvraient de la même façon, l'art ne serait bientôt plus qu'un mot.

Cette maîtrise superbe de M. Le Bargy, son étonnant sang-froid, je les appréciais tout à l'heure, dans les coulisses du théâtre du Casino Municipal ; on jouait le premier acte du *Duel*, et M. Le Bargy venait de descendre de sa loge, où il avait revêtu, sans se presser, malgré les respectueuses objurgations du régisseur inquiet, la seyante et coquette soutane de l'abbé Daniel. Son chapeau sous le bras, il bavardait et plaisantait avec Mlle Madeleine Gautier qui sortait de scène. Les réflexions dont il accompagnait les paroles que prononçait alors sur le « plateau » l'excellent Joumard, évêque *in partibus* et missionnaire apostolique, devaient être particulièrement intéressantes, car un jeune acteur qui l'écoutait en oublia son entrée... Oh ! il fut vite rappelé à la réalité des choses... Le Bargy s'était élancé vers lui d'un bond : « Eh bien ! c'est à vous ... qu'est-ce que vous faites ! » et lui jetait sa réplique : « Monsieur le duc est prêt et l'automobile est là... » L'acteur se précipitait en hâte sur la scène... Et M. Le Bargy reprenait le fil de ses plaisanteries... Quelques minutes plus tard, il assumait soudain un masque austère, poussait la porte, et j'entendais sa magnifique voix de baryton sonore et profonde, proférer la prose amère de M. Lavedan...

Je ne vois pas très bien quel acteur pourrait doubler M. Le Bargy dans le *Marquis de Priola*. M. Le Bargy est idéalement l'homme de ce rôle impertinent paradoxal, énervant et factice, hautainement bas, et

parfois sottement cruel. Avant de le concevoir, M. Henri Lavedan a relu les mémoires de Casanova de Seingalt et le *Don Juan*, de Byron ; il s'est pâmé devant les prouesses de l'Anglais George Brummell et du Français Alfred d'Orsay. Son Priola se ressent de toutes ces influences ; son ascendance transalpine le relie plus étroitement pourtant au Vénitien Casanova.

On sait que c'est le rôle de prédilection de M. Le Bargy ; il le possède à fond : il y est chez lui. On m'a dit que c'est M. Le Bargy qui, de désespoir de n'avoir point joué le *Prince d'Aurec*, inoubliablement créé par Henry Mayer, demanda à M. Lavedan d'écrire pour lui un rôle d'homme à femmes, élégant et spirituel, sans scrupules et de conscience morte...

Les histoires de M. Le Bargy et de son ex-femme, Mme Simone Benda, confèrent une troublante actualité à certains passages du *Marquis de Priola*. J'en ai noté quelques-uns, auxquels, je vous prie de croire, M. Le Bargy faisait plutôt un sort... Il en oubliait une laryngite douloureuse pour leur « faire passer la rampe »...

On a souri, certes, quand à la demande de l'ingénu Pierre Morain : « Alors, pourquoi vous êtes-vous marié, vous qui me conseillez de ne pas le faire ? », le marquis répond — après un « temps » savant : « Pour divorcer ! »

« Deux de vos maîtresses, avant votre mariage, sont mortes pour vous » reproche Mme de Villeroy. « Pardon — fait observer Priola — il n'y en a qu'une

qui s'est tuée! » — « Vous ne trouvez pas que ça suffit? — s'exclame la bonne dame. Et enfin, votre femme ?» C'est alors qu'il faut entendre M. Le Bargy lancer ce cri : « Ah! elle n'est pas morte, celle-là !... »

Il y a, dans ce premier acte, quatre ou cinq répliques de cette âpreté, qui font en ce moment, du *Marquis de Priola*, une actualité bien boulevardière, à Paris comme à Nice. (Février 1907).

LA DUSE ET « GEORGETTE »

Il y a trois ans, à peu près à la même époque, Mme Georgette Leblanc donnait, au Palais de la Jetée, une représentation de *Monna Vanna*, que Mme Eleonora Duse interprète ce soir au Casino... Après Georgette-aux-beaux-bras, j'ai voulu applaudir la Duse-aux-belles-mains...Hélas! je l'ai applaudie de confiance, la grande actrice transalpine, mon ignorance de la langue italienne ne me permettant pas d'apprécier la fidélité de la traduction de la pièce de Maeterlinck.

Le jeu de la Duse, toutefois, m'a paru moins voluptueux que celui de Georgette Leblanc. Il est curieux de constater que, sous le rapport de l'intensité de passion, ce soit le jeu de la blonde et blanche Normande qui l'emporte sur celui de l'ardente Vénitienne.

Se souvient-on, au deuxième acte, du magnifique Darmont étreignant sur les durs brocarts de sa poitrine, la pantelante, éblouissante et demi-nue Geor-

gette Leblanc !... Ça, vraiment, c'était beau !... Ce couple merveilleux formait un tableau qu'eût signé Véronèse...

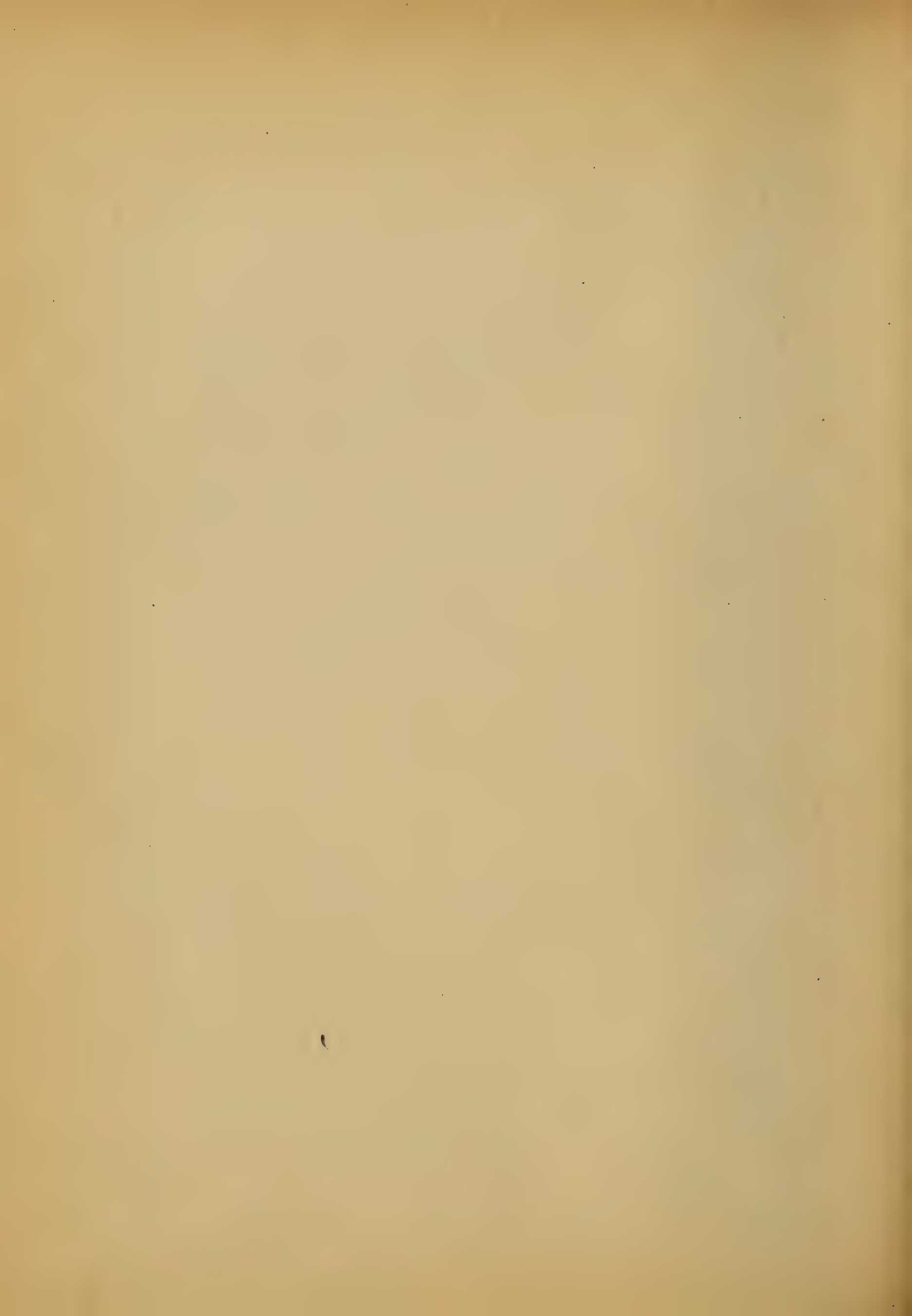
Hélas ! c'est, tout au plus, le fuligineux Eugène Carrière qui aurait pu extraire une toile pathétique de l'ombre dans laquelle se jouait, ce soir, le drame d'amour entre Prinzivalle et Monna Vanna ! (Nice, février 1907).





Varia

A Monsieur le Marquis de Magny



George Brummell

« man of fashion »



LA fin de la préface à son charmant livre *Du Dandysme et de George Brummell*, Barbey d'Aurevilly — pour se moquer de la délicieuse gravité avec laquelle il traita son folâtre sujet, — assurait que le capitaine Jesse et lui seraient les deux seuls historiens que le célèbre dandy aurait jamais.

M. d'Aurevilly se trompait... Sans compter les intéressantes notices de John Lemoinne, de Paul de Saint-Victor, de Jules Lemaître, du comte G. de Contades, de Jean de Mitty, etc. — pour ne citer que des écrivains français — un très remarquable et très curieux ouvrage, *George Brummell et George IV*, que vient de publier M. Roger Boutet de Monvel, remet aujourd'hui en lumière cette figure singulière.

« Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles qu'on ne chante qu'un certain temps », nous assure une maxime de La Rochefoucauld. Cela devrait être particulièrement applicable aux personnes qui n'ont jamais eu souci dans leur vie que de l'élégance périssable de leur périssable personne et ne surent jamais

s'intéresser à nulle autre chose — ce qui est le cas de Brummell.

« Il ne fut qu'un dandy — a écrit Barbey d'Aurevilly. — Il n'était propre à être rien de plus, mais aussi rien de moins que le plus grand dandy de son temps et de tous les temps. Il le fut exactement, purement ; on dirait presque naïvement, si l'on osait. Dans le pêle-mêle social qu'on appelle une Société par politesse, presque toujours la destinée est plus grande que les facultés, ou les facultés supérieures à la destinée. Mais pour lui, pour Brummell, chose rare, il y eut accord entre la nature et le destin, entre le génie et la fortune. Plus spirituel ou plus passionné, c'était Sheridan ; plus grand poète, (car il fut poète), c'était lord Byron ; plus grand seigneur, c'était lord Yarmouth ou Byron encore... Brummell n'eut point ce quelque chose qui était chez les uns de la passion ou du génie, chez les autres une haute naissance, une immense fortune. Il gagna à cette indigence, car, réduit à la seule force de ce qui le distingua, il s'éleva au rang d'une chose : il fut le dandysme même !... »

Ce qu'écrivit M. d'Aurevilly est si vrai, que lorsque Brummell quitta l'Angleterre, en 1816, pour échapper à la meute de ses créanciers et à la prison pour dettes, son mobilier, vendu aux enchères, *by auction*, par ordre du sheriff du Middlesex, fut annoncé sur les affiches comme appartenant à un « homme à la mode », *man of fashion* !...

*
* *

Certes, ce ne sont pas les Elégants qui manquent dans l'Histoire !... Quelques-uns même furent des Héros, au sens représentatif où l'entendait Thomas Carlyle, auquel Barbey reprochait de n'avoir pas placé le Héros Dandy dans son Panthéon, à côté du Héros Poète, du Héros Roi, du Héros Ecrivain, du Héros Prêtre, du Héros Prophète et du Héros Guerrier !...

N'était-ce point un grand élégant que l'Athénien Alcibiade autour duquel la foule s'écrasait quand il passait sur l'Agora, drapé dans son pallium de pourpre broché d'or, le front couronné de violettes, et des cigales d'or tremblant dans les boucles de ses cheveux ? Toute la jeunesse grecque copiait les manières du neveu de Périclès, et chaussait les « crépides à l'Alcibiade. »

Elégant, il l'était par excellence, ce Pétrone, Arbitre des Elégances, dont Tacite nous rapporte qu'« il passait le jour dans le sommeil et la nuit dans le travail et les plaisirs de la vie », et qui, les tempes ceintes des roses de Pœstum, s'ouvrit nonchalamment les veines dans un bain.

Elégants, Virgile, Horace, Ovide... Le divin Pétrarque fut aussi dans sa jeunesse une manière de dandy. « Souviens-toi du temps — écrivait-il à son frère, — du temps où nous portions des habits blancs sur lesquels la moindre tache ou un pli mal placé eussent été un sujet de douleur — du temps où nos chaussures étaient si étroites que nous souffrions le martyre !... » Le cri du cor — au XIVe siècle !.... Déjà !...

Elégants, le terrible César Borgia, François Ier, Don Juan d'Autriche, Henri III et ses mignons, le connétable de Luynes et cet étonnant maréchal de Bassompierre que son élégance n'empêchait pas de vider sa botte pleine de vin à la santé des Quatre-Cantons !

Elégant, le moraliste La Rochefoucauld, quand il n'était que le jeune prince de Marcillac... Elégants, Van Dyck, Buckingham, Charles II d'Angleterre et ses « Beaux » : Fielding, Wilson, Hewitt... Elégants, Grammont, Lauzun Bolingbroke, Helvétius, Potemkin, Buffon, Fersen, les princes de Ligne et de Kaunitz, et Robespierre comme Barras !

Et ce furent aussi de grands élégants que lord Byron et le comte d'Orsay, le duc Ferdinand d'Orléans, Alfred de Musset et Lamartine...

Mais tous ces élégants tinrent l'épée, le pinceau, la plume ; ils sont connus, heureusement, pour une autre raison que leur élégance; en un mot, ils firent quelque chose... Ce ne sont point des dandies purs de tout alliage...

Dans le *Portrait de Dorian Gray*, M. Oscar Wilde fait tenir ce discours à l'un des personnages de son roman: « Vous êtes le type que notre époque demande et qu'elle craint d'avoir trouvé. Je suis heureux que vous n'ayez jamais rien fait : ni modelé une statue, ni peint une toile, ni produit autre chose que vous-même !... Votre art, ce fut votre vie. Vous vous êtes mis vous-même en musique. Vos jours sont vos sonnets. »

Dans la fiction, Dorian Gray est le prototype du

dandy pur : dans la réalité, c'est George Bryan Brummell, esq.

*
* *

Fascinant personnage que cet étrange Anglais, ce simple *esquire*, qui, plus de soixante ans après sa mort, reste en Angleterre comme en France, comme partout, le type accompli de l'élégance, la perle et le parangon de tous les dandies ; — ce Brummell auquel un écrivain français consacre encore ces jours-ci tout un gros ouvrage, en mettant significativement, sur la couverture, son nom avant celui du souverain dont il fut le sujet !

Vous saurez bien peu de chose sur Brummell et vous vous étonnerez de son extraordinaire et toujours étincelante renommée, si, parcourant une biographie de dictionnaire, vous apprenez qu'il naquit en 1775, que son grand-père fut confiseur, que son père fut le secrétaire de Lord North, ministre de George III ; que l'une de ses tantes, M[me] Searle, était, à Green Park, fermière du roi ; que ce fut dans la ferme de cette tante qu'il connut le prince George, plus tard régent et plus tard roi, dont il devint l'ami et le favori ; qu'il étudia à Eton ; qu'au sortir d'Eton, il entra comme cornette, à dix-neuf ans, dans le régiment de hussards du prince ; qu'un an plus tard il donna sa démission de capitaine parce que son régiment quittait Londres pour garnisonner à Manchester — enfin, que c'est vers 1795 que commence sa vie étourdissante de dandy, de

man of fashion — existence à laquelle ne vous initiera guère le biographe, parce qu'elle lui semble inutile et futile — et parce qu'il n'y a jamais eu que le captain Jesse, MM. d'Aurevilly, de Mitty, Boutet de Monvel et quelques rares autres, qui en aient dégagé la captieuse, la troublante — la profonde philosophie.

Pendant quinze ans, le petit-fils du confiseur de Bury-Street fut l'incontesté souverain de la mode, le roi des salons, le despote des élégances ; il traita de pair à égal avec ce que l'Angleterre comptait de plus illustre par la naissance, les vertus ou le talent. Il séduisit Sheridan et Moore, enthousiasma lord Byron qui l'appelait le « dandy sublime » et le mettait — avec un sourire peut-être — sur le même pied que Napoléon !... Il fut l'intime du duc d'York, frère de George IV, de la duchesse de Devonshire, des lords Yarmouth, Wellington, Alvanlay, Jersey, Erskine, Canning, Melbourne, etc... Sa renommée même avait franchi le détroit ; quand, lors de la Révolution, Mme de Staël vint en Angleterre, l'un de ses premiers soins fut de chercher à plaire au dandy qui régnait à ce point sur la haute société qu'une duchesse disait un jour, en plein salon, à sa fille : « Tenez-vous bien, je vous prie ; monsieur Brummell vous regarde !... »

Un des exemples les plus typiques de la tyrannie exercée par Brummell, on le trouve dans ce fait que, de préférence aux Altesses et aux Lordships de tout son royaume, l'héritier de la couronne d'Angleterre le choisit comme chevalier d'honneur, lors de son mariage avec Caroline de Brunswick !...

« De 1799 jusque vers 1814 — nous a dit Barbey d'Aurevilly, — il n'y eut pas de raout à Londres, pas de fête où la présence du grand dandy ne fut regardée comme un triomphe, et son absence comme une catastrophe. Les journaux imprimaient son nom, à l'avance, en tête des plus illustres invités. Aux bals d'Almack, aux meetings d'Ascott, il pliait tout sous sa dictature... »

Le 16 mai 1816, Brummell, ruiné, persécuté par les créanciers, passa la Manche et débarqua à Calais. Il y vécut quatorze ans, visité par tous les Anglais de marque traversant la ville. Vers 1830, la haute amitié de quelques lords lui fit accepter le poste de consul à Caen. Sa fin en cette ville, le 30 mars 1840, est tragique et désolante. Je ne la raconterai pas ici ; la trouvera qui voudra dans le livre de M. Boutet de Monvel (1).

*
* *

Quelle moralité y a-t-il à tirer de l'existence d'un Brummell ?... Cette constatation, peut-être : qu'une telle existence est la faillite du préjugé aristocratique au sens étroit où l'entendent les gens bien « nés » — aussi souvent bornés que bien nés...

---

(1) Je me permettrai de rappeler ici que j'ai essayé de mettre au théâtre, il y a une dizaine d'années, un épisode de la vie du célèbre dandy dans un acte intitulé *La Dernière Soirée de Brummell*. On la trouvera à la fin de mon livre : *Légendes et Nouvelles tragiques ou folâtres*. (Chini et Cie, éditeurs). G. M.

On peut être, comme Brummell, le petit-fils d'un pâtissier, et devenir le roi de l'esprit, de la grâce et de la distinction. On peut naître, comme Tel, Tel et Tel, duc et pair et follement riche, et demeurer toujours un balourd et un sot. La « naissance » est une balançoire des vieux temps, qu'ont tout intérêt à perpétuer les gens « qui ne se connaissent d'autre mérite que celui d'être nés nobles », comme disait Marivaux, qui était cependant marquis, s'il vous plaît.

Le livre de M. Boutet de Monvel ne servirait-il qu'à illustrer lumineusement cette thèse, qu'il nous faudrait encore, à ce propos, remercier grandement cet aimable et savant écrivain de l'avoir publié.



Israël armorié



I**L** y a quelques années, au cours d'une interview prise à un Israëlite notoire par le rédacteur d'un journal du matin, il fut question d'une phrase qui fit rugir les antisémites : « *Nous sommes, nous autres, les juifs, la plus grande aristocratie du monde !* ».

« Cette plaisanterie, expliquait l'interviewé, je l'avais déjà faite, lors d'un différend que j'avais eu avec un journaliste, quand j'étais dans la presse, moi aussi. Ce confrère me reprochait d'être juif et se parait de sa qualité de chrétien. « Mais, lui dis-je, *vos quartiers de noblesse sont moins nombreux que les miens ; vous descendez tout au plus des croisés, et moi je descends de Moïse !* »

Rappellerai-je, à ce propos, que l'éminent économiste, M. Anatole Leroy-Beaulieu, a écrit ceci dans son étude : *Les Juifs et l'antisémitisme,* qui corrobore singulièrement la « plaisanterie » en question :

« Seul il peut (le juif) sans invraisemblance, faire

remonter sa généalogie à travers les âges jusqu'à des temps préhistoriques. Près des Juifs, les aînés des peuples de la vieille Europe sont des adolescents. Laquelle de nos dynasties ou de nos maisons féodales oserait comparer la longueur de ses années à celles de la maison d'Israël ?... Que sont, à cet égard, les héritiers de notre vieille bourgeoisie ou les « fils des croisés » comparés aux Lévy, fils des Lévites, ou aux nombreux Cahen, Cohen, Kohn, Kann, Cohn, dont les aïeux authentiques, les *Cohanim* du Temple, ont brûlé des aromates devant l'Eternel, sur l'autel des parfums, avant d'aller, à l'ombre de Babel, discuter sur l'origine du monde avec les devins de la Chaldée et les mages de l'Iran !... »

Malgré l'universel reniement des juifs depuis l'an 33 de notre ère, il fut souvent de mode, durant les derniers siècles, parmi les plus aristocratiques familles, l'orgueil de race aidant, de se trouver dans Israël de fabuleuses ascendances, ratifiant ainsi, par avance, la thèse de M. Leroy-Beaulieu.

Ces étranges prétentions pouvaient en quelque sorte se réclamer des fantaisies nobiliaires des hérauts du moyen-âge qui ne pouvaient ou ne voulaient se figurer que la Généalogie et le Blason n'eussent toujours existé. Si, de toutes pièces, ils confectionnaient aux héros populaires des écus rappelant soit un trait saillant de leur caractère, soit un mémorable exploit, ils agissaient de bonne foi, y étant, en quelque sorte, autorisés par la légende qui leur fournissait *insensiblement* les matériaux idéaux de leur œuvre.

Ils opéraient, dans leur sens, de la même manière que les Primitifs, lesquels, ignorant les costumes du temps de Notre-Seigneur, habillaient dans leurs tableaux des vêtements du XV[e] siècle les personnages des Saintes Ecritures. L'anachronisme n'existait pas pour ces croyants fervents d'un éternel symbole, auxquels il importait peu qu'un soldat pharisien portât la cuirasse ou le casque d'un reître, ou qu'un valet de bourreau fut revêtu de l'élégant justaucorps d'un page. La Foi restait, qui rachetait ces erronés détails.

Ainsi, l'on peut trouver dans le magnifique manuscrit, dit du héraut Berry, que possède la Bibliothèque Nationale, une des plus curieuses preuves de cet anachronisme héraldique et naïf.

A la fin de ce manuscrit, et en faisant partie intégrante, existe une suite de figures représentant les Neuf Preux. Ils sont représentés à cheval, trois par trois, sur des feuillets différents, et ils constituent, suivant M. Thierry-Poux, la *première impression xylographique exécutée en France ;* et les sixains monorimes qui les accompagnent seraient, toujours au dire du compétent et regretté conservateur de la Bibliothèque Nationale, le *premier texte français qui aurait été imprimé.*

Sur le premier feuillet, l'on voit les trois Preux de la loi païenne : Hector, Alexandre et César ; sur le second, les trois Preux de l'époque biblique: Josué, David et Judas Macchabée ; enfin, sur le troisième, les trois Preux de la loi chrétienne : le roi Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon.

Josué a comme armes : *losangé d'argent et de gueules à un basilic de sable*, que ce sixain accompagne :

Des enfans d'Israë fu ge forment amè.
Dieu fist maintes vertus pour moi ; c'est vérités.
La rouge mer parti. Puis fu par moi passé
Le flum Jourdain. S'enfut maint païen affinez.
XXII rois conquis, puis moru, n'en doubtez
V[e] ans devant che Jhesus Crist fu nés.

David porte *de sinople à une harpe d'or cordée d'argent* ; il dit :

Je trouvai son de harpe et de psaltérion
Je tuai Goliat, le grand gaïant félon
En bataille et ailleurs me tint on a preudom.
Après le roi Saül maintins la région
Et je prophétizai de Dieu la nacion
Bien III[e] ans devant son incarnacion.

Le blason de Judas Macchabée est *d'or à deux corbeaux passants de sable, becqués et membrés de gueules ;* au dessous figurent ces vers :

Je tins Jherusalem et la loy de Moïse
Qui estoit quand je vins a perdicion mise
Les ydoles ostai, si mis la loy juise
Antiochus tuay dont la gent fut occise.
Et Apodonion ; puis moru quand g'y vise.
C ans avant que Dieu ot char humaine prise.

Et voici pour les Preux juifs qui seuls nous intéressent en l'occurrence.

Inutile d'ajouter qu'il y avait des dissemblances

héraldiques sur ces armoiries plutôt discutables ; on peut, à cet égard, consulter, par exemple, le *Blason des Armoiries* de Hiérosme de Bara.

*
* *

Dans cet ordre d'idées, une des plus curieuses manifestations de l'orgueil nobiliaire se rapportant à une origine israélite est un ouvrage du généalogiste Jacques-Louis Chevillard, paru à Paris en 1743, s'appelant *Israël armorié, ou armoiries des tribus d'Israël sorties des enfants de Jacob.*

Il est dûment prouvé, dans ce livre écrit à la plus grande gloire de la famille Menessier de Guibermaisnil, que cette famille descend de Manassès, premier fils de Joseph ; les armoiries des douze fils de Jacob y sont sérieusement énoncées.

La famille Menessier n'excipe rien moins que de dix quartiers de noblesse ; le premier qui est *écartelé,* porte *un sur le tout de Menessier ou Manassés,* qui est *d'argent au poulain gai ou cheval effaré et contourné de sable parti du premier ; à trois hures de sanglier du second.* Les autres quartiers sont de France (par Saint Louis, dix-huitième aïeul), de d'Hervilly, de Villiers de l'Isle-Adam, de Liercourt, d'Hurault-Chiverny, de Balzac d'Entragues, de Malet de Graville, de Montauban, et enfin de Milan, qui est *d'argent à la guivre de sept replis d'azur couronnée d'or, halissante de gueules.*

Dans cet étonnant ouvrage, sont blasonnées les armes de... (je vous le donne en mille !...) de Jésus-

Christ !!... avec preuves aussi subtiles qu'évidemment incontestables. Oyez plutôt le bon généalogiste Chevillard :

« Juda (quatrième fils de Jacob), portoit *d'azur à un lion d'argent lampassé de gueules.* Jésus-Christ, sorti de cette tribu selon la chair, s'armait de même comme appert de cet endroit de l'Ecriture : *Le Lion de Juda a vaincu !* Ces paroles, suivant les meilleurs interprètes, ne peuvent s'expliquer à la lettre dans un autre sens; saint Jérôme dit que l'Autel des Holocaustes s'appelait *Ariel* chez les Israélites, c'est-à-dire *Lion de Dieu,* parce qu'il consumoit tout ce qu'on y présentoit. L'azur signifie la justice, et l'argent l'innocence, toutes applications symboliques qui, *loin de détruire la vérité de la lettre, ne servent pas peu à l'établir !!...* »

Lévi, naturellement, porte les armes de la famille de Lévis qui prétendait descendre de cette tribu d'où sortit la sainte Vierge (leur « cousine », comme on disait), à savoir : *parti d'azur à une levrette rampante d'argent ; au second d'or à trois chevrons de sable.*

A propos de la tribu de Lévi, je ne puis résister au plaisir de faire connaître ici les armoiries de la femme du charpentier Joseph, telles qu'elles furent gravées au XIVe siècle sur une pierre de liais, qui fit longtemps partie de la chapelle des Cinq Joyes de la Vierge, fondée en 1336 dans la ville de Sens par Jehan de Maizières, secrétaire du roi. Cette pierre est actuellement déposée au musée de la ville de Sens. (Je dois la communication de ce document à M. l'abbé Chartraire, le savant secrétaire de la Société Ar-

chéologique de cette ville et je saisis ici l'occasion de le remercier chaudement de ses précieux renseignements).

Voici le texte de cette curieuse inscription, connue sous le nom de « Blason de la Vierge », gravée en jolis caractères gothiques :

BLASON

Telles armes porte Marie en dignité
Qui est la mère et porte de grâce et de pitié
En champ d'azur monstrant couleur celestial
A ung lys moult plaisant de blancheur virginal
Dont la tige de foy par sa viridité
Et feuilles notent foy naissant d'humilité.
Sur lequel lys se tient sans soilleure ne mal
Ung coulomb flamboiant d'amour tout divinal
Lequel porte en escript par grande charité
Le nom de Ihucrist, ung Dieu en trinité.
Dessus par Gabriel de grâce especial
Est l'écu couronné de couronne royal.

Lequel blason délicieusement poétique, on peut ainsi héraldiquement exprimer : *d'azur à un lys de jardin d'argent, tigé et feuillé de sinople, supportant une colombe du deux tenant un listel sur lequel est écrit le nom de Jésus-Christ.*

Après ces deux blasons de la Vierge Mère et de son Divin Fils, vous conviendrez, lecteur, qu'il serait véritablement fâcheux de ne pas vous donner les armoiries de Dieu le Père !... Parfaitement, de Dieu le Père...

Voici, d'abord, ce que dit le sieur Du Fousteau dans ses véritablement *Curieuses singularitez de France* imprimées à Vendôme en 1631 :

« ... Et quelles sont les armes de ce grand Dieu vivant ? s'écrie-t-il lyriquement... Quelles sont ses livrées et ses couleurs ? Ce sont ces cieulx d'azur, décorés d'or, d'argent, de gueules, de sable, de synople et de pourpre, chargés d'innombrables estoilles !...»

C'est déjà joli comme écu, sinon facilement blasonnable... Mais nous avons mieux, oh ! combien mieux !... Il m'a été donné de découvrir dans un armorial, imprimé à Gand en 1567, le blason suivant, quelque peu stupéfiant, conféré sérieusement par un héraldiste brabançon au Dieu terrible que les juifs appellent Sabaoth et Jehovah... Voici comment il s'énonce dans la noble langue de Toison d'or et de Montjoie :

Ecartelé : au 1 d'or aux cinq plaies de carnation ensanglantées de gueules ; au 2 d'azur, semé d'étoiles d'argent, au globe cintré et croisé d'or en abîme, accompagné en chef à dextre d'un soleil du même, à senestre d'une lune d'argent ; au 3 d'azur, à l'arche de Noé de sable, flottant sur des ondes et surmontée de l'arc-en-ciel au naturel ; au 4 d'or, au pommier terrassé de sinople, accolé d'un serpent du même et accosté des figures d'Adam et d'Eve de carnation. Sur le tout de gueules au Saint-Esprit rayonnant d'or. A la croix mise en pal derrière l'écu, avec deux clés passées en sautoir, le tout timbré d'un agneau pascal en cimier.

Et ceci est plutôt, n'est-ce pas, un blason sérieux !

*
* *

Le jour qui vit Louis XIV « faire les honneurs »

de Marly au financier juif Samuel Bernard, ce que l'implacable duc de Saint-Simon appelle « cette espèce de prostitution du Roi »; cet autre, où Louis XV donna à Cerf Berr, fournisseur de ses armées, le titre de marquis de Tombelaine ; et cet autre jour encore (21 avril 1778) où Louis XVI signa de Versailles l'édit (qu'entre parenthèses je n'ai jamais vu citer et qu'on peut trouver dans la collection des Ordonnances royales d'Isambert) portant qu'il ne serait fait à l'avenir « *aucune distinction entre les nobles de Provence sous prétexte de descendance ou d'alliance* AVEC LES JUIFS, *Sarrazins, Mahométans et autres infidèles* » ; tous ces jours-là, dis-je, sont autant d'étapes pour l'exaltation d'Israël et « la fin de cette colère de dix-huit cents ans qui me paraît avoir duré assez longtemps » pour rappeler le mot du prince de Ligne, ce prophétique écrivain qui, vers la fin du XVIII[e] siècle, dans son surprenant *Mémoire sur les Juifs*, prédisait que l'époque n'était pas éloignée qui les verrait « barons » et à la tête du monde civilisé !...

Elle n'était pas éloignée, cette époque... Le 20 septembre 1822, l'empereur d'Autriche, après les avoir préalablement anoblis le 25 mars 1817, créait barons Anselme, Salomon, Nathan, Charles et James Rothschild, les fils du vieux Mayer de Francfort, et insérait au Livre d'or de sa noblesse les armoiries suivantes :

Ecartelé : au 1 d'or à l'aigle de sable ; au 2 d'azur à un bras de carnation mouvant du flanc senestre, tenant cinq flèches d'argent, les pointes en bas ; au 3 comme 2, le bras mouvant du flanc dextre ; au 4 d'or au lion de

gueules. Sur le tout de gueules à un bouclier ovale d'argent posé en barre, ayant un nombril au centre.

Devise : *Concordia, Integritas, Industria.*

Les cinq flèches (ces cinq flèches d'argent, unies en foudre, que les Parisiens peuvent voir surmontant les portes des hôtels appartenant aux Rothschild) indiquent suffisamment l'association des cinq frères, des cinq banques primitives: Francfort, Vienne, Naples, Londres et Paris ; mais le nombril, l'insolite nombril central lassa souvent la patience des chercheurs et des curieux.

Un exégète mystique pourrait en hasarder cette explication. *Rothschild,* en allemand, signifie exactement *rouge bouclier ;* or le centre, ordinairement conique et pointu, des boucliers des soldats de l'ancienne Rome se dit en latin *umbo,* diminutif *umbilicus,* soit ombilic ou nombril.

Et ce nombril, organe de la respiration astrale, selon les bouddhistes et les vieux kabbalistes, pourrait symboliser à merveille cette *respiration du monde* que sont les Rothschild, cet *argent* dont ils semblent l'étonnante personnification, ce blême et terrifiant métal par et pour qui l'on vit, par et pour qui, trop souvent, l'on meurt !...



La Généalogie fabuleuse
DU
Comte Robert



C**HACUN** connaît l'altière devise de la famille de Rochechouart, à laquelle appartient Mme la duchesse d'Uzès, devise relative à la *fasce ondée* figurant dans ses armoiries :

Avant que la mer fût au monde
Rochechouart avait son onde !

D'autre part, il nous revient d'avoir lu quelque part ces lignes ouvrant la généalogie de la famille des Esterhazy, magyars de Hongrie, famille dont se réclamait un certain commandant Walsin, qui fut dans son temps « l'Honneur de l'Armée » :

— *Adam* ESTERHAZY, *premier du nom ;*

— *Adam, son fils, deuxième du nom ;*

— *Adam, son fils, troisième du nom,* SOUS LEQUEL DIEU CRÉA LE MONDE !

Rappellerons-nous que la famille de Lévis, encore existante, prétend tirer l'origine de son nom de la tribu de Lévi ; on raconte qu'un chevalier de Lévis

se fit peindre un jour, rendant visite à la Sainte Vierge, le chapeau à la main devant elle ; et ces paroles sortaient de la bouche de la Mère de Dieu, qui descend, comme on sait, de la dite tribu : « Couvrez-vous, mon cousin, je vous prie. »

Et le chevalier répondait avec politesse et simplicité : « Ma cousine, c'est pour ma commodité... »

Ferons-nous souvenir le lecteur, au sujet de cette dernière famille, du reproche fait par un de ses membres à un marquis de Ponce, prétendant descendre de Pilate, ce gouverneur de Judée, qui se lava si gaillardement les mains de la condamnation du Christ. Les deux seigneurs se promenaient dans la campagne, causant de leurs généalogies ; soudain, avisant un Calvaire, le seigneur de Lévis le montra au seigneur de Ponce, en lui faisant cette remarque mélancolique : « Voyez, mon cher, dans quel triste état votre ancêtre a mis mon parent !... »

*
* *

Il se souviendra peut-être aussi, le lecteur, que la famille de Montesquiou-Fezensac prétend remonter au premier roi chrétien, prétention que le plus notoire descendant d'icelle, le Comte Robert, a commémoré dans un distique aussi modeste que fameux qu'on trouve dans le *Parcours du Rêve au Souvenir*, distique inspiré par un château ancestral :

De mon aïeul Clovis la mémoire y fourmille.
Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Or, il arrive qu'il se cache, sous cette poétique allégation, une modestie généalogique incompréhensible qu'il convient, dans un but purement historique, de dévoiler aujourd'hui.

Car, pourquoi s'arrêter à Clovis, oui, pourquoi?...

Clovis, un enfant de six ans vous le dira, était fils de Childéric 1er, fils lui-même de Clodion le Chevelu, fils lui-même de Pharamond, fils lui-même, au rapport des vieux historiens, de Marchomires, duc de la France orientale.

Si la généalogie du comte Robert s'arrêtait là, les Esterhazy, les Rochechouart ou les Lévis auraient vraiment beau jeu !...

Disons-le tout de suite, sa noblesse vaut la leur (oh ! combien !...), et il serait peut-être difficile à ces familles de fournir les preuves, basées sur d'irréfutables documents, que nous allons donner pour établir l'ancienneté de celle du poète des *Hortensias bleus*.

*
* *

Dans un petit ouvrage infiniment rare et curieux, intitulé *Traicté de la Loy Salique, armes, blasons et devises des François, retirez des anciennes Chartres, Panchartes, Chroniques et Annales de France*, écrit en 1614 par le savant « hystoriographe » C. Malingre, nous lisons ceci :

« Hugue de Saint-Victor, en sa chronique, conformément aux anciennes annales de France, comme aussi celui qui a fait *La division du Monde*, au livre qui se commance ainsy : *in exordiis*, parlans de la

naissance des François, disent qu'après la totalle subversion de la très noble cité de Troie, qui fut environ 3977 ou 80 ans après la création du monde et 1190 ans avant l'incarnation de Jésus-Christ, environ deux ans après le trespas de Sanson, juge d'Israël, un nommé *Francion* et ses frères, enfants d'Hector, aisné fils du roy Priam, avec Turcus fils de Troïlus et en leur compaignie Helenus leur oncle, grand devineur et astrologien, s'enfuyrent et eschappèrent subtilement le danger des flammes et le glaive des Grecs, avec grant multitude de Troyens, comme aussy firent semblablement Enée, fils d'Anchises, Anthenor le jeune, Priam, nesveu d'Enée et plusieurs aultres qui peurent, s'évadèrent et se sauvèrent. »

Ici, l'auteur explique, avec documents à l'appui, que Helenus alla peupler le pays de Caonie, Enée celui d'Italie ; Anthenor s'en alla fonder Venise et Turcus, Byzance, berceau de l'empire turcoman. Quant à Francion (ou *Francus*, suivant d'autres auteurs), il fonda une ville en Hongrie qu'il appela Sicambre, et dont ses descendants furent toujours les rois. Au bout de deux cent trente ans, les petits-fils des Troyens qui avaient suivi Francus formaient une colonie imposante ; pris d'un besoin de migration, au nombre de vingt mille et conduits par le duc Ybros, petit-fils de Francus, ils s'avancèrent vers l'Ouest de l'Europe « et vindrent, dit l'hystoriographe Malingre, jusques en Gaule, ez païs de la riviere de Seine où demeurèrent ainsi les premières nations de Gaule appelées Françoys, de Francion... »

Comme ils s'y trouvaient bien, « ils résolurent d'y bastir une cité, laquelle estant bastie, ils appellèrent *Lutesse a luto*, cest a dire, bouëuse, grasse, pour la gresse et la fertilité de la terre. Et fut ainsy esdifiée cette cité de Lutesse au tems d'Amasis, roy de Judée et de Hieroboam, Roy d'Israël, 830 ans avant l'incarnation de Jésus-Christ. Et disent aucuns que dès lors les habitants s'appelèrent Parisiens, pour l'amour et mémoire de Paris, fils du noble Roy Priam de Troye... et portoient en leurs blasons, armes et enseignes pour ce suject, trois testes de lyon avec un escusson d'or au milieu qui avoit esté le blason des armes dudit Paris, fils du Roy Priam... »

Ceci est ratifié par le chroniqueur Gilles Corrazet qui, dans son livre, *La Fleur des Antiquitez, singularitez et excellences de la plus que noble et triumphante ville et cité de Paris, capitalle du royaulme de France (avec ce la genealogie du roy Francoys, premier de ce nom ; on la vend au premier pillier de la grant salle du palais par Denys Jannot)*, paru en 1632, réimprimé en 1874, ajoute :

« Dès lors s'appelèrent Parisiens, pour l'honneur et recordation de Paris, fils de Priam, roy de Troye, ou par ce terme *Parisia* en grec qui vault autant à dire comme hardiesse en latin. A quoy s'accorde Guillelmus Armoritanus en sa cronique quil fist de Philippes le Hardy, roy de France, laquelle chronique est appelée *Philippica*. »

Ce Gilles Corrazet a dressé entièrement la généalogie du comte Robert, de Clovis à Francus, en pas-

sant par Marchomires et le duc Ybros; elle est trop longue pour être rapportée ici; nous sommes obligé de renvoyer nos lecteurs, s'ils la veulent absolument connaître, à la *Fleur des Antiquitez.*

On peut également consulter, si l'on désire un document iconographique, dans les *Anciennes et modernes généalogies des Roys de France et mesment du Roy Pharamond, avec leurs épitaphes et effigies,* petit in-octavo gothique de 1527, dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire, une gravure sur bois représentant Enée, Anthénor et Francus, l'ancêtre du poète aux hortensias bleus, fuyant Troie *la Grant* !...

Ceci donc est bien établi : le comte Robert, de par ses traditions familiales, de par le rapport peu intéressé de vieux et honnêtes historiens, descend en ligne directe de Francion, fils d'Hector.

Et ce n'est pas tout !!...

*
* *

A l'aide des écrits de quelques poètes et historiens tant hellènes que latins, principalement de ceux d'un vieux barde grec nommé Homère, généalogiste à ses moments perdus, il nous a été permis de continuer l'œuvre des Gilles Corrazet, des du Fousteau, des Malingre, et autres chroniqueurs...

Voici le résultat aussi intéressant qu'inattendu de nos veilles :

1° Francion (ou Francus), fils d'Hector et d'Andromaque ;

2° Hector, fils de Priam et d'Hécube;

3° Priam, dernier roi de Troie, fils de Laomédon et de Strymo ;

4° Laomédon, fils d'Ilus, eut des démêlés restés célèbres avec Neptune et Apollon au sujet d'une commande importante, l'entreprise des murs de Troie;

5° Ilus, fils de Tros et de Callirhoë, bâtit la citadelle d'Ilia;

6° Tros, fils d'Erichtonius et d'Astyochée, bâtit la ville de Troie à laquelle il donna son nom;

7° Erichtonius, fils de Dardanus et de la fille du roi arménien Teucer, régna sur la Troade ;

8° Dardanus, fils de Jupiter et de l'Atlantide Electre; un opéra du dix-huitième siècle porte son nom ;

9° Jupiter, le plus puissant des Dieux, fils de Saturne et de Rhéa ;

10° Saturne, fils de Cœlus (le *Ciel*) et de Tellus (la *Terre*); c'est à lui qu'on fit prendre des cailloux pour des enfants;

11° Cœlus, le plus ancien des Dieux, était à la fois fils et mari de la Terre, dont il eut Saturne, Rhéa, l'Océan et les Titans.

*
* *

On a prétendu qu'aux temps déjà lointains où il se titrait « Sâr », M. Joséphin Péladan s'était fait graver des cartes de visite où son nom s'accompagnait de cette superlificoquentieuse qualité : *Fils des Etoiles.*

Nous ne savons vraiment pas jusqu'à quel point le poète comte Robert de Montesquiou-Fezensac ne lui est pas supérieur, lui qui peut se dire — et avec quelle indiscutable authenticité ! — « Fils du Ciel et de la Terre » !...



La Corbeille aux Papiers



ES manifestations de la force injuste ne doivent pas troubler l'intellectuel. Qu'il songe à l'injustice de l'intelligence.

❦ ❦ ❦

La plus amère expression du pessimisme me semble avoir été atteinte par ce proverbe japonais : Ne tue pas ton ennemi ; venge-toi en le laissant vivre.

❦ ❦ ❦

Votre véritable ami est l'homme qui vous connaît à fond, et qui, malgré cela, a la faiblesse de vous aimer.

❦ ❦ ❦

Quand, sur le boulevard, vous entendez dire d'un vieil artiste qu'il a gardé les généreuses illusions de sa jeunesse, soyez sûrs qu'il s'agit d'un aimable raté dont le talent n'a jamais gêné personne.

Le suprême de la tolérance est de savoir tolérer l'intolérance des autres.

❦ ❦ ❦

Les gens prennent pour de l'originalité ce qui, en art ou en littérature, n'est souvent que de l'impuissance.

❦ ❦ ❦

Belle âme!... X... me disait l'autre jour : « L'un des excitants du désir de vivre est dans l'espoir qu'on a de voir mourir avant soi ses rivaux ou ses ennemis ».

❦ ❦ ❦

Au Napolitain.

— C'est un petit drôle, mais il a du talent. Il fera son chemin... Il perce, il perce...

— Oui, comme un abcès!...

❦ ❦ ❦

L'envie est un hommage que la sottise ou l'impuissance rendent au talent.

❦ ❦ ❦

Jolie définition de l'amour par un mathématicien: Le plus grand commun diviseur.

❦ ❦ ❦

Les femmes trouvent moins de difficulté à défendre leur vertu contre les hommes que leur réputation contre les femmes.

Logique féminine.

L'autre jour, j'ai été faire un tour de promenade au Musée du Louvre. Deux dames — à jupe très entravée — bavardaient devant un tableau de Watteau représentant une jeune femme portant une robe à paniers de belle dimension. Et j'entendis une de ces dames dire à l'autre, sur quel ton de pitié : « Dieu de Dieu, ma chère, expliquez-moi comment les femmes de ce temps-là pouvaient marcher ! »

❦ ❦ ❦

Les femmes sont généralement fort aimables avec un célibataire, jusqu'au moment où il distingue l'une d'entre elles. C'est alors qu'elles l'attaquent à travers celle qu'il a choisie.

❦ ❦ ❦

— Ah ! l'amour n'est pas toujours une chose drôle ! — soupire tristement la jeune veuve.

— Evidemment, puisque ça peut finir par un mariage ! — remarque l'irréductible célibataire.

❦ ❦ ❦

Le summum de la guigne a certainement été atteint une fois par une personne de ma connaissance qui possédait le numéro gagnant d'un lot de deux cent mille francs. Son billet était faux !...

❦ ❦ ❦

Tout à l'heure, sur le boulevard, j'ai croisé un officier de l'instruction publique qui, en plus de l'énorme

rosette de sa boutonnière, arborait encore à la poche de son veston un mouchoir du violet le plus aveuglant. C'est un plaisir, pour un gouvernement, de décorer de pareilles gens.

❦ ❦ ❦

Contrastes de la vie moderne :

Dans un journal anglais, un dessinateur humoriste les présente de la façon suivante :

Trois hommes sont tranquillement embusqués derrière un épaulement de terrain ; deux fument et jouent aux cartes ; un troisième, étendu tout de son long, ajuste à loisir une cible invisible — un homme peut-être. C'est *la Guerre*.

Un match de football. Des faces de brutes abominables, respirant la haine la plus féroce. Les joueurs se ruent les uns sur les autres, sans pitié pour l'adversaire malheureux qui roula sous leurs pieds lourdement chaussés. Des yeux pochés, des clavicules cassées, des genoux démis... C'est *la Paix*.

❦ ❦ ❦

Le véritable espéranto.

Vous pouvez lire sur le menu d'un bouillon du boulevard le nom d'un dessert anglo-italo-français : *Plum-cake tutti fruits.*

❦ ❦ ❦

Les tailleurs ont à peu près supprimé dans la confection des vêtements masculins l' « épaulette américaine », cette épaisseur d'ouate ou de feutre, qui don-

nait des épaules à ceux qui n'en avaient pas. Tant pis ! C'était bien symbolique du bluff contemporain.

❦ ❦ ❦

La coquille vengeresse !...

A Beausoleil, on a pu lire sur une affiche théâtrale, annonçant les représentations d'une pièce d'un célèbre auteur anglais, mise à la scène française par un feuilletoniste aussi peu vergogneux que bien connu : *Adoptée par M. Pierre D...* Quel aveu !

❦ ❦ ❦

Le même « adopteur », prié par M. Ernest Gaubert de lui signaler « le plus beau vers français », désigne, dans un drame de Casimir Delavigne, cette réponse que fait Rodrigue à un adversaire :

Ton nom ? — Je n'en ai pas, mais tu vas m'en faire un !

Quel autre aveu !...

❦ ❦ ❦

Un de ses familiers rapportait à M. Briand que M. Gustave Hervé disait quelquefois aux camarades de la *Guerre Sociale* : « Vous verrez ça, quand je serai ministre ! » Et l'ami riait... Mais le Président du Conseil restait pensif...

❦ ❦ ❦

Je viens de serrer la main de mon ami, le vicomte Jean de L... Au collège, où nous étions grands camarades, il s'appelait simplement Jean L... Voulant mériter son anoblissement, il est aujourd'hui camelot du Roy. C'est d'un honnête homme.

Le cas de mon ami le vicomte Jean de L... me rappelle ce mot profond de Mme Staël : « Pour que la France soit royaliste, le roi n'a qu'à décréter que tout Français est noble en naissant et qu'il sera fait baron à sa majorité. » Renvoyé à Monsieur le duc d'Orléans.

❦ ❦ ❦

J'étais bien placé à un entresol du boulevard Malesherbes pour assister aux obsèques nationales de cet Ubu-Calicot de Chauchard. Détail typique : je n'ai pas vu une seule femme faire le signe de la croix sur le passage du cortège; je n'ai pas vu un seul homme lever son chapeau. Le cas, je le crois bien, est unique.

❦ ❦ ❦

Faubourg Montmartre, je manque d'être écrasé par un taxi-auto. En me reculant, je marche légèrement sur le pied d'un jeune homme, l'air d'un ouvrier mécanicien. Je porte la main à mon chapeau : « Je vous demande pardon, Monsieur, mais un peu plus j'étais écrasé par l'auto... » La « sibiche » au bec, l'ouvrier me répond avec un intraduisible accent faubourien : « Vous n'aviez tout de même pas pour ça à me marcher sur les arpions !... Quèqu'ça peut bien m'fout' à moi qu'vous soyez écrasé !... »

Evidemment... Mais c'est égal, je me suis senti toute la journée une âme peu socialiste.

❦ ❦ ❦

Plaisanteries.

Il est regrettable que la mode des surnoms soit

passée. Je connais une poètesse aux appas rudimentaires à laquelle celui-ci aurait particulièrement bien convenu : *Le Ras de Seins.*

Plaisant motif de dessin pour Gerbauît, Métivet ou Touraine : *Phryné devant l'Aéroplane.*

D... a divorcé d'avec sa femme dont il avait un enfant, pour épouser sa maîtresse qui l'a également rendu père. Son ami, l'avoué C... qui est chargé de ses affaires, est aussi l'ami des deux femmes. Sur le boulevard on l'appelle *Le Canal des Deux Mères.*

❦ ❦ ❦

Dans un cabaret de nuit. Trois heures et demie du matin. Il ne reste plus dans la salle qu'une jeune personne haut empanachée avec laquelle un monsieur, l'air un peu triste, finit par engager la conversation. Au bout de quelques instants, ils sortent ensemble. Le garçon, bàillant : « La dernière levée... »

❦ ❦ ❦

Rastaquarium :

Je suis assez content d'avoir trouvé ce vocable dont je n'ai nul besoin, n'est-ce pas, d'indiquer les racines ou de donner la définition.

❦ ❦ ❦

« Rien ne sert à rien ! Et d'abord il n'y a rien, cependant tout arrive ! Mais cela est bien indifférent. » J'aime cette maxime, d'un nihilisme aussi fantaisiste

que superintégral, qu'affectionnait Théophile Gautier. Le poète de la *Comédie de la Mort* lui avait donné comme pendant cet aphorisme désenchanté avec lequel il ne me déplaît point de *noircir* la dernière page de ce volume : « Les plus beaux livres sont ceux où il y a le plus de papier blanc ».



INDEX DES NOMS

cités dans ce Volume

TABLE DES MATIÈRES

AU SOLEIL DE LA RIVIERA

ARTICLES DE PARIS

CROQUIS ET IMPRESSIONS DE VOYAGE

QUAT'Z-ARTS ET AUTRES

VARIA



